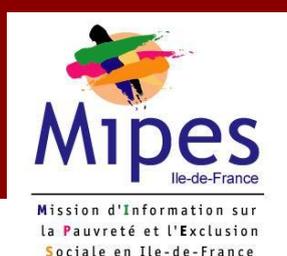


3 observatoires régionaux :



Vivre la pauvreté : Qu'en disent les enfants ?



Approches qualitatives conduites en région :

Ile-de-France

p21

Provence-Alpes-Côte d'Azur

p4

Rhône-Alpes

p59



Novembre 2011

Approche conduite en Provence-Alpes-Côte d'Azur



DISPOSITIF RÉGIONAL
D'OBSERVATION SOCIALE
PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR

Vivre la pauvreté : Qu'en disent les enfants ?



**"la force des solidarités :
entre familles, amis et voisinage"**

Sommaire

INTRODUCTION.....	5
L'ENQUETE : INTERETS, METHODES ET DEROULEMENT EN REGION PACA	6
Une solidarité intergénérationnelle : familiale, amicale et de voisinage	8
Logement : des conditions de vie difficiles pas toujours ressenties par les enfants	9
Les enfants et l'école	12
De l'école aux « petits boulots »	14
Le vécu des enfants face aux loisirs : l'absence de ressources façonne les goûts	15
Des pratiques alimentaires	17
POUR CONCLURE.....	18
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES ET DOCUMENTAIRES	19

INTRODUCTION

La pauvreté est un phénomène largement observé, analysé, débattu et traité. Le focus porte souvent sur les adultes, mais les enfants sont aussi concernés. Cette étude a été réalisée pour appréhender la réalité des enfants qui grandissent dans la pauvreté, en observant, en écoutant et en décrivant leurs modes de vie. En proposant un premier état des lieux des façons de vivre, l'objectif est d'approcher le plus finement possible le ressenti et les représentations que les enfants pauvres se font d'eux-mêmes et de leur devenir.

L'intérêt pour la pauvreté infantile n'est pas un fait récent. La France, signataire en 1990 de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant, s'est engagée à travailler à une réduction de ce phénomène grandissant. Malgré cela, en 2009, 28,5 % des enfants de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur vivaient sous le seuil de bas revenus.

En s'interrogeant sur les conditions de vie quotidienne, cette enquête s'est attachée à observer le rapport qu'entretenaient les enfants avec leur famille, leur logement, leur scolarité, leurs loisirs et leurs pratiques alimentaires.

Cette étude s'inscrit dans le cadre d'une réflexion interrégionale sur l'enfance et la pauvreté, associant trois grandes régions françaises : Provence-Alpes-Côte d'Azur, Rhône-Alpes et Ile-de-France. Ce travail a été réalisé par le Dispositif Régional d'Observation Sociale (DROS) et s'inscrit dans une démarche partenariale avec la Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion en Rhône-Alpes (MRIE), la Mission d'Information sur la Pauvreté et l'Exclusion Sociale en Ile-de-France (MIPES), la Cellule Technique de Réflexion et d'Aide à la Décision pour les Caf en Ile-de-France (CTRAD) et la direction régionale de l'Insee Ile-de-France. Ces trois régions se sont réunies autour d'un objectif commun : rendre compte de l'ampleur des situations de pauvreté infantile. Pour cela, l'étude comporte un volet quantitatif, réalisé à partir de l'exploitation des données des Caf, et un volet qualitatif réalisé à partir d'entretiens menés avec des enfants qui vivent en situation de pauvreté.

L'ENQUETE : INTERETS, METHODES ET DEROULEMENT EN REGION PACA

Le volet qualitatif présenté ici, s'est déroulé d'octobre 2010 à mai 2011 auprès de 27 enfants âgés de 4 et 17 ans. Pour des raisons d'accès au terrain, les entretiens ont été conduits dans deux départements : les Bouches-du-Rhône et le Vaucluse.

L'observation a porté d'une part en milieu urbain, dans certains secteurs de la ville de Marseille¹ (dans les 1^{er}, 3^{ème} et 13^{ème} arrondissements de la ville), et d'autre part en milieu rural, dans des petites communes du département de Vaucluse.

Dans le département des Bouches-du-Rhône, les entretiens se sont déroulés dans des établissements scolaires :

- école maternelle (4 enfants),
- école primaire (6 enfants),
- collège (12 enfants).

Dans le département de Vaucluse, les entretiens ont eu lieu au domicile des enfants (5 enfants).

L'accès au terrain de cette enquête a été rendu possible par la mobilisation de différents partenaires. L'URIOPSS Paca a constitué une première porte d'entrée au terrain, par la mise en contact avec l'école maternelle puis avec l'école primaire.

Le collège a été choisi pour sa situation géographique : situé en dehors du centre ville de Marseille, au sein d'un grand ensemble de logements HLM, à l'inverse de l'école maternelle et de l'école primaire, situées dans l'hyper-centre marseillais.

Dans le département de Vaucluse, les familles ont été contactées par le biais d'assistantes maternelles connues des enquêteurs, puis via le réseau proche des premières familles rencontrées.

Les enfants interrogés lors de cette enquête vivaient en situation de pauvreté. Le choix des enfants enquêtés s'est fait en concertation avec les enseignants, les surveillants, les éducateurs ou les parents, qui ont eux-mêmes apprécié les niveaux de vie des familles des enfants. La participation à cette enquête reposait sur la base du volontariat, de l'anonymat² et des autorisations parentales.

Tous les enfants interrogés avaient un toit, vivaient en famille et étaient scolarisés. Différentes structures familiales étaient représentées : foyers monoparentaux, enfants vivant chez oncles et tantes, foyers intergénérationnels (cohabitation après séparation des parents ou accueil des grands-parents), foyers recomposés, etc. Parmi les enfants retenus, 17 garçons ont été interrogés et 10 filles. Le choix a été fait de mener les entretiens sans la présence d'adultes, qu'ils soient parents ou enseignants, afin de favoriser une plus grande liberté de parole. Mais également afin que l'interaction entre l'enquêteur et l'enquêté ne soit pas altérée par la présence d'un tiers, ayant un statut de domination, même symbolique, auprès de l'enfant. Au préalable de chaque entretien, l'enquêteur a veillé à passer du temps avec les enfants afin de les familiariser à sa présence. Il a, pour le cas des entretiens menés dans les écoles, été présent pendant quelques jours avec les instituteurs dans les classes.

La méthode d'enquête « *par entretiens* » qui a été choisie, doit être distinguée de la méthode d'enquête « *par questionnaires* ». Bien que les thèmes abordés aient été déterminés en amont, les entretiens ont laissé la parole la plus libre possible à l'enfant. L'entretien s'approche d'une conversation pour que les informations recueillies soient énoncées de façon naturelle. Pour éviter ce que l'on pourrait appeler l'effet « bonne réponse » que suscite la prise de notes pendant un entretien, mais également pour conserver la totalité des données produites, les entretiens ont tous été enregistrés. Ils ont ensuite été retranscrits et analysés. Ils sont, avec l'observation et les échanges avec les enseignants et les éducateurs, la base de ce travail.

¹ Dans le 3^{ème} arrondissement de la ville de Marseille, le taux de couverture CMU-C est de 37,9 %, avec en moyenne 8,2 % de familles avec 4 enfants et plus (13,3 % dans le quartier de Saint-Mauront contre 3,9 % dans l'ensemble de la ville). Plus de 40 % de la population de cet arrondissement ne possède aucun diplôme et près de 70 % de la population est non imposable. Dans le 13^{ème} arrondissement, le taux de couverture CMU-C est de 20,6 %, avec 5,3 % de familles avec 4 enfants et plus. 30,2 % des habitants sont non diplômés et 55 % des foyers sont non imposables (source : Insee, 2006).

² Le respect de cet anonymat nous a conduits à modifier les prénoms des enfants qui apparaissent dans cette étude.

TABLEAU RECAPITULATIF DES ENTRETIENS MENES

LIEU DE SCOLARISATION	LIEU DE VIE	SEXE	PRENOM ET AGE	REMARQUES
École maternelle, 3^{ème} arrondissement de Marseille	appartement, quartier de la Villette	Garçon	Habib, 6 ans	
	appartement, quartier de Saint-Mauront	Garçon	Mourad, 5 ans	
	appartement, quartier de Saint-Mauront	Garçon	Samir, 5 ans	
	appartement, quartier de Saint-Lazare	Fille	Sandra, 6 ans	
École primaire, 3^{ème} arrondissement de Marseille	appartement, quartier de Saint-Mauront	Fille	Méliza, 8 ans	
	appartement, quartier de Saint-Mauront	Garçon	Moncef, 11 ans	
	appartement, quartier de Saint-Mauront	Garçon	Karim, 7 ans	
	appartement, quartier de la Villette	Garçon Garçon	José, 8 ans Paul, 10 ans	frères
	appartement, quartier de Saint-Lazare	Fille	Samira, 9 ans	
Collège (section classique et SEGPA), 13^{ème} arrondissement de Marseille	appartement, quartier de Malpassé	Fille	Sonia, 12 ans	
	appartement, quartier de Frais Vallon	Garçon	Kader, 12 ans	
	appartement, quartier de l'Opéra	Garçon	Ilyess, 13 ans	
	appartement, quartier de Malpassé	Garçon	Sofiane, 13 ans	
	appartement, quartier Les Olives	Garçon	Malik, 13 ans	
	appartement, quartier Les Olives	Fille	Samira, 12 ans	
	appartement, quartier Les Olives	Garçon	Antoine, 15 ans	
	appartement, quartier La Rose	Garçon	Manuel, 15 ans	
	appartement, quartier Frais Vallon	Fille	Amel, 15 ans	
	appartement, quartier Les Olives	Garçon	Yoann, 15 ans	
	appartement, quartier de Frais Vallon	Garçon	Hakim, 13 ans	
	appartement, quartier de Frais Vallon	Fille	Aminata, 15 ans	
	Collège, Orange	maison, Uchaux, 84	Garçon	Benjamin, 14 ans
Lycée, Orange	maison, Sablet, 84	Garçon	Bastien, 16 ans	
École primaire	maison, Uchaux, 84	Fille	Sylvia, 10 ans	
	maison, Travaillan, 84	Fille Fille	Claire, 11 ans Inès, 8 ans	sœurs

Tous les prénoms des enfants ont été modifiés.

UNE SOLIDARITE INTERGENERATIONNELLE : FAMILIALE, AMICALE ET DE VOISINAGE

Pour les enfants rencontrés, la principale solidarité repose sur les liens qui unissent les membres de la famille. Ces liens sont essentiels puisque l'une des caractéristiques de l'enfance et de l'adolescence est sa dépendance à l'égard de sa famille. La famille est au centre de la vie de tous les enfants mais la pauvreté recentre les individus autour de la cellule familiale. Les enfants qui grandissent dans des familles où l'entraide et les liens sont forts possèdent une vision particulière de la cellule familiale, quelle qu'en soit la structure.

« Je vois ma famille tous les jours. On doit être une quinzaine dans mon bâtiment. Je vais un peu chez mon grand-père, un peu chez mon oncle, chez un autre oncle, avec mes cousins... [...] Si un jour on doit partir, on s'occupera d'abord de ma mère et ensuite de mon grand-père. »

**Manuel, 15 ans,
vit avec sa mère, son beau-père, son frère et sa sœur**

L'intensité des relations, leurs enchevêtrements, leurs fréquences mais également leurs natures sont des marqueurs du mode d'organisation de la famille. Le cas de Manuel est caractéristique d'une famille possédant un réseau de connexions dense et répété. La qualité du réseau tient entre autre à la proximité géographique qui facilite le maintien des liens. Le bénéfice pour les enfants est semblable à celui des adultes : ils profitent de l'entraide, du soutien familial qui peut venir modérer les effets de la pauvreté.

Face à la pauvreté, se développe une économie de l'entraide dont certains enfants ont conscience :

« J'ai toujours vu des gens venir à la maison, demander des choses à manger. Parfois on fait des plats, il y en a trop, et chez nous, on donne. Parfois on demande, parfois on donne, même avec les voisins, pas forcément les gens de la famille. Les choses en trop, on les donne. »

**Manuel, 15 ans,
vit avec sa mère, son beau-père, son frère et sa sœur**

Les solidarités familiales peuvent être envisagées comme des réducteurs des inégalités sociales et de la pauvreté³.

« Ce sont mes sœurs qui m'achètent des habits le plus souvent. Et ma grande-sœur vient souvent avec sa console de jeux à la maison, pour qu'on joue. Elle passe toutes les semaines avec son mari. »

**Samira, 12 ans,
vit avec sa mère, sa sœur et son frère**

Samira voit donc ses loisirs partiellement assurés par les visites de sa grande sœur, récemment mariée.

« Mon cousin qui habite au-dessus de chez nous, il a la PSP, comme je l'ai pas et que j'aime bien y jouer, je monte souvent le voir. »

**Malik, 13 ans,
vit avec ses parents et sa petite sœur**

³ Bonvalet C., 2003, « La famille-entourage locale », *Revue Population*, n°58, pp.9-44.

« C'est mon grand frère, qui est marié, qui me donne de l'argent de poche. Je l'économise et je le garde, comme ça je m'achète des jeux vidéos.[...] C'est lui qui me coupe les cheveux aussi, je vais pas chez le coiffeur mais j'aime bien, on délire bien. »

**Yoann, 15 ans,
vit avec sa mère et sa grande soeur**

La mère de famille est ici aidée par son aîné, qui les soutient financièrement, en donnant de l'argent de poche à son frère (100 €/mois). Le grand-frère – marié et père de deux enfants – participe ainsi à la vie de famille bien qu'il possède la sienne. Par ailleurs, certains épisodes douloureux peuvent pérenniser et dynamiser les liens dans la famille (Bonvalet, 2003) ; dans la famille de Yoann, les relations entre l'aîné, son frère et sa mère se sont améliorées suite au décès de son père.

L'entraide et la solidarité apparaissent comme une des pratiques les plus couramment développées. Elles permettent de limiter l'impact de la pauvreté sur le quotidien en utilisant les ressources du collectif, qu'il soit familial ou amical. Solidarité et entraide ne sont pas le seul fait de la famille :

« En fait, ma mère, elle n'achète pas toujours mes vêtements, elle a une copine, elle lui en donne quand elle n'en a plus besoin. C'est juste par amitié, parce que c'est sa copine. »

**Karim, 7 ans,
vit avec ses parents et son petit frère**

L'effet bénéfique de cette solidarité sur la pauvreté ressentie peut ici être perçu. Ce cas est révélateur de l'importance de la proximité géographique dans l'intensité des solidarités. Ainsi, les enfants vivant dans une famille isolée souffrent probablement plus que ceux qui disposent d'un maillage serré et rapproché. Ces données mettent en lumière toute l'importance des liens familiaux dans les situations de pauvreté chez les enfants.

LOGEMENT :

DES CONDITIONS DE VIE DIFFICILES PAS TOUJOURS RESSENTIES PAR LES ENFANTS

Dans le cadre des entretiens menés pour cette enquête, plusieurs enfants ont évoqué des situations de surpeuplement⁴. Celles-ci ne sont pas nécessairement mal vécues par les enfants. Le partage des chambres, notamment, semble être accepté :

« J'ai une chambre avec ma mère, mon père et mon petit frère. Je dors dans un lit, devant ma mère, et mon petit frère est au milieu de mes parents. Parfois, quand maman n'est pas couchée, j'en profite, je me mets dans leur lit.[...] On a aussi un couloir qui ressemble à un salon où il y a une télé et un salon qui est la salle à manger. »

**Karim, 7 ans,
vit avec ses parents et son petit frère**

Karim évoque sa maison avec joie, il s'y sent bien. Il semble apprécier le partage de sa chambre avec ses parents et son petit frère.

⁴ Un foyer en surpeuplement est un foyer auquel il manque deux pièces par rapport à la norme de peuplement : une pièce pour le ménage, une pièce par couple, une pour les célibataires de plus de 19 ans et une pièce pour deux enfants (s'ils sont du même sexe ou ont moins de 7 ans) source : Insee. En France, 11 % des enfants vivent dans un logement surpeuplé selon le rapport de la Fondation Abbé Pierre 2010.

« On a déménagé en fait pour que les filles (leurs deux sœurs) aient leur chambre à elles. Nous, on est deux dans la chambre et tu vois la chambre elle a des placards, très très grands de largeur et de grosseur aussi, alors tu vois mon grand frère met le matelas dedans, puis comme ça nos sœurs elles ont une chambre pour elles. Puis de toute façon, c'est mon frère qui a voulu dormir dans le placard parce qu'il est grand [...] il a envie d'avoir son intimité. »

Vous êtes les trois garçons dans la chambre ?

« Non deux, moi et Julien. Et mon grand frère dans le grand placard (de la chambre). Il y a un autre grand placard, je veux y aller moi aussi. Parce que je suis grand ».

**Paul, 10 ans,
vit avec sa mère, son beau-père, ses deux frères et ses deux sœurs**

En dépit du désir de dormir dans « un grand placard », l'enfant va jusqu'à considérer le placard comme une chambre. Il évoque un besoin d'intimité qu'il n'associe pas à une chambre individuelle, mais à un endroit où il pourrait dormir seul, un placard par exemple.

« A la maison, on est cinq. Je vis dans la chambre avec mon frère de 19 ans, on a un clic-clac à deux. Notre sœur dort dans la chambre d'à côté, mon père et ma mère sont de l'autre côté. »

**Manuel, 15 ans,
vit avec sa mère, son beau-père, son frère et sa sœur**

Manuel semble très attaché à sa famille. Son frère de 19 ans, avec lequel il partage son clic-clac, travaille et a des horaires différents des siens. Le partage ne le gêne pas, il ne l'évoque pas et le considère comme normal. Dans le rapport qu'il entretient avec ses amis, sa situation ne semble pas stigmatisée et ne choque pas.

« Je dors avec ma grand-mère, elle a un lit toute seule et nous on a un lit superposé. Mon frère dort en bas, et moi je dors en haut. J'aime bien, avec mon frère on parle et ma grand-mère, je l'aime bien. Mon père et ma mère dorment dans le salon. »

**Sofiane, 13 ans,
vit avec ses parents, sa grand-mère, ses deux sœurs et ses trois frères**

Sofiane vit dans un logement en situation de surpeuplement ; il semble apprécier la qualité des liens qui s'y créent. Le fait de partager sa chambre avec sa grand-mère semble être une évidence pour lui. Il n'évoque pas la promiscuité, ou l'absence d'intimité, que cette occupation peut générer. Il ne dispose pas de bureau dans sa chambre, ni de pièce pour jouer avec ses frères et sœurs. Le soir, le salon est transformé en chambre pour ses parents et la circulation dans la maison devient compliquée. Sofiane et sa famille semblent avoir ajusté leur façon de vivre ensemble à cette disposition.

« J'habite avec maman, les jumeaux qui ont 12 ans et mon grand frère de 19 ans, on est dans la chambre et on a deux lits superposés. »

**Méliza, 8 ans,
vit avec sa mère et ses trois frères.**

Méliza (8 ans) partage sa chambre avec ses trois grands frères (l'aîné a 19 ans). Elle n'évoque pas de problèmes d'intimité qu'elle pourrait rencontrer étant donné leurs âges et le fait qu'elle soit la seule fille. Cette cohabitation ne paraît pas problématique : les enfants semblent développer des capacités d'adaptation aux situations qu'ils vivent.

« *Je dors dans ma chambre, avec ma sœur et maman dans le lit du bas. C'est bien d'être avec maman. On est retourné chez papé et mamé comme maman n'est plus avec papa. Comme ça on est avec notre oncle aussi.* »

**Sylvia, 10 ans,
vit avec sa mère, sa sœur, ses grands-parents et son oncle**

Sylvia apprécie de dormir dans la même chambre que sa mère et sa petite sœur. Les difficultés de surpeuplement sont peut-être atténuées par la situation géographique de leur logement : elles vivent dans la maison des grands-parents, en pleine campagne et sont ainsi la plupart du temps à l'extérieur.

Certains regards d'enfants permettent d'appréhender leur ressenti quant à la qualité de leur habitat. Une sorte de fatalisme peut être perçue, la situation qu'ils connaissent n'est pas toujours comprise mais acceptée.

« *Des fois c'est bizarre, la salle de bain elle fait du vent, ça fait froid, je sais pas pourquoi. Alors il faut mettre un petit papier vert qui bloque un trou, je crois. Et je crois que ça passe quand même à travers, par la porte.* »

**Karim, 7 ans,
vit avec ses parents et son petit frère**

« *Y'a un côté où on peut pas changer la peinture de ma chambre, parce qu'il y a la salle de bain et la peinture... ça sert à rien parce que l'eau...ben c'est humide en fait, y'a de l'eau qui coule. J'sais pas trop ce qu'on doit faire.* »

**Samira, 12 ans,
vit avec sa mère, sa sœur et son frère**

Face à de mauvaises conditions de vie parfois évidentes, les enfants développent une attitude résignée. Ils considèrent leur foyer davantage pour ce qu'il symbolise, notamment la famille et ses liens, que pour les qualités de l'habitat (le nombre de pièces, la vétusté, etc.). Néanmoins, la qualité de l'habitat peut avoir des effets sur le développement des personnes qui y vivent et plus particulièrement sur celui des enfants. Le surpeuplement, la promiscuité, le confinement, la vétusté peuvent avoir des conséquences sur la qualité de vie et développer des pathologies (problèmes respiratoires, asthme, saturnisme) ou des difficultés comportementales (hyperactivité, inattention). En situation de surpeuplement, le sommeil peut être de moins bonne qualité alors que la fatigue est préjudiciable à « *la croissance, à la maturation et au développement de la mémoire*⁵ ».

La qualité de l'habitat a des conséquences sur le développement physique et psychique de l'enfant, pouvant augmenter les probabilités d'échec scolaire, ainsi, « *un tiers des personnes quittant l'école sans aucun diplôme ne disposait pas d'une pièce au calme pour travailler à onze ans* »⁶. Un lien de causalité peut être fait entre l'occupation du logement et la construction du devenir scolaire. Ainsi, bien que souvent non exprimées ou moins ressenties, les enfants subissent sans doute davantage les conditions de logement que leurs parents.

⁵ Fondation Abbé Pierre, 2010, « Les enfants, victimes collatérales du mal-logement », *Rapport annuel*, chapitre II, p.57-96.

⁶ Goux D. & Maurin É., 2002, « Surpeuplement du logement et retard scolaire des enfants ». In *Données sociales. La société française*, pp.455-460.

LES ENFANTS ET L'ÉCOLE

Les situations de pauvreté sont fortement liées à celles de privations dans les conditions de vie (logement, alimentation, loisirs, etc.). Dans ce contexte, l'accès à l'éducation doit favoriser l'accomplissement des individus en leur permettant d'accéder aux savoirs essentiels à leur intégration dans la société. Il reste que le rapport à l'institution scolaire, ainsi que les conditions de vie des enfants marquent fortement leurs devenir.

L'école occupe une grande place dans la vie des enfants. Elle a systématiquement été abordée au cours des entretiens. Le rapport à l'école est apparu différencié selon les âges des enfants. Les plus jeunes aiment aller à l'école alors qu'à l'adolescence elle semble apparaître comme une obligation.

« J'ai pas trop d'idées de ce que je voudrais faire. Je sais pas ce que je veux faire quand je serai grande. Mais j'ai pas envie de faire des études longues. »

**Samira, 12 ans,
vit avec sa mère, sa sœur et son frère**

« Je préfère pas étudier trop trop longtemps. C'est pas que ça sert à rien mais je sais pas... J'aime pas vraiment en fait. Je crois que je préfère taffer vite fait, comme ça je serai tranquille. »

**Bastien, 16 ans,
vit avec ses parents et ses deux sœurs**

« J'ai pas envie d'étudier. Je veux mon métier, je veux être plaquiste. Je fais ma 3^{ème} insertion, après je me taille. »

**Yoann, 15 ans,
vit avec sa mère et sa grande sœur**

« Je veux travailler vite, parce que je me sens pas de faire de grandes études. Parfois ceux qui font de grandes études, ils ont le bac et tout et là, ils font le ménage. Ma mère dit que ça sert à rien, qu'il faut aller au collège et après faire garagiste ou électricien. Je veux un travail de suite et qui puisse servir pour chez nous. Je veux pas finir comme mon professeur d'histoire. Il a fini ses études à 32 ans. Il a pas profité de sa vie. »

**Hakim, 13 ans,
vit avec sa mère et sa petite sœur**

Les enfants rencontrés envisagent généralement des professions manuelles. Certains cherchent à pouvoir utiliser un savoir-faire professionnel dans le cadre domestique et considèrent les études longues comme une perte de temps. L'envie d'apprendre laisse place aux réalités pratiques. Leurs projets semblent faire appel aux modèles qui les entourent.

Le poids de l'environnement familial et social est déterminant dans la poursuite des études⁷. Les enfants enquêtés sont souvent mobilisés par la vie de famille, notamment par leur participation essentielle aux tâches quotidiennes. Ces obligations familiales ne s'accommodent pas toujours aux rythmes de l'école. Certains imaginent d'ailleurs un emploi qui puisse « servir pour chez eux », mettant en exergue la notion d'utilité dans le quotidien.

⁷ Davailon A. & Nauze-Fichet E., 2004, « Les trajectoires scolaires des enfants "pauvres" », *Éducation & Formations*, n°70, pp.41-63.

Pour ces enfants, il n'est pas toujours facile de puiser dans leur entourage des exemples de parcours où l'apprentissage scolaire est la clé de la réussite. Une distance semble se dessiner entre l'institution scolaire et l'enfant qui ne la considère pas toujours comme un tremplin à son insertion professionnelle. Comme pour beaucoup d'enfants, leurs proches peuvent leur transmettre un ensemble de savoirs qui fasse germer en eux une idée de secteur d'emploi. Un enfant évoque le cousin avec lequel il apprend la conduite des deux roues et qui fait naître en lui une idée de professions :

« Je voudrais bien faire conducteur... de bus, de taxi, je sais pas. J'aime bien les voitures et les motos. C'est mon cousin qui m'a appris la conduite avec les scooters et depuis j'ai envie d'être chauffeur. »

**Paul, 10 ans,
vit avec sa mère, son beau-père, ses deux frères et ses deux sœurs**

Le rapport du CERC de 2004 montrait que « *les enfants pauvres connaissent des difficultés scolaires nettement plus forte que le reste de la population scolarisée* ». Parmi les facteurs évoqués : revenus, niveaux de vie, aspirations des parents pour l'enfant.

Bien que les entretiens menés ici ne permettent pas précisément de mesurer le poids de ces facteurs chez les enfants rencontrés, ces entretiens induisent toutefois une certaine idée de « reproduction sociale », lorsque l'on sait que 54 % des élèves qui quittent l'école sans aucune qualification ont une mère sans diplôme et 28 % appartiennent à une famille monoparentale⁸. En effet, le niveau de formation des parents, comme la situation familiale, a une incidence sur les parcours scolaires des enfants.

« Mon père, je l'ai vu que deux fois, il n'est pas important, je veux pas en parler. [...] Ma mère ? Elle travaille pas, elle est malade... ça fait cinq ans je crois. Et mon grand frère, il était en formation menuiserie, mais il a arrêté, ça lui plaisait pas trop. »

**Aminata, 15 ans,
vit avec sa mère et son grand frère**

Dans ce dernière cas, malgré un contexte familial complexe, l'enfant interrogée ne manque pour autant pas d'ambition, elle confiera vouloir travailler dans l'élaboration de parfums et envisage de s'inscrire en BTS.

Le caractère reproductible de la pauvreté semble s'ancrer dans la relation complexe qu'entretiennent les enfants avec l'institution scolaire. Vivre dans la pauvreté semble induire un rapport particulier à l'école. Toutefois, les parcours non scolaires ne sont pas synonymes d'échec.

⁸ Poulet-Coulibando P., 2000, « L'environnement social et familial des jeunes non qualifiés », *Éducation & Formation*, n°57, pp.39-54.

DE L'ÉCOLE AUX « PETITS BOULOTS »

Au fil de l'enquête, plusieurs enfants, notamment des adolescents (généralement à partir de 14 ans et quasi exclusivement des garçons) ont évoqué pratiquer des petits boulots : commis de cuisine, manœuvre sur des chantiers (chantiers chez des particuliers), vendeur sur les marchés, livreurs (alimentation, produits manufacturés, etc.).

« Mon cousin m'a dit qu'il me passerait deux euros pour aller chercher de la ferraille avec lui. Je me sentais pas, mais il m'a donné deux euros et on est allé chercher des portes, c'était lourd mais on les a portées à deux. »

**Paul, 10 ans,
vit avec sa mère, son beau-père, ses deux frères et ses deux sœurs**

« En fait, parfois je travaille un peu pour une association qui s'occupe de chevaux. J'arrange les box et ils me donnent de l'argent. Sinon, je vais voir mon grand-père qui me passe des parfums. Je fais ma commission en fonction de ce que je vends, il ne me donne pas tout, c'est son business, mais je fais mes ventes, ça se passe bien. »

**Manuel, 15 ans,
vit avec sa mère, son beau-père, son frère et sa sœur**

Paul explique que ses oncles et ses cousins réussissent leurs vies en faisant des « affaires ». Il est possible que le modèle de Paul dépende d'une « économie de la débrouille ».

Manuel propose des services de manutentionnaire à certaines structures. Il profite également du commerce de son grand-père, qui vend sur des marchés, et travaille ponctuellement pour lui. Il explique que cela lui permet d'acheter des jeux vidéo ou des vêtements. Du point de vue de sa scolarité, le risque d'assister peu à peu à un éloignement de l'école peut être imaginé.

D'autres enfants ont évoqué ce qui pourrait être approché d'une « économie domestique », permettant d'éviter certaines dépenses à leurs parents.

« Ma mère construit elle-même nos meubles, elle répare et tout. Ça coûte moins cher, alors elle me montre pour que j'apprenne, un peu l'électricité, un peu la plomberie, pour se débrouiller. »

**Hakim, 13 ans,
vit avec sa mère et sa petite sœur**

En participant aux bricolages domestiques, certains enfants développent des capacités qui pourront les amener à s'orienter vers des formations professionnelles manuelles ou techniques.

Enfin, certains adolescents ont évoqué participer à des réseaux de revente de stupéfiants. Ils ont, notamment, expliqué que le rôle des plus jeunes était souvent de surveiller, à heures et postes fixes, les allées et venues des clients ou de la Police. Le rapport à la scolarité peut ainsi être questionné : ces pratiques apparaissant comme difficilement compatibles avec le suivi normal d'une scolarité, elles peuvent entraîner un risque de décrochage scolaire. Mais ce phénomène ne doit toutefois pas être généralisé à l'ensemble des enfants.

LE VECU DES ENFANTS FACE AUX LOISIRS : L'ABSENCE DE RESSOURCES FAÇONNE LES GOUTS

Les loisirs ont une place particulièrement importante pendant l'enfance. Les enfants enquêtés évoquent leurs loisirs, mais une faible diversité apparaît dans les réponses spontanément apportées, notamment chez les enfants rencontrés en milieu urbain.

Nombreux sont les enfants à avoir spontanément cité le fait de « *jouer en bas* » ou de « *jouer dehors* », pendant leur temps libre. Ici, une distinction assez nette apparaît entre les jeunes enquêtés en milieu urbain et ceux en milieu rural. La façon d'envisager le jeu à l'extérieur n'a pas la même teneur en fonction de l'environnement. Les enfants qui grandissent en ville utilisent l'extérieur avec une sorte de dépit, une habitude lassante et présentant la proximité comme seul avantage.

« Je ne reste pas trop en bas, en fait y'a rien à faire, on peut jouer au ballon, mais pas à chaque fois. Sinon je reste chez moi, je regarde la télé, je joue à la Play. »

**Hakim, 13 ans,
vit avec sa mère et sa petite sœur**

À l'inverse, les entretiens conduits en milieu rural ont montré un rapport différent aux loisirs. Ainsi, il existe deux façons d'envisager l'extérieur, même s'il semble toujours être perçu comme un prolongement du domicile, souvent pour pallier un manque de place, notamment en ville. En milieu rural, le constat est différent, les activités extérieures semblent plus attrayantes et ne requièrent pas nécessairement l'aval des parents, à la différence des jeunes citadins qui ne sont pas toujours autorisés à jouer dehors.

« Avec ma sœur on joue bien dehors, soit on joue dans le jardin. Avec Mamé, on plante des choses pour le printemps, y'a plein de choses pour jouer dehors. »

**Claire, 11 ans,
vit avec ses parents et sa sœur**

« Quand il fait beau, c'est trop bien, on peut prendre le vélo, du coup je rejoins les autres, on va délirer sur les sentiers et tout, c'est cool, on a de la place pour faire des sauts ou des courses. »

**Benjamin, 14 ans,
vit avec sa mère et ses deux frères**

Des privations ont, par ailleurs, pu être observées. Certains adolescents ont expliqué se priver d'un loisir qu'ils présentent pourtant comme un de leurs favoris.

« Pour le foot, je vais m'inscrire à l'UNSS, j'attends d'avoir les chèques du Conseil Général. Je voudrais bien jouer en club, mais il faut attendre que maman ait terminé de payer les crédits. »

**Hakim, 13 ans,
vit avec sa mère et sa petite sœur**

« Tout le monde me dit que je devrais jouer dans un club de foot, mais moi j'ai pas envie. En fait, ça ferait trop cher pour ma mère. J'avais tout acheté moi déjà, tout l'équipement, mais je préfère pas y aller, pour économiser le prix de la licence. C'est pour ma mère, pour pas la mettre en galère." [...] C'est comme les marques, ça me tenterait bien, mais tant que j'ai des chaussures, en fait, je m'en fous. »

**Yoann, 15 ans,
vit avec sa mère et sa grande sœur**

Un rapport particulier est sous-tendu dans ces privations. Ces enfants sont conscients du poids des loisirs dans le budget familial et acceptent de se restreindre.

D'autres loisirs peuvent être négociés et soumis à une réflexion commune au sein de la famille.

« Pour Noël, avec ma sœur on voulait chacun une console de jeux, on en a parlé avec maman et comme elle ne pouvait pas acheter les deux, on est tombé d'accord pour une seule, que maman paye en plusieurs fois. »

**Hakim, 13 ans,
vit avec sa mère et sa petite sœur**

Ces stratégies permettent d'appréhender les rapports que peuvent entretenir les enfants avec les loisirs. Ils ne les considèrent pas comme essentiels mais secondaires, ils semblent avoir une conscience marquée des réalités économiques de leur famille. Néanmoins, la parole n'est pas toujours libérée et certains adolescents présentent, sous des angles parfois différents, l'absence de pratiques sportives au sein d'un club :

« Je fais des pompes à la maison et un peu de muscu aussi. Et je tape dans un sac de frappe tous les soirs, tranquille. Je ne veux pas aller dans un club, je suis mieux chez moi, dans ma chambre, je fais mes trucs de mon côté. »

**Manuel, 15 ans,
vit avec sa mère, son beau-père, son frère et sa sœur**

« Le foot je devrais bientôt en faire, on attend que l'institutrice termine les papiers et après je pourrai jouer en club. »

**Moncef, 11 ans,
vit avec son oncle, sa tante, son cousin et sa cousine**

En outre, la télévision a été la pratique distractive la plus spontanément citée (avec les jeux vidéo, qui connaissent une tendance forte chez les garçons). Les enfants enquêtés l'ont présenté comme une distraction récurrente.

« J'adore la télévision, je la regarde tout le temps, tout le temps. Sinon, je joue aussi avec mon frère à la bagarre sur le lit. Et un peu à la PSP, quand papa ramène des piles, mais pas toujours. C'est la télé que je regarde le plus. »

**Karim, 7 ans,
vit avec ses parents et son petit frère**

« Le week-end je me couche tard, je regarde la télévision. J'adore pas mal d'émissions, ce que j'aime ces temps-ci c'est la série avec Steeve Urkel, ça me fait trop rire. »

**Aminata, 15 ans,
vit avec sa mère et son grand frère**

DES PRATIQUES ALIMENTAIRES

L'alimentation est le deuxième poste de dépenses dans le budget des ménages modestes, après le logement ; la part des dépenses consacrée à ce poste décroît à mesure que les revenus augmentent. La pauvreté a souvent des incidences sur la façon de se nourrir et les pratiques alimentaires peuvent avoir une incidence sur le développement physique de l'enfant ou générer des carences. Bien que la simplification des repas ne puisse être exclusivement attribuée aux ménages modestes, l'enquête a montré une consommation de sandwiches prégnante, une restauration régulière faite « d'aliments de service ».

« Pour les repas, je préfère les trucs préparés, je me fais souvent des sandwiches. Mais y'a de tout dedans, de la salade et tout. »

**Aminata, 15 ans,
vit avec sa mère et son grand frère**

« Le midi maman n'est pas là, mais elle nous laisse ce qui reste de la veille, avec des sauces. On a tout le temps des sauces. Mais à midi j'avais pas envie de me faire à manger, j'ai juste pris un peu de jambon et du pain. Ma sœur non plus, alors elle a mangé des bols de céréales. Elle a la flemme de se faire à manger et puis je sais pas... elle a pas vraiment faim. »

**Hakim, 13 ans,
vit avec sa mère et sa petite sœur**

« Hier soir j'avais pas envie de manger. J'étais fatigué, du coup j'ai mangé un yaourt et je me suis couché. Ça arrive quand je suis fatigué ou juste parce que je me sens pas de manger. »

**Manuel, 15 ans,
vit avec sa mère, son beau-père, son frère et sa sœur**

S'il existe une relation entre obésité et revenus⁹, les entretiens menés n'ont pas permis de la percevoir clairement. La parole des enfants ne peut permettre, à elle seule, de mesurer un phénomène de mal-nutrition. Sur l'ensemble des enfants rencontrés, très peu apparaissaient être en surpoids.

Selon une étude du CREDOC, le problème se situe souvent au niveau de l'éducation nutritionnelle*. Elle souligne que l'on retrouve les plus gros consommateurs de pâtes chez les enfants appartenant à la tranche de revenus la plus faible.

* Recours F. & Hebel P., 2006, « Les populations modestes ont-elles une alimentation déséquilibrée ? », Cahier de recherche du CREDOC, n°232, Département Consommation.

⁹ Poulain J.P. & Tibere L., *Alimentation et précarité*, Anthropology of food, [en ligne], 2008.

POUR CONCLURE...

Les entretiens menés en région Provence-Alpes-Côte d'Azur ont révélé diverses situations de pauvreté, mais pour beaucoup d'enfants les situations ne sont pas apparues comme mal vécues et la pauvreté est faiblement ressentie. Cela est d'autant plus vrai pour les plus jeunes, la prise de conscience de leurs situations de pauvreté augmentant lorsque les enfants grandissent. Leur environnement, constitué de personnes qui vivent des conditions de vie semblables aux leurs, peut rendre imperceptible cette pauvreté.

Dans ces foyers, les normes de bien-être semblent ajustées en fonction du niveau de vie et des revenus. Par conséquent, les frustrations, de consommation notamment, ne sont pas toujours apparues de manière forte car elles ne surviennent pas de façon conjoncturelle : les manques, inscrits dans le temps, ne sont pas considérés comme tels par les enfants, mais plutôt comme des états de fait¹⁰.

Les enfants qui se socialisent dans cet environnement intègrent les codes culturels et les habitudes de consommation de cet environnement. Ces ressentis interrogent l'idée que se font les enfants de la pauvreté. Nous avons pu constater que des stratégies d'accommodement pouvaient alors se développer face à la pauvreté. Cela questionne les aspirations que portent les enfants, les ambitions qui sont les leurs et qui peuvent partiellement conditionner leurs devenir. Les perspectives ne semblent donc pas jouer en faveur des enfants qui ont connu la pauvreté, surtout lorsqu'elle est inscrite dans le temps.

Il convient ainsi d'agir sur l'enfance pour travailler sur la baisse de la pauvreté. L'importance du taux d'enfants pauvres et sa permanence sont problématiques dans deux réalités temporelles, l'une immédiate et l'autre future. Ainsi, les 28,5 % d'enfants vivant dans des familles à bas revenus en région Paca en 2009, courent pour certains un risque de voir se pérenniser leurs situations. Les difficultés qu'ils ne semblent pas toujours ressentir comme telles peuvent les inscrire cependant dans une logique de reproduction.

Il conviendrait de travailler spécifiquement sur les incidences de l'enfance pauvre pour endiguer ce phénomène de reproduction. Le fait que la pauvreté soit subjectivement « bien » vécue ne doit pas empêcher la construction de réponses à son traitement. Au travers des modes de vie de ces enfants, les contours des difficultés à venir sont perçus. Ils nécessitent une attention particulière des pouvoirs publics.

¹⁰ Paugam S., 2005, « Les formes élémentaires de la pauvreté », PUF, Le Lien Social. Ce sociologue développe l'idée d'une *pauvreté intégrée* par les individus les plus démunis.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES ET DOCUMENTAIRES

Barrère A., 2011, « Les loisirs forment la jeunesse », *Livres & Études : Sociétés*, [en ligne]. Disponible sur www.laviedesidees.fr [consulté le 27-05-2010].

Bonvalet C., 2003, « La famille-entourage locale », *Revue Population*, n°58, pp.9-44.

Bouhia R. & De Saint Pol T., 2010, « Sortir sans diplôme du système éducatif : une nouvelle approche des déterminants socio-économique », *Éducation & Formations*, n°79, pp.81-91.

Bourdieu P., 1979, « La distinction, critique sociale du jugement », Éditions de Minuit.

Davaillon A. & Nauze-Fichet E., 2004, « Les trajectoires scolaires des enfants "pauvres", *Éducation & Formations*, n°70, pp.41-63.

Dechaux J.H., 2007, « Réalités et limites de l'entraide familiale ». In *Repenser la solidarité, l'apport des sciences Sociales*, PUF, collection Le Lien Social, pp.205-218.

Fayard D., 2004, « Culture et loisir », *Revue Quart Monde*, N°191, [en ligne]. Disponible sur <http://www.editionsquartmonde.org/> [consulté le 12-02-2011].

Fondation Abbé Pierre, 2010, « Les enfants, victimes collatérales du mal-logement », *Rapport annuel*, chapitre II, p.57-96.

Goux D. & Maurin É., 2002, « Surpeuplement du logement et retard scolaire des enfants ». In *Données sociales. La société française*, pp.455-460.

Maurin É., 2007, « La ségrégation urbaine, son intensité et ses causes ». In *Repenser la solidarité, l'apport des sciences Sociales*, PUF, collection Le Lien Social, pp.621-633.

Paugam S., 2005, « Les formes élémentaires de la pauvreté », PUF, Le Lien Social.

Poulain J.P. & Tibère L., 2008, « Alimentation et précarité. Considérer la pluralité des situations », *Anthropology of food*, n°6, [en ligne]. Disponible sur <http://aof.revues.org/> [consulté le 10-12-2010].

Poulet-Coulibando P., 2000, « L'environnement social et familial des jeunes non qualifiés », *Éducation & Formation*, n°57, pp.39-54.

Octobre S., 2006, « Les loisirs culturels des 6-14 ans. Contribution à une sociologie de l'enfance et de la prime adolescence », *Enfances, Familles, Générations*, n°4, pp.146-174.

Octobre S *et al.*, 2010, « L'Enfance des loisirs. Trajectoires communes et parcours individuels de la fin de l'enfance à la grande adolescence », La Documentation française, Collection Questions de culture, 2010.

Recours F. & Hebel P., 2006, « Les populations modestes ont-elles une alimentation déséquilibrée ? », *Cahier de recherche du CREDOC*, n°232, Département Consommation.

Toutalian C. & Bernardi V., 2010, « Pauvreté : les enfants aussi sont concernés », *Les cahiers du DROS*, n°08.

Triglia C., 2002, « Sociologie économique. État, marché et société dans le capitalisme moderne », Paris, Armand Colin.

Wilson W. J., 1987, « The truly disadvantaged : the inner city, the underclass and public policy », University of Chicago Press.



DISPOSITIF RÉGIONAL
D'OBSERVATION SOCIALE
PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR

**Dispositif Régional d'Observation Sociale
Provence-Alpes-Côte d'Azur**

15 rue Malaval – 13002 MARSEILLE
Tél. : 04 91 05 53 61– Fax : 04 91 05 53 53
mail : dros.cafmarseille@caf.cnafmail.fr
www.dros-paca.org

Approche conduite en Ile-de-France



Mission d'Information sur
la Pauvreté et l'Exclusion
Sociale en Ile-de-France



Vivre la pauvreté : Qu'en disent les enfants ?

**"Être comme tout le monde" :
une affirmation enre évidence et pudeur
pour les enfants pauvres**



Sommaire

L'ÉTUDE : OBJECTIFS ET DÉROULEMENT	23
Objectifs.....	23
Déroulement et méthodologie	23
ELEMENTS D'ANALYSE SUR LA PAUVRETE JUVENILE EN ILE-DE-FRANCE A PARTIR DES ENTRETIENS MENES	28
Métropole et pauvretés : un contexte francilien particulier.....	28
Pauvreté, pauvreté(s) : un phénomène multidimensionnel.....	28
La question du logement : réalités et vécus.....	30
Les conditions de vie des enfants sont contraintes par les faibles ressources de la famille et vécues comme telles.....	32
Une identité définie par l'école, la famille et les relations sociales, comme tous les enfants de leurs âges	37
La santé au cœur du vécu de la situation précaire de l'enfant et de la famille.....	42
Une projection dans l'avenir qui ne semble pas entachée par leur situation	45
Peurs	49
<i>Récit de vie n°1 Accidents de la vie, pauvreté, perte des repères : l'engrenage.....</i>	51
<i>Récit de vie n°2 Immigration, monoparentalité et pauvreté.....</i>	52
CONCLUSION GENERALE.....	53
Des enfants « comme les autres » ?.....	53
Faire de la précarité juvénile un objet de connaissance et de politiques publiques ..	53
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES ET DOCUMENTAIRES.....	56

Réalisé par **ACADIE Paris - Coopérative conseil**

170 bis rue du faubourg Saint-Antoine – 75012 PARIS

Tél. : 01 43 79 97 79 – Fax : 01 43 79 99 52

Stéphanie MOREL – morel@acadie-reflex.org

Jeanne MOENECLAHEY - moeneclaey@acadie-reflex.org



L'ÉTUDE : OBJECTIFS ET DÉROULEMENT

OBJECTIFS

Instance d'information, d'observation et d'échange de la région Ile-de-France, la Mission MIPES souhaite approfondir la connaissance et la compréhension de cette précarité juvénile sur le territoire. Elle s'est engagée à ce titre dans une démarche d'observation partagée avec le DROS en PACA et la MRIE en Rhône-Alpes dans une optique quantitative – la mesure de cette pauvreté étant limitée – mais aussi qualitative, et ce dans une logique comparative.

L'étude qualitative menée par ACADIE visait à compléter le travail quantitatif et à recueillir le vécu des enfants qui connaissent des situations de pauvreté en Ile-de-France afin de connaître la réalité vécue et perçue de leur situation ainsi que les conséquences de la pauvreté sur leur vie. Le questionnaire général porte sur les conséquences de la pauvreté sur les enfants, notamment les liens entre la pauvreté et l'exclusion, et plus spécifiquement sur les thèmes suivants : les ressources monétaires et matérielles, l'éducation et la formation, la santé, le logement, les loisirs, la consommation, les relations familiales et les relations sociales.

L'étude a visé trois objectifs :

- Alimenter la réflexion sur les conditions spécifiques de vie des enfants en situation de précarité ;
- Montrer l'impact de la pauvreté sur la vie des enfants et la perception que ces derniers ont de leur situation ;
- Identifier des situations vécues par ces enfants qui nécessiteraient d'être mieux prises en compte par les pouvoirs publics.

Il a aussi été question de chercher à aborder la question de la projection dans l'avenir et du désir d'ascension sociale et d'amélioration des conditions de vie des enfants.

Par cette étude, la MIPES a souhaité apporter une connaissance qualitative à une problématique globalement peu abordée.

DÉROULEMENT ET MÉTHODOLOGIE

L'étude a ainsi consisté à mener une quinzaine d'entretiens avec des enfants vivant dans des situations de pauvreté diverses, complétés d'entretiens avec leurs parents, réalisés en automne/hiver 2010, afin de permettre d'identifier des situations vécues par ces enfants (*cahier des charges de l'étude*). Cette étude accorde donc une place centrale à l'expression des enfants qui vivent diverses situations de pauvreté en Ile-de-France. Il s'est agi, à travers le recueil de leur parole et la discussion autour de supports adaptés, de saisir la façon dont ils vivent la situation qui est la leur.

L'étude a été contrainte par le faible budget alloué et par sa durée relativement courte (5 mois).

Le déroulement de l'enquête a suivi les orientations globales et les indications méthodologiques définies en première phase de l'étude autour des principes suivants :

- Un accès au terrain par le biais des interlocuteurs associatifs et institutionnels ;
- Des entretiens avec, selon les situations, les enfants (si possible en fratrie), leurs parents, leurs « référents » ;
- Des questionnements thématiques définis dans le cahier des charges ;
- Un déroulement méthodologique défini dans le guide méthodologique validé en comité de pilotage en octobre 2010.

Les conditions d'accès au terrain :

Les associations et institutions qui se sont associées à l'étude, et font partie de son comité de pilotage, ont servi de relais pour l'accès au terrain. Bien que leurs représentants aient sensibilisé les acteurs de terrain à l'intérêt de l'étude et aient orienté l'équipe de l'étude vers les personnes au contact avec les enfants et les jeunes, l'équipe s'est heurtée à de nombreux refus de la part de certains acteurs associatifs.

- L'association ATD Quart Monde nous a donné plusieurs contacts locaux (Maison du Quart-Monde à Ermont, Centre d'hébergement de Noisy-le-Grand, Bibliobus...) qui, malgré des contacts répétés et la transmission du guide méthodologique, n'ont pas donné suite en raison de l'investissement que la demande représentait et par prudence vis-à-vis de publics fragilisés.
- L'association Les apprentis d'Auteuil avait évoqué la sensibilité du sujet et n'a pas donné suite.
- Les contacts initiés par infoMIE avec les associations Hors la rue et France Terre d'Asile n'ont pas permis de déboucher sur une participation à l'étude.

Deux principales raisons ont été évoquées. D'une part, la fragilité des publics touchés par l'étude, tant du fait de leur âge que de leur parcours de vie, a incité les personnes qui travaillent avec eux à beaucoup de prudence, voire à ne pas s'engager dans la démarche. D'autre part, le manque de temps, dans des structures où l'urgence est souvent une réalité et où une partie du personnel est bénévole, a été également avancé.

Par contre, nous n'avons eu aucune difficulté à entrer en contact avec les familles et les jeunes, bien que la procédure fût parfois longue, par le biais de certaines associations et institutions, touchant pourtant des publics spécifiques et très en difficulté :

- Les Roms d'un village d'insertion en Seine-Saint-Denis par le biais de l'association Coup d'Main ;
- Les jeunes d'un quartier parisien suivis par l'association de prévention Arc 75 ;
- Les mineurs migrants isolés par le biais d'InfoMIE, qui nous a mis en contact avec l'association Croix rouge – Enfants du monde Droits de l'Homme.

Par ailleurs, la Maison des solidarités de Corbeil (Conseil général de l'Essonne) a constitué une ressource importante dans la mise en contact avec des familles suivies dans le cadre de l'accompagnement social départemental puisque huit familles ont été contactées par le biais des assistantes sociales de la MDS. L'enquête a été possible auprès de 2 familles ayant plusieurs enfants, à leur domicile. Pour les autres familles, soit des questions d'organisation n'ont pas rendu la rencontre possible (jeune maman qui travaille et ne souhaite pas faire un entretien en soirée, famille absente à la date fixée, refus du responsable de centre d'hébergement...), soit les personnes se trouvaient dans une situation complexe qui n'a pas permis de réaliser un entretien, soit les parents ou les enfants ne souhaitaient pas participer.

Enfin, nous avons fait appel à l'Espace Solidarité Habitat de la Fondation Abbé Pierre pour entrer en contact avec des familles logées en hôtel « social » à Paris au regard de l'importance de cette problématique en Ile-de-France. Nous avons pu, grâce à ce contact, rencontrer deux familles. Ces deux familles nous ont été présentées par la personne avec laquelle nous devons initialement réaliser un entretien mais qui, devant régler des problèmes de façon urgente, n'a pas pu participer à l'étude.

Il est à noter que, globalement, la prise de contact et l'organisation des rendez-vous ont été longs. Différents niveaux de contacts ont été pris et trois réunions de présentation et de rencontre avec les professionnels de terrain ont eu lieu au préalable à ARC 75, à la MDS de Corbeil et à la Plateforme Enfants du monde.

Le « référent », c'est-à-dire la personne de l'association ou de l'institution qui connaît l'enfant ou le jeune (les assistantes sociales du Conseil général, la bénévole de Coup d'Main, les éducateurs d'Arc 75, la directrice et les éducateurs de l'association Croix Rouge - EMDH...), a été une personne clé dans le déroulement de l'étude. Leur aide a été précieuse pour l'organisation des rendez-vous ou la mise en contact avec les familles. Plusieurs contacts ont été souvent nécessaires.

In fine, la quinzaine d'entretiens menés apparaît représentative de problématiques fortement présentes en Ile-de-France.

Bilan des entretiens menés avec les enfants et leur famille :

- 14 entretiens ont été menés avec des enfants et des jeunes, un entretien s'est finalement principalement déroulé avec une maman de quatre enfants de 10 mois à 10 ans, lors duquel elle a pu évoquer les différentes problématiques des enfants selon leurs âges;
- La plupart des parents (les deux parents ou seulement la maman) a été interrogés ;
- Ont été rencontrés des enfants et des familles d'origine française et d'origine étrangère, certains enfants ou jeunes ayant toujours vécu en France, d'autres étant arrivés plus récemment.
- Les autorisations préalables ont concerné les enfants mineurs interrogés en l'absence de leurs parents.

Il ne s'agit donc pas d'une enquête exhaustive, mais d'un travail sur les situations de ces enfants et leurs vécus – notamment au sein de fratries - à partir d'un panel sélectionné en fonction de la nature de leur situation, et représentative des problématiques franciliennes :

➤ **Enfants vivant dans des familles précaires vivant en logement social et suivies par le Conseil général en Essonne (deux familles) :**

Une famille monoparentale : La maman vit seule avec ses 3 garçons. La famille a vécu à l'hôtel entre 2002 et 2006, puis a loué un logement dans le parc privé, humide et onéreux. Depuis l'été 2010, la famille a déménagé dans un appartement HLM au nord de l'Essonne. La maman a été bénéficiaire de l'API et a travaillé en intérim. La situation financière de la famille est fluctuante et a été compliquée par des problèmes de papiers rendant le versement du RMI impossible.

Une famille avec deux enfants : Les parents travaillaient, le père était auto-entrepreneur, mais des dettes de loyers et des dettes professionnelles se sont accumulées et ont mené à une expulsion. La mère a fait un accident cardiovasculaire en 2008 : elle ne peut plus beaucoup parler et une partie de son corps est paralysée. Le père a cessé de travailler pour s'occuper de sa femme. La famille est suivie par l'assistante sociale depuis 2009, elle a réalisé avec eux les démarches nécessaires car, jusque là, aucun de leurs droits communs n'était ouvert. La famille a déménagé au nord de l'Essonne durant l'été 2010 pour accéder à un logement social HLM adapté aux personnes à mobilité réduite.

➤ **Enfants Roms vivant dans un village d'insertion de la Seine-Saint-Denis (une famille de six enfants) :**

La famille est arrivée en France en mars 2010, elle a d'abord vécu dans un bidonville en Seine-Saint-Denis puis, aidée par une association d'accompagnement, elle a occupé une caravane sur le terrain du village d'insertion actuel. Depuis la fin de l'été, la famille vit dans les algécos récupérés par l'association. La famille reçoit 500 € d'indemnités par mois par l'association.

➤ **Mineurs isolés étrangers pris en charge par une association de défense des droits de l'enfant en Seine-Saint-Denis (deux jeunes) :**

Pas d'informations. Il a été convenu en amont de l'entretien de ne pas évoquer leur vie avant leur arrivée en France.

➤ **Enfants vivant dans une famille modeste et fréquentant une association de prévention à Paris (deux jeunes) :**

Pas d'informations (secret professionnel des éducateurs).

➤ **Enfants vivant dans des familles habitant à l'hôtel à Paris :**

Une famille avec quatre enfants,

Une maman isolée avec cinq enfants.

Pas d'autres informations (familles sans papiers).

Cette étude touche ainsi un certain type de publics, accompagnés, notamment par les associations et institutions, dont la majorité fait partie du Comité de pilotage de l'étude¹¹, qui ont permis l'organisation et la réalisation des entretiens. Par ailleurs, le prestataire a cherché à représenter une diversité de situations en fonction de l'âge et du sexe des enfants. Néanmoins, de nombreuses situations ne sont pas représentées, notamment les enfants sans domicile fixe ou vivant en milieu rural.

¹¹ ARC 75, Plate forme Enfants du Monde / Croix rouge, Coup d'Main, Maison des solidarités de Corbeil (Conseil général de l'Essonne), Espace Solidarité Habitat (Fondation Abbé Pierre).

Méthodologie

Un guide méthodologique, validé par le Comité de pilotage, a orienté le déroulement de l'enquête autour des principes suivants :

➤ **Une adaptation des conditions d'entretien à l'enfant, au jeune, à la famille :**

Les modalités d'entretien avec les enfants ou les jeunes ont été établies en fonction de l'âge de l'enfant ou du jeune et de sa situation particulière, et des conditions de déroulement de l'entretien (avec les parents, ou sans, au domicile ou non). Lorsque plusieurs enfants d'une même fratrie ont participé, les enquêtrices ont essayé, autant que possible, de réaliser les entretiens avec les enfants un à un. Cela a été possible lorsque les frères et/ou sœurs se situaient dans une autre pièce ou qu'ils écoutaient ce que disait leur frère ou leur sœur, même si dans certains cas, on sentait leur empressement. Cependant, dans plusieurs cas, les frères et sœurs ont spontanément eu envie de participer eux aussi, en même temps que leur frère ou leur sœur. On les a alors encouragés à parler en veillant à ce que chacun puisse s'exprimer.

Une place centrale a été donnée aux parents, qui ont été globalement très volubiles et sont généralement intervenus après avoir écouté leurs enfants. Au cours des entretiens avec les enfants, ils se contentaient généralement d'apporter des précisions ou des explications sur ce que disaient leurs enfants.

Les enquêtrices ont cherché à créer un rapport de confiance avec l'enfant et sa famille : explication simple de l'objet de l'étude, partage d'une boisson, discussion informelle, utilisation d'un vocabulaire simple et adapté, garantie d'anonymat... Elles ont fait en sorte de bien expliquer pourquoi on fait ce travail : un « travail sur les conditions de vie des enfants et des jeunes en Ile-de-France et sur leurs projets ».

Pour favoriser la relation de confiance, les enquêtrices sont passées par plusieurs étapes :

- Présentation de soi, remerciements pour la participation ;
- Expliciter ce pour quoi on est là et à quoi sert l'entretien ;
- Le choix du déroulement de l'entretien a été donné à l'enfant/au jeune: une discussion, l'utilisation des images et des photographies, l'invitation à raconter sa journée.

Les mots et les supports choisis, ainsi que les questions abordées ont été adaptés à l'âge de l'enfant/du jeune et à sa situation. Le mode narratif a été privilégié pour mieux permettre à l'enfant de raconter.

Dans la plupart des cas, les enfants ou les jeunes se sont rapidement sentis en confiance et ont parlé sans problème, allant parfois jusqu'à verbaliser des choses difficiles et fortes. La présence des parents a permis de mettre la plupart des enfants, surtout les plus petits, en confiance.

Toutefois, en particulier pour les plus grands, on a pu sentir une gêne, une appréhension lorsqu'il s'agissait d'évoquer des points difficiles : regard vers les parents pour savoir jusqu'où on peut aller ou, au contraire, fuite du regard... Un entretien n'a pas réellement fonctionné, l'enfant n'entrant pas dans l'entretien malgré des tentatives d'accroches diverses (supports, narration, sujets d'intérêt, intervention de l'éducatrice...). L'enfant ne se sentait sans doute pas à l'aise avec la démarche et un évènement survenu un peu plus tôt dans la journée a pu également impacter son comportement.

➤ **L'utilisation des supports :**

Ils ont permis, lorsque l'enfant avait choisi de les utiliser d'amener doucement l'enfant vers les thèmes de l'entretien. Elles ont été sélectionnées en ce qu'elles représentent des scènes/des objets de la vie quotidienne (en lien avec les thèmes de l'étude), qui sont décontextualisés ou représentant une norme (cour de collège, vie familiale « classique »...). Une trentaine d'images ou de photographies¹² ont été étalées sur la table, en laissant l'enfant les observer, les organiser, pendant quelques minutes avant de lui demander d'en choisir une. Cette image ou photo a servi de base à la discussion.

¹² Les images ont été utilisées pour les moins de 7 ans ; les images et les photographies pour les 7-10 ans ; et les photographies pour les jeunes et adolescents.

➤ **Remerciements et « retour » aux enfants et aux familles :**

En plus du naturel remerciement oral, les enquêtrices ont cherché à remercier d'une manière ou d'une autre les familles et les enfants rencontrés :

- Offre d'un appareil photo jetable aux deux jeunes mineurs isolés ;
- Prise d'une photo de famille et envoi du tirage à la famille Rom ;
- Offre des images support de l'entretien aux jeunes d'ARC 75 et à la famille vivant en hôtel meublé ;
- Offre de boissons...

TABLEAU RECAPITULATIF DES ENTRETIENS MENES

PROFIL DE L'ENFANT	SEXE	NOM ET AGE	ENTRETIEN	LIEU
Famille Rom	Fille	Marilena, 9ans	Parents + enfants	Seine-Saint-Denis
	Garçon	Zoran, 13 ans		
	Garçon	Mano, 15 ans		
Famille précaire suivie par le Conseil général	3 garçons	Yenka, 8 ans Jonas, 7 ans Mendi, 5 ans	Maman + enfants	Essonne
Famille précaire suivie par le Conseil général	2 garçons	Tom, 15 ans Quentin, 22ans	Parents + enfants	Essonne
Fratrerie fréquentant un Club de prévention spécialisée	Fille	Assamala, 10ans	Jeunes seuls (éducateurs à proximité)	Paris
	Garçon	Yousso, 7 ans		
Famille vivant en hôtel	Fille et garçon Garçon Fille Garçon	10 ans 8 ans 7 ans 10 mois	Maman	Paris
Famille vivant en hôtel	4 garçons	Sourou, 5ans Jean, 4 ans 3ans 6 mois	Maman + 1 enfant	Paris
Mineurs isolés étrangers	Garçon	Ketu, 17 ans	Jeunes avec leurs éducateurs	Seine-Saint-Denis
	Garçon	Alioune, 17 ans		

Tous les prénoms (enfants, accompagnateur et autres) ont été modifiés.

ACADIE remercie vivement les associations et institutions qui se sont investis pour organiser ces entretiens.

ELEMENTS D'ANALYSE SUR LA PAUVRETE JUVENILE EN ILE-DE-FRANCE A PARTIR DES ENTRETIENS MENES

METROPOLE ET PAUVRETES : UN CONTEXTE FRANCILIEN PARTICULIER

L'Île-de-France connaît une dynamique de développement métropolitain spécifique marquée par une contradiction : une attractivité croissante qui s'accompagne d'une précarisation importante de nombreuses catégories de populations. La métropole francilienne accueille de fait des populations très précaires, des catégories de populations particulièrement mobiles qui sont touchées par la précarité en termes de logement, d'emploi, et de statut : les personnes isolées, les familles nombreuses ou monoparentales, mais aussi les migrants, y compris sans logement ou vivant dans des conditions de logement précaires, voire pour certains sans aides sociales ou sans statut. Les métropoles détiennent des marges d'accueil pour ces pauvretés, qui se renouvellent en permanence, notamment parce qu'elles disposent d'interstices – résidentiels ou non (hôtels meublés, foyers, centres d'hébergement, espaces publics...) – qui permettent aux populations précaires et aux migrants de s'installer, de partir, de revenir... y compris avec leurs enfants.

En Ile-de-France, les situations d'exclusion sociale que connaissent les enfants sont diverses. D'une part, le contexte de précarisation croissante a vu l'émergence d'une catégorie de familles « travailleurs pauvres », qui ont un emploi mais vivent dans la précarité ou en-dessous du seuil de pauvreté, dans le parc social de la région ou dans le parc privé dégradé. D'autre part, les études et enquêtes des associations de lutte contre l'exclusion sociale montrent que les familles avec enfants sont de plus en plus nombreuses dans les centres d'hébergement ou à la rue. Selon une étude de l'Observatoire du Samu social de Paris, le nombre de personnes en famille hébergées par le 115 de Paris a augmenté de près de 400% entre 1999 et 2009 : il s'agit en majorité des familles immigrées, monoparentales, avec des enfants en bas âges¹³. Les enfants sont également très présents dans les « bidonvilles » qui ont resurgi avec les circulations migratoires de certaines populations, notamment de l'Est de l'Europe, rendues possibles avec la libre circulation sur le territoire européen¹⁴. Autre type de situation : la problématique des familles avec enfants vivant en hôtels meublés, qui demeure une question francilienne cruciale, en témoignent les importantes dépenses engagées par les collectivités locales et l'Etat pour loger ces familles souvent accompagnées d'enfants (des financements notamment par les Conseils généraux au titre de l'ASE)¹⁵. Enfin, la situation des Mineurs migrants isolés, fuyant souvent guerres et conflits, et dont le nombre serait en augmentation en Europe, constitue une question européenne importante, au cœur de la problématique de la pauvreté juvénile¹⁶.

PAUVRETE, PAUVRETE(S) : UN PHENOMENE MULTIDIMENSIONNEL

La situation des enfants pauvres et de leurs familles n'a cessé de se dégrader au cours de la dernière décennie dans les pays de l'OCDE, d'après le rapport sur la pauvreté des enfants de l'UNICEF qui classait la France en 7^{ème} position des pays riches connaissant une importante pauvreté des enfants après le Danemark, la Finlande, la Norvège, la Suisse et la République tchèque (Rapport Innocenti, 2005). Le taux de pauvreté des enfants est, en France, supérieur d'environ 1,5 point au taux de pauvreté de la population générale. Pourtant, il s'agit d'un sujet peu étudié et peu traité en tant que tel par les pouvoirs publics, malgré un contexte européen de forte réaffirmation des droits de l'enfant. Territoire des écarts, l'Île-de-France se situe en dessous de la moyenne nationale en ce qui concerne le taux de pauvreté des 0-17 ans (17,4%), mais connaît des taux importants à Paris (20,5%) et en Seine-Saint-Denis (30,8%) (*source : INSEE, 2007*). Cette connaissance statistique ignore une partie

¹³ Guyavarch (Emmanuelle), Le Méner (Erwan), "A Paris de plus en plus de familles sans domicile", in *Les nouveaux visages du sans-abrisme : les enfants, les familles et les jeunes*, Le magazine de la Feantsa, Automne 2010. Pp. 19-21.

¹⁴ Voir l'article d'Olivier Legros (Espaces Temps. Net).

¹⁵ Voir Etude FORS, article d'Andrée MICHEL. Voir aussi les bilans annuels de l'Espace Solidarité Habitat (Fondation Abbé Pierre) sur la protection des occupants en hôtels meublés. En 2009, 29% des ménages logés en hôtel et suivis à l'ESH sont des ménages familiaux (en couple ou monoparentaux).

¹⁶ Voir Conseil Européen et Terre d'asile, "Mineurs isolés étrangers : vers quelle protection européenne?", colloque, Strasbourg, 20 Octobre 2010.

importante de cette pauvreté puisqu'elle ne comptabilise pas les ménages sans domicile fixe ou vivant en logement collectif, ainsi que les familles sans papiers, en grand nombre en région Ile-de-France.

De plus, il faut prendre en compte le caractère multidimensionnel de la pauvreté qui revêt des formes diverses aujourd'hui, notamment en raison de la précarisation de certaines catégories d'actifs, marquées par la pauvreté par le sentiment de pauvreté. Les bouleversements de l'organisation familiale et les stratégies résidentielles, ainsi que la fragilisation du lien à l'emploi, ont en effet engendré une « pauvreté active ». Par opposition aux formes stables de la pauvreté, s'est développée une précarité liée à l'instabilité de la situation du ménage. Cette pauvreté est liée aux situations d'emploi (chômage de longue durée, contrats précaires), mais aussi aux conditions de vie des ménages (logement, santé, accès à l'éducation, sociabilité), en témoignent les travaux de l'ONPES qui estime le taux de pauvreté en conditions de vie à 12,7% en 2006. Les études du CREDOC ont montré l'importance de cette précarité et du sentiment de pauvreté des « travailleurs pauvres ». Le « sentiment de pauvreté » - ou la « pauvreté subjective » constitue une dimension importante dans l'analyse des phénomènes de pauvreté qui ne s'évaluent pas uniquement en termes monétaires. De fait, la pauvreté perçue ne recouvre pas toujours la pauvreté vécue, notamment pour les enfants et les jeunes, qui sont à la fois capables de se construire malgré leur situation et particulièrement sensibles au contexte sociétal actuel marqué par de fortes logiques de consommation.

On peut donc définir trois approches de la pauvreté :

- La pauvreté monétaire (revenu inférieur à un seuil donné) ;
- La pauvreté « en conditions de vie » : privation d'un certain nombre d'éléments de consommation, de cadre de vie ou de confort que connaissent les Français ;
- La pauvreté subjective qui renvoie au vécu des personnes et la manière dont elles vivent leur situation.

Enfin, si la pauvreté et l'exclusion relèvent de la solidarité nationale et ont donné lieu à la promotion d'un certain nombre de droits sociaux (droit au logement, droit à la protection de la santé, droit à la sécurité sociale, droit à l'éducation...), la question de l'accès à ces droits continue d'être posée en France. D'une part, l'effectivité de ces droits demeure un problème majeur pour des populations qui manquent d'informations, sont rebutées par les logiques administratives qui caractérisent l'accès à certains de ces droits, ou encore refusent volontairement d'être « assistés », voire « stigmatisés ». D'autre part, toute une partie de la population échappe partiellement ou totalement à ces droits, parce qu'elles sont sans papiers, ou parce que leur conditions de séjour ou de travail ne leur permet pas d'accéder à certains droits fondamentaux, sans disposer des conditions financières pour y accéder d'eux-mêmes (par exemple en matière de santé). Ces populations sont particulièrement nombreuses en Ile-de-France, territoire d'accueil des circulations migratoires.

Dans le cas des personnes interrogées – enfants et parents – dans le cadre de cette étude, peu d'informations précises sont connues sur leurs ressources et les conditions d'accès à leurs droits. Par contre, elles ont pu parler de leur pauvreté en conditions de vie, observables ou non par leur cadre de vie (la majorité des entretiens a été menée au domicile des personnes), et témoigner de leur vécu, de la manière dont ils perçoivent leur situation, leur vie quotidienne et leur avenir.

LA QUESTION DU LOGEMENT : REALITES ET VECUS

La question du logement est au cœur de la problématique de la pauvreté, notamment pour les populations rencontrées, se trouvant dans des situations particulières : famille Rom, Mineurs isolés étrangers, familles logées en hôtels... Les témoignages montrent l'importance des parcours de logement chaotiques qu'ont connus ou que connaissent les familles et leurs enfants.

Les logements sont souvent étriqués et sur-occupés. Le qualificatif « petit » revient souvent dans la bouche des enfants et des parents interviewés. Il arrive, et cela est presque automatique lorsque les familles logent en hôtel, que parents et enfants dorment dans la même pièce, *a minima* frères et sœurs partagent une chambre, voire un lit.

« Là-bas, c'était bien, sauf que la maison était trop petite. Il y avait une seule chambre, il y avait la cuisine. Les douches et les toilettes, c'était au même endroit. Il y avait un jardin. »

Yenka, 8 ans, famille précaire vivant en logement social

« C'était petit. On se cognait parce que, comme le lit était grand et le plafond pas très haut, on se cognait quand on se levait. »

La Maman explique : « C'était des lits superposés, on [les parents] dormait en bas et lui dormait en haut. »

Jonas, 7 ans, famille précaire vivant en logement social

« C'était difficile là-bas [dans le bidonville] car il n'y avait pas d'eau et pas d'électricité. Et parfois, on a dû dormir tous les 8 dans un seul lit, l'un à côté de l'autre. C'était une très petite cabane, on avait du mal à faire à manger tellement c'était petit. » [...]

[Et maintenant, dans le village d'insertion] Vous dormez ensemble, les deux garçons, est-ce que vous dormez bien ?

« On a deux lits séparés. »

Est-ce que vous êtes contents de ça ?

Les 2 frères : « oui » [...]

Zoran, 13 ans, et Mano, 15 ans, et de 3 autres filles, famille Rom



Tu as une chambre à toi toute seule ?

« Non, avec ma sœur. Nous, les filles, on a une chambre, et les garçons ont une chambre. » [...]

Tu as un lit comme celui de la photo ?

« Il est plus grand parce que je suis avec ma sœur. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

Le manque d'espace est souvent vivement regretté car il empêche de préparer les repas et de s'attabler correctement, il empêche aussi aux enfants de jouer, voire même de ranger des jouets. Les enfants et les jeunes rencontrés portent néanmoins surtout de l'importance à la taille des pièces communes et à l'existence d'un jardin ou d'un espace vert à l'extérieur du logement ainsi qu'à la proximité de leurs copains.

La famille de Sourou (2 parents et 4 jeunes garçons de 5 ans, 4 ans, 3 ans et 6 mois) vit dans 2 chambres d'hôtel de 15 m² environ.

La maman [...] explique qu'une petite cuisine est installée derrière la porte située au fond de la chambre : « On cuisine là, mais c'est trop petit pour manger donc on mange tous ensemble assis sur le lit. »

Sourou, 5 ans, famille habitant à l'hôtel

*Tom et Quentin habitent avec leurs parents dans un appartement HLM adapté aux personnes à mobilité réduite. L'entretien se déroule dans le salon-salle à manger de 15 m² environ.
« Avant j'habitais dans une maison, avec un étage, j'avais une cour et un jardin. » [...]*

Qu'est-ce qui te plaisait plus là-bas ?

« Je sais pas, sortir et, directement, je suis avec les gens là. Là, déjà je ne peux pas aller tout le temps là-bas parce qu'il faut prendre le bus, et puis voilà, ou le train. Avant je sortais, 5 minutes à pieds, et ça y est, j'étais avec tout le monde. » [...]

Tom, 15 ans, famille précaire vivant en logement social

Plusieurs enfants, lorsque l'on aborde leurs conditions de logement, parlent spontanément du fait que le logement soit chauffé ou non, preuve que cela n'est pas une évidence et qu'ils ont déjà vécu des moments où le chauffage a fait défaut.

Qu'est-ce que tu penses de l'endroit où tu dors ?

« Je trouve là-bas bien. »

C'est comment ta chambre ? Qu'est-ce que tu trouves bien ? Qu'est-ce que tu trouves moins bien ?

« Ce que je trouve bien : il y a la télé, il y a le chauffage. Parce qu'avec ce froid, dormir sans chauffage, c'est pas facile. »

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

« Ici (dans leur logement du village d'insertion), c'est bien, mais là où l'on était au début, ce n'était pas bien. Il y avait des rats et il faisait froid. Ici, nous sommes bien, il fait chaud, on a de quoi manger, mais c'est quand même difficile parce qu'on est nombreux et c'est petit. »

Marilena, 9 ans, famille Rom

Est-ce qu'il y a des choses que tu ne trouvais pas bien là-bas [dans la petite maison dans laquelle tu habitais avant] ?

« Non. » Il lève les yeux vers sa Maman qui l'encourage en lui disant : « Dis la vérité ».

Jonas reprend plus doucement : « Il y a des choses que je ne trouvais pas bien. »

Est-ce que tu as eu froid ou est-ce que c'était trop petit...

« Oui j'ai eu froid. »

Il n'y avait pas de chauffage ?

« Si, il y en a un. »

Jonas, 7 ans, famille précaire vivant en logement social

L'équipement du logement est assez peu abordé par les enfants.

Pour les deux familles vivant en HLM, l'équipement est assez minimal mais « classique » et en bon état : chez l'une, deux canapés une table de salon, un tabouret pour enfant et un meuble de télévision, chez l'autre une table ronde avec quatre chaises, une armoire-buffet et un petit bureau portant l'ordinateur. On peut penser que ces équipements ont été achetés dans les moments où les difficultés financières se sont allégées.

Pour la famille Rom ou les familles vivant en hôtel, l'équipement est réellement minimal et composé de vieux meubles récupérés : fauteuils et canapés, rares chaises, petite table...

Toutes les familles rencontrées ont une télévision et souvent un ordinateur, à part les familles en situation de très grande pauvreté (Mineurs isolés étrangers, famille Rom et familles en hôtel). La télévision semble être souvent allumée, elle l'était en tous cas presque systématiquement lorsque l'enquêtrice arrivait pour réaliser l'entretien. Plusieurs fois les parents l'ont fait éteindre durant l'entretien. Cependant, lors d'un entretien avec des enfants vivant en hôtel, les enfants regardaient régulièrement la télévision sans pour autant vraiment s'y intéresser.

LES CONDITIONS DE VIE DES ENFANTS SONT CONTRAINTES PAR LES FAIBLES RESSOURCES DE LA FAMILLE, ET VECUES COMME TELLES

La méthodologie utilisée pour discuter avec les enfants de leur situation a consisté à les faire parler de leur quotidien : la question de la précarité n'a pas été abordée autrement qu'à travers les thèmes à l'aide d'images, de photos et d'incitations à raconter leur journée. Globalement, les enfants ont conscience d'avoir connu ou de connaître une situation spécifique, des privations et des conditions de logement particulières, sans aucune énonciation directe. Pour la plupart des enfants, l'accès aux biens de consommation courants est fortement contraint : ils disposent de peu de jeux à la maison et se limitent dans les sorties. Certains connaissent de fortes restrictions dans l'accès aux biens premiers : alimentation, vêtements, loisirs...

Les témoignages des parents sur leur situation montrent les difficultés des vécus des familles en termes d'accès à des biens de consommation courants ou en termes d'articulation entre travail et garde des enfants en cas de monoparentalité...

« Si on a des sous, on fait du Sarmal, on mange du gâteau, on boit du jus de fruits et on offre des cadeaux. Mais avec 6 enfants, c'est trop dur. » Les enfants ajoutent que parfois ils peuvent recevoir une poupée pas chère (Marilena) ou des baskets (Zoran).

La maman explique que, dans leur culture, il est très important que les filles portent des boucles d'oreille, mais que pour l'instant, c'est trop cher d'en avoir de belles pour Marilena.

Parents de Marilena, 9 ans, Zoran, 13 ans, et Mano, 15 ans, et de 3 autres filles, famille Rom

L'organisation de la journée change lorsque la Maman travaille : « Quand je travaille, ils vont au centre le matin et le soir, ça coûte 100 € par mois avec la cantine. »

« Quand je travaille, je commence à 8h30 et jusqu'à 17h30. Je travaille ici [dans les villes avoisinantes], je participe à la préparation des commandes. Le mercredi je reste à la maison, je reste avec mes enfants. Ils ont du sport, ils ont des trucs à faire. Donc le mercredi, je ne travaille pas. »

Elle explique les différences entre ses périodes de travail et ses périodes où elle reste à la maison : « Quand je travaille, je ne dois pas aller voir l'assistante sociale, je suis tranquille. Je paye le loyer, je paye mes factures. [...] Maintenant comme je ne travaille pas, je suis obligée d'aller voir l'assistante sociale. Parce que le travail qu'on me propose c'est à 7 heures. Je ne peux pas aller à 7 heures, qui va s'occuper des enfants, qui va les emmener à l'école. Là, il y a le loyer qui vient d'arriver : je dois payer 512 €. Pour l'instant je n'ai pas d'aides de la CAF : ils sont en train d'étudier mon dossier. Je n'ai pas le RSA, il faut avoir 5 ans de titre de séjour. Moi j'aurai 5 ans de titre de séjour en janvier. »

« S'il y avait quelqu'un pour s'occuper des enfants, je pourrai accepter le travail de 7h. Mais ils sont 3 : une nourrice, c'est cher. »

Mère de Yenka, 8 ans, Jonas, 7 ans et Mendi, 5 ans, famille précaire vivant en logement social

« Non, on n'a pas prévu de fêter Noël. On ne peut pas. » dit-elle avec un sourire triste.

Mère de Sourou, 5 ans, et de 3 autres garçons, famille habitant à l'hôtel

« On bouffe déjà chez Lidl parce qu'on n'a pas les moyens de bouffer à Carrefour. » [...]

« Moi, les espoirs que j'ai, déjà c'est de réussir à les faire vivre, déjà le temps qu'ils sont sous mon toit, de réussir à les faire manger. Ca c'est déjà une chose. »

Père de Tom, 15 ans, et de Quentin, 22 ans, famille précaire vivant en logement social

Face à ces situations très difficiles, décrites sans fard par la plupart des parents, les enfants ont en général un discours moins dur. Il semble que cela tienne à la fois au fait qu'ils restent dans un « monde d'enfant » dans lequel les préoccupations ne sont pas forcément les mêmes que celles des

adultes, mais aussi au fait que les enfants rechignent à évoquer les choses qui ne vont pas ou qui leur manquent.

Même petits, les enfants ont conscience des privations, mais leur appréhension de la situation est très subjective : la distinction entre pauvreté monétaire, pauvreté en conditions de vie et pauvreté subjective est donc d'autant plus pertinente dans le cas des enfants. En témoigne la discussion entre l'enquêtrice, Yenka, Jonas, Mendi et leur mère sur les différents logements qu'ils ont occupés, leur confusion mais aussi leur préférence pour l'ancienne maison, au regard de critères de jugement qui sont les leurs, mais pas ceux des adultes :

Yenka, Jonas, Mendi et leur mère sont passés par de nombreux logements : hôtels, logement privé, appartement HLM.

La Maman intervient : « Et à l'hôtel ? ». Yenka ne comprend pas : « Au foyer ? ». La Maman répond que oui. Yenka reste perplexe : « Le foyer, c'était l'hôtel ? » La Maman explique encore qu'ils ont vécu dans un studio également.

Yenka, lui, raconte : « Je jouais avec les grands. On avait fait un pari : ils m'avaient dit de sauter une corde qui était un peu haut[e]. J'ai couru, j'ai sauté, mon pied a touché la corde, je suis tombé et je me suis blessé. »

Yenka , 8 ans, famille précaire vivant en logement social

La Maman lui demande : « Tu préfères la petite maison... Pourquoi ? »

« Parce que là-bas le salon est plus grand qu'ici. »

Qu'est-ce tu aimais encore là-bas ?

« Le jardin. »

Jonas, 7 ans, famille précaire vivant en logement social

Qu'est-ce que tu aimais dans l'autre maison ?

« Le parc. Il y avait un parc à côté du garage. »

Mendi, 5 ans, famille précaire vivant en logement social

Leur mère revient sur les conditions de vie dans l'ancien logement, dont les enfants semblent plutôt garder un bon souvenir de l'appartement :

« C'était petit, ça faisait 34 m², pour nous 5, avec le père de Yenka. C'était un F2, la chambre était petite mais le salon était grand. C'était vraiment trop petit, on pouvait pas entrer tous les 4 en même temps, il fallait entrer un par un. Mais ils aimaient bien car on ouvrait la porte et il y avait le jardin. »

Mère de Yenka, 8 ans, Jonas, 7 ans et Mendi, 5 ans, famille précaire vivant en logement social

Cependant, l'appréhension subjective de la situation n'est pas la seule raison expliquant le discours assez positif des enfants et des jeunes. En effet, l'expression du manque ou de l'envie de quelque chose n'a pas été très aisée pour les enfants et les jeunes rencontrés. Au milieu d'un discours mettant en avant le fait d'être « comme tout le monde », lorsque l'on en venait à aborder directement la question des ressources monétaires et de l'accès aux biens de consommation et aux loisirs, il est souvent arrivé que les enfants baissent les yeux ou parlent plus bas, par pudeur et sans doute aussi pour éviter de mettre leurs parents dans l'embarras. Souvent, plusieurs questions ont été nécessaires pour passer du discours de façade à l'expression de manques ou de choses douloureuses. Il semble que les enfants et les jeunes aient souvent, que cela soit conscient ou pas, un réflexe, sans doute protectif, d'occultation des manques ou des dysfonctionnements. En témoignent les paroles de Yenka énoncées avant l'explication de sa maman quant au fait qu'elle soit obligée d'inscrire un seul de ses trois garçons au Club de football :

« La seule chose que je n'aimais pas, c'est quand ma mère elle a arrêté de nous pay... (il s'arrête), de nous amener à notre entraînement de foot. »

Yenka, 8 ans, famille précaire vivant en logement social

Les souhaits ou les manques, lorsqu'ils sont exprimés, concernent en général des choses « banales » : avoir une poupée, aller avec ses copains au Mc Do...

Est-ce qu'il y a des jeux que tu aimerais faire et que tu ne peux pas faire ?

« J'aimerais jouer au bar mais il n'y a pas beaucoup de jeux ici. Si on avait de l'argent, j'aimerais avoir une poupée... (ses yeux s'illuminent et elle sourit) et jouer à la poupée. »

« En Roumanie, on avait une amie qui avait une poupée et on jouait avec elle. »

« Je voudrais aussi jouer à faire des grillades. Je sais faire des grillades. En Roumanie on mettait des pierres, on faisait du feu et on faisait des grillades avec de l'huile, des pommes de terre et du sel sur les pommes de terre, parfois avec papa et maman. »

Marilena, 9 ans, famille Rom

« Et quand je sors avec mes copains, en général, c'est eux qui me payent le Mc Do, le cinéma et tout et tout. »

Sa Maman lui demande : « C'est vrai ? » Tom répond : « Matthieu, il a craché beaucoup d'argent. »

Tom, 15 ans, famille précaire vivant en logement social

« Si j'avais de l'argent, je voudrais acheter un jeu vidéo ». La maman ajoute « Une X-box ».

Zoran, 13 ans, famille Rom

« [Si j'avais de l'argent] j'achèterais de la nourriture, des boissons à partager avec les copains »

Mano, 15 ans, famille Rom

Parmi les enfants et les jeunes rencontrés, les plus de 10 ans ont presque tous évoqués, et souvent en premier lieu, la question de l'habillement : Tom, Zoran et Ketu expriment leur envie d'avoir de « belles affaires », Assamala également, même si elle tente d'afficher au départ un discours davantage distancé.

Il y a d'autres choses qui sont plus difficiles à faire parce que tu n'as pas beaucoup d'argent ?

« Je sais pas, avoir de belles affaires ou, je sais pas, bouger un peu aussi, c'est embêtant. »

Des affaires...

« Bah, des chaussures déjà par exemple (il me montre, d'un air triste, ses baskets qui sont trouées), des pantalons, enfin voilà. »

Tom, 15 ans, famille précaire vivant en logement social

« [Si j'avais de l'argent] Je m'achèterais des vêtements pour aller à l'école, et ce qu'il faut pour aller à l'école. »

« Il me faudrait un autre sac parce que celui j'ai n'est pas assez résistant avec toutes les affaires à mettre dedans. Il faut encore quelques cahiers, et des chaussures de sport. Mais le professeur a dit que je pouvais garder les chaussures que j'ai aux pieds pour le sport pour l'instant. Et il faut que je sois propre pour aller à l'école donc il me faudrait un pantalon de rechange. »

La maman explique qu'il a deux pantalons et un pantalon de sport.

Zoran, 13 ans, famille Rom

Dans les centres commerciaux des fois je passe seulement, je vais aller visiter dedans et on ressort, sans acheter rien. »

Tu regardes ? Qu'est-ce qui t'intéresse ?

« Il y a les habits que j'aime, et puis les chaussures, et puis les crampons. Souvent c'est à cause des crampons que j'y vais, et de l'équipement. »

Il y a des choses que tu aimerais bien acheter ?

« Oui, comme les équipements, j'aimerais bien les acheter, et les habits. C'est ça. »

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

Tu me disais « Je n'aime pas les magasins, sauf les magasins de vêtements. » : tu aimes bien acheter des habits ?

« Oui j'aime bien. Parce que quand t'as toujours les mêmes habits bah...[...] »

Tu trouves que tu as beaucoup d'habits ?

« Non (avec une petite voix, puis plus haut), mais je n'aime pas beaucoup les jupes et tout, je ne sais pas pourquoi. Je porte beaucoup de jeans, des pantalons de sport, mais je n'ai même pas une jupe. [...] »

Et pour tes pantalons de sport par exemple, il y en a certains que tu aimes particulièrement ou peu importe ?

« Moi je m'en fous qu'il soit super, l'important c'est que j'aie un pantalon. »

Donc les marques, tout ça, tu t'en fiches ?

« Oui. Enfin, il y en a que j'aime bien. Mais quand j'ai pas les moyens, j'ai pas les moyens. Il y a des pantalons, ils sont super beaux, mais franchement ça ne m'intéresse pas. Il y a des choses que j'aime bien, que je trouve belles, belles, belles. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

La question de la consommation, parce qu'elle est source de frustration, est occultée par plusieurs jeunes rencontrés. Ainsi, Alioune évite d'aller dans les magasins :

Et, à part dans les supermarchés, vous allez à d'autres endroits, dans d'autres magasins ?

« Non, à part les supermarchés on ne va pas. »

Pourquoi ?

« Ah ! Parce qu'on n'a pas d'argent. Tu ne vas pas aller dans les magasins pour voir des trucs que tu ne peux pas avoir... »

Alioune, 17 ans, mineur isolé étranger

Assamala exprime, elle, son agacement vis-à-vis des habitudes de consommation :



« Ca me fait penser à un magasin. En tous cas il est bien grand. Ca sert à quoi de faire des grands magasins ? (Elle prend un air agacé) Tu fais un petit magasin, tu mets plein de choses dedans et c'est fini. Il y a des magasins tu rentres dedans et il n'y a personne qui achète. »

Donc toi tu n'aimes pas les grands magasins ?

« Non. Sauf ceux où il y a de la nourriture bien sûr. Mais quand il n'y a pas de nourriture, ça sert à rien. Sauf quand il y a des habits aussi, des trucs bien chers aussi. En plus, il y a des voitures à 4 000 €, 5 000 €. Même les magasins de vélos : 150 € : ils ne peuvent pas faire 50 € ?! (Elle a une intonation agacée) Tu vois les vélos pour les bébés là, c'est 25 €. Et puis, il y a des gens, ils achètent quelque chose et ils le revendent tout de suite. (On sent dans sa voix qu'elle n'approuve pas ce comportement.) » [...] »

Assamala, 10 ans, famille modeste

La restriction des ressources expliquent différents arbitrages faits par les parents et les conséquences sur la vie de la fratrie :

« Ici, c'est difficile car on n'a pas beaucoup d'argent. Maman ne peut pas acheter tout ce qu'elle veut. Par exemple, si elle achète 2 bananes, les plus petits ou les autres se fâchent parce qu'il n'y en a pas pour tout le monde. »

Marinela, 9 ans, Famille Rom

« La Maman explique qu'elle accompagnait ses fils dans des sorties et des activités mais que sa situation financière l'oblige à se restreindre : « [...] Je les accompagnais : ils faisaient du foot, Yenka et Jonas, ils faisaient du sport, les 2. [...] Comme je n'a[i] de l'argent que pour une seule personne et que Jonas joue bien, j'ai mis Jonas, mais quand je travaillerai, je mettrai Yenka. » La Maman explique qu'elle ne peut pas se permettre de payer les 120 € par an et par enfant demandés par le club. [...] »

« Si mon salaire était régulier, [j'inscrirais aussi] Mendi et Yenka, parce qu'ils demandent « Mais pourquoi nous on reste toujours à la maison ? », il n'y a que Jonas qui fait du foot. Je

les vois, ils sont tristes. Ils me demandent : « Maman, quand est-ce que tu vas trouver du travail ? On pourra aller faire du sport. »

On observe que c'est grâce à l'offre scolaire/périscolaire et associative que les enfants ont accès à un certain nombre de biens et de loisirs, en particulier pour les vacances :

« Tu aimes bien la mer ? Tu es déjà allée ?

« Oui je suis déjà allée à la mer, et à l'Océan Atlantique aussi. Je suis allée avec le club : on a vu les marais salants et tout et tout. J'avais 8 ans ou 9 ans. »

Et avec tes parents ou tes frères et sœurs, tu es déjà partie en vacances ?

« Je suis déjà partie en Afrique, je suis passée par le Mali, et en Gambie aussi. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

« Je suis allé à la ferme avec l'école. »

Ah bon, c'est super. Tu es aussi allé à d'autres endroits avec l'école ?

Il dit oui et réfléchit mais peine à m'expliquer. Sa maman prend la parole : « Il est parti en vacances 2 semaines avec l'école. »

Qu'est-ce que tu as fait pendant ces vacances ?

« J'ai mangé des chocolats, de la salade avec des tomates. »

Sourou, 5 ans, famille habitant à l'hôtel

Hors cadre scolaire ou de centre de loisirs, les vacances apparaissent aux enfants et jeunes rencontrés comme exceptionnelles, voire inaccessibles :

Et ton meilleur souvenir, dans les derniers mois ?

« J'étais en vacances chez ma sœur à Bordeaux. » [...]

« Les vacances avec ma sœur. » « J'étais jamais parti en vacances de ma vie. »

Tu es allé voir la mer ?

Il me reprend : « L'océan. »

Tom, 15 ans, famille précaire vivant en logement social

« Pour les vacances, les enfants voulaient partir mais comme je n'ai pas beaucoup travaillé cette année, je n'ai pas pu leur offrir. Je dois d'abord payer le loyer. Quand je travaille, je sors avec eux et je les emmène à l'étranger voir des copines qui nous invitent en Belgique, en Allemagne par exemple. »

Mère de Yenka, 8 ans, Jonas, 7 ans et Mendi, 5 ans, famille précaire vivant en logement social

La situation d'accès à l'alimentation et aux loisirs est très particulière pour les Mineurs isolés étrangers rencontrés, complètement pris en charge par le milieu associatif :

Et tu manges où ?

« Je mange au resto. Il y a plusieurs restos, mais moi je mange à Hoche. »

Comment tu payes ?

« A l'association, ici au centre, ils nous donnent des tickets pour manger : 15€ par jour, pour le matin, le midi et le soir. » [...]

« J'aime aller au cinéma, et puis aller regarder le match de foot. »

Tu as déjà fait ça ?

« Oui, on est allé voir le match de rugby Paris contre Toulouse. »

Avec d'autres personnes de l'association ?

« Oui. »

Et tu as fait d'autres choses encore, le week-end ?

« On est allé au patinage. Bon, moi je n'aime pas le patinage (Il rit : on comprend qu'il est beaucoup tombé). On est allé au bowling, là j'aime bien ça. Et puis aussi, comment on dit ça, là où on joue avec le fusil : le lasergame. » [...]

Tu regardes le foot à la télé ?

« Oui, je regarde dans ma chambre. »

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

Pour certaines familles, la prise en charge associative, notamment périscolaire, est aussi le moyen pour que les enfants soient suivis et aidés à faire leurs devoirs par manque de « compétence » ou parce que le logement ne permet pas des conditions de travail satisfaisantes pour les enfants le soir :

« Les enfants vont au centre d'animation (...) et font leurs devoirs là-bas parce que je ne peux pas les aider. Les plus grands, s'ils n'ont pas fini, terminent leurs devoirs dans l'autre chambre ou ici, sur le parquet. » [...]

« Ils vont partir en vacances pour Noël : ils vont aller dans une famille pendant 2 semaines, je ne sais pas où, peut-être près de la mer ou à la montagne, avec une association. »

Mère isolée de 5 enfants, famille habitant à l'hôtel

« Oui, il aura besoin de faire ses devoirs. Il faudra que quelqu'un l'aide à lire et à écrire parce que moi je ne sais pas : je ne suis jamais allée à l'école. »

Mère de Sourou, 5 ans, et de 3 autres garçons, famille habitant à l'hôtel

UNE IDENTITE DEFINIE PAR L'ECOLE, LA FAMILLE ET LES RELATIONS SOCIALES, COMME TOUS LES ENFANTS DE LEURS AGES

L'ECOLE

Malgré ces restrictions et ces contextes de vie difficiles, les enfants enquêtés ont une appréhension de leur situation globalement positive, certains étant étonnés que toutes ces questions leur soient posées, à eux, qui vivent une vie « normale ». Au cœur de leur vie : l'école, lieu d'intégration et de sociabilité, lieu de jeux et d'activités également (à travers le centre de loisirs ou l'étude) quand les conditions de vie et de logement ne permettent pas de disposer de certaines ressources à la maison (jeux, aide scolaire parentale, bureau pour faire les devoirs...) :



« J'ai choisi cette photo parce que j'aime bien l'école, enfin c'est pas que j'aime bien l'école, mais j'aime bien travailler avec mon maître. »

Comment tu te sens à l'école ? Tu es en quelle classe ?

« Je suis en CM2. Et ben, en classe, je me sens bien. [...] »

Tu vas à l'école pas loin de là où tu habites ?

« Non, c'est pas loin. C'est, on va dire, comme d'ici jusqu'au Mc Do. » [...]

« Il y a un club (...) et on y est tout le temps. C'est pour faire nos devoirs, mais quand on a fini nos devoirs on peut jouer. Donc quand on sort de l'école, on va là-bas, on goûte, on fait nos devoirs et après on joue. »

Tu fais des devoirs avec qui ?

« Il y a Jean, il y a Amélie : avec des animateurs quoi. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

Est-ce que tu es heureuse d'être dans cette école ?

Elle répond « oui » avec un sourire et en français. « Je suis très contente d'aller à l'école et quand je rentre le soir, j'essaye de lire, de progresser pour que la maîtresse soit encore plus contente de moi. » [...]

Tu apprends tes leçons ici, chez toi ou toujours avec Amina ?

Le papa intervient pour dire Marilena travaille beaucoup, voire trop, elle lit, regarde ses cahiers et fait ses devoirs jusque 22h, parfois 23h ou minuit.

Marilena explique que « pour moi ce n'est pas de trop parce que j'aime bien écrire et apprendre. » « A l'école aussi, j'aime beaucoup écrire. »

Et tu aimes lire aussi ou plutôt écrire ?

« J'aime aussi lire, et j'ai eu un livre d'Emilie, avec la CLIN et je lis ce livre le soir ».

Elle nous demande avec enthousiasme si l'on veut voir son livre et va nous le chercher. ...]

Marilena a ouvert son livre et montre la page à laquelle ils en sont : la leçon sur la visite au zoo. Elle nous lit le texte en déchiffrant avec difficulté. Elle fait preuve d'une grande application et d'enthousiasme (montre le livre en souriant) tandis que ses parents et ses sœurs observent la scène avec attention et admiration.

Marilena, 9 ans, famille Rom

Le frère de Marilena n'a pas pu être inscrit et témoigne :

Mano, toi tu ne vas pas à l'école ?

« Non »

Et-ce que tu peux nous expliquer si tu regrettes, ou si ça ne te dérange pas ?

« Ce serait mieux si j'arrivais à aller à l'école. Ça me rend un peu malheureux de ne pas y aller. »

Mano, 15 ans, famille Rom

L'école est au centre de la vie des enfants et des jeunes pour ce qu'elle offre également en termes d'apprentissage, comme condition de l'insertion future dans la société, notamment pour les enfants de familles migrantes. Pour les jeunes mineurs isolés étrangers, motivés par un réel désir d'ascension sociale en lien avec leur parcours migratoire, l'école revêt un caractère intégrateur important :



Qu'est-ce que c'est ?

« C'est des jeunes, avec des sacs, ils vont à l'école. »

Pourquoi [tu as chois] celle-là ? Qu'est-ce que ça te dit ?

« Pour moi particulièrement ça me dit beaucoup de choses en fait. Moi je n'ai pas connu ça dans mon enfance. C'est maintenant que je connais ça, en France ici. »

L'école qu'est-ce que t'en penses ?

« Pour moi, l'école c'est la meilleure chose au monde. Sinon, tu ne sais pas lire, tu ne sais pas écrire, t'es foutu. »

Donc c'est important...

« Très important. »

Et ici tu y vas ?

« Oui, ici on fait les cours et après on rentre à l'appartement. »

En fait, moi je n'ai pas connu ça. Je ne suis jamais allé à l'école quand j'étais petit, jamais. C'est à mon arrivée en France, j'ai trouvé l'association, qui sont bien. Ils nous aident à développer ce qu'on veut devenir. A bien faire les cours. Il y en a plein qui ne savent même pas lire, qui ne savent même pas parler le français. Mais, Dieu merci, grâce à eux, on se débrouille et petit à petit ça va. »

Pourquoi tu penses que c'est vraiment très important de savoir lire et écrire ?

Il me regarde d'un air grave et dit : « C'est très important. Si on ne sait pas lire, vraiment... Dans le monde d'aujourd'hui, tout est électronique en fait. Par contre, chez nous... Même chez nous pour l'avenir, tout est électronique. Même si tu n'es pas allé à l'école tellement de temps, il faut te débrouiller pour pouvoir faire tes papiers, ne pas toujours aller voir quelqu'un pour demander « Est-ce que tu peux écrire ça pour moi ? ».

Oui, pour pouvoir te débrouiller tout seul...

« Oui, pour pouvoir se débrouiller tout seul... »

Alioune, 17 ans, mineur isolé étranger



« C'est quoi ça, c'est à l'école non ? »

Ça te fait penser à quoi ?

« Ça me fait penser quand je suis avec mes amis et je suis avec les éducateurs, et ils donnent des idées. Le monsieur là, je le vois, il est en train de parler aux jeunes. »

Il se tourne vers son éducatrice : « C'est pas ça ? ». Elle lui répond « Si c'est ça... »

Et alors, ça te plaît ça ?

« Oui j'aime bien ça, parce que si les jeunes viennent d'arriver dans un pays, il faut des gens pour te donner des idées, te dire ce que tu dois faire, ce que tu ne dois pas faire... »

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

Ces témoignages montrent l'importance de l'accompagnement dont ces jeunes bénéficient, ce qui a été observable pendant l'entretien, par les échanges de regard et autres marques de soutien ou de confirmation qu'ils ont adressés à l'éducateur présent.

Enfin, pour les familles vivant en hôtel et sans papiers, la question de la scolarisation est complexe parce que les changements d'hôtels nombreux et les conditions d'inscription spécifiques :

La Maman explique : « Quand il était en petite section, comme je n'avais pas de papiers, il ne pouvait pas aller à la cantine. Et il allait à l'école seulement le matin de 8h à 11h. »

Yenka, 8 ans, famille précaire vivant en logement social

Auparavant, Madame nous explique qu'elle n'avait pas de toit fixe et a bougé d'hôtels en hôtels. Elle dit que les enfants en ont souffert. Cependant, malgré les multiples déménagements, Yenka n'a changé que 2 fois d'école. [...]

Elle emmène ses garçons chaque matin : « Je prends le bus pour emmener Yenka et Jonas à l'école. Mendi va ici, à côté. A la mairie, on m'avait dit qu'à cette école, il y avait de la place pour Yenka et Jonas mais pas pour Mendi. Le jour de la rentrée, je suis allée voir le directeur et il m'a dit qu'il y avait de la place pour Mendi mais pas pour Yenka et Jonas. Mais Mendi n'était pas inscrit. Tous les matins, Mendi et les 2 grands commencent à 8h20, donc je vais d'abord déposer Mendi puis je prends le bus avec Yenka et Jonas. Je les accompagne tous les jours. Ils doivent traverser la rue, des fois ils peuvent jouer et ne pas voir l'heure, et puis c'est l'hiver, il fait sombre. »

L'organisation de la journée change lorsque la Maman travaille : « Quand je travaille, je les emmène au centre, et si je finis tôt je vais les chercher. Sinon, ils restent à l'étude. » « La cantine et l'étude, ça coûte 70 à 90 € par mois » « Quand je travaille, ils vont au centre le matin et le soir, ça coûte 100 € par mois avec la cantine. »

Mère de Yenka, 8 ans, Jonas, 7 ans et Mendi, 5 ans, famille précaire vivant en logement social

RELATIONS FAMILIALES ET SOCIALES

Comme tous les enfants de leurs âges les enfants valorisent leur univers familial (les parents et la fratrie) et social.

Les enfants et les jeunes rencontrés ont assez peu parlé des relations qu'ils entretiennent avec leurs parents mais davantage de celles qu'ils ont avec leurs frères et sœurs et éventuellement de leurs cousins/cousines.



« Ca [cette photo] me fait penser à la famille. J'aime pas quand les gens sont enfants uniques. Je dis pas que c'est nul, mais moi j'aimerais pas. Moi je m'amuse bien avec mes frères. »

C'est important pour toi d'avoir des frères et sœurs ?

« Oui, très important même. J'y tiens. J'y tiens comme si c'était moi-même. Mais il y a des choses que je n'aime pas. Comme quand on me vole mes affaires par exemple. Quand j'ai des trucs on me les prend, et après quand je dis « C'est qui ? », ils disent tous « C'est pas moi. » Personne se dénonce. C'est chiant. Enfin, on a tous volé dans notre vie. »

D'accord, les frères et sœurs, mais il y a les parents aussi... Tu passes du temps avec tes parents ?

« J'aime bien leur poser des questions. Parce que si tu ne poses pas de questions, tu ne peux pas savoir la vie... » [...]

Assamala, 10 ans, famille modeste

De façon générale, les parents apparaissent dans le discours des enfants (plus chez les plus jeunes que chez les plus de 10 ans) mais davantage dans la description de la vie quotidienne (courses, interdictions de sortir, contrainte de déménagement) que dans l'analyse des relations qu'ils entretiennent. La présence des parents lors de la plupart des entretiens pourrait expliquer cela, en lien avec une forme de réserve. La famille est également un projet, comme nous le verrons plus loin.

Les amis, les copains sont également très importants pour eux quel que soit leur âge : les enfants citent avec facilité les noms de leurs copains et en parlent avec enthousiasme. De façon générale, leur situation ne semble pas avoir impliqué de l'isolement social :

Tu as des copains ?

« Oui »

Beaucoup ?

« Oui, 4 : Farah, Maxime, Léo et Guerra. »

Qu'est-ce que tu fais avec tes copains ?

« On joue à chat à la récréation. »

Sourou, 5 ans, famille habitant à l'hôtel

Et qui sont tes copains ?

« Il y en a un qui est à mon école, il y en a qui sont au collège et d'autres qui sont à l'autre école, là-bas. »

Ils n'habitent pas loin d'ici ?

« Il y a mon cousin qui n'habite pas loin d'ici. Il vient aussi jouer avec nous. »

Est-ce que tu penses que tu as beaucoup de copains ?

« Oui »

Et est-ce que tu aimes ça, avoir des copains ?

Il répond avec empressement : « Oui ».

Qu'est-ce que vous faites avec tes copains ?

« On joue au ballon. On joue sous le préau, à chat, et à d'autres jeux. »

Yenka, 8 ans, famille précaire vivant en logement social

Tu as des copains, des copines [ici] ?

Assamala fait signe que oui, beaucoup. « Il y en a une qui habite là-bas, une autre qui habite là-bas, une autre là-bas... »

Donc dans ton immeuble, il y a beaucoup de gens que tu connais ? Des copines de classe...

« Oui j'ai mes amis. »

Tu les vois en dehors de l'école ?

Elle répond oui, d'une intonation qui fait comprendre que cela est évident pour elle.

« Il y a un club, [...] on y est tout le temps. C'est pour faire nos devoirs, mais quand on a fini nos devoirs on peut jouer. Donc quand on sort de l'école, on va là-bas, on goûte, on fait nos devoirs et après on joue. » [...]

Assamala, 10 ans, famille modeste

Tu m'as dit, pour aller au bowling, il faut de l'argent et des copains... Tu as des copains toi ?

Il rit et répond ce qui pour lui est une évidence : « Oui, j'ai des copains ici, à l'association. »

Qu'est-ce que tu fais quand tu es avec eux ?

« On va aller se promener. On va au jardin pour s'asseoir et discuter un peu. C'est ça. »

Tu t'entends bien avec les gens qui dorment au même endroit que toi ?

« Oui, je n'ai pas de problème moi. »

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

Donc tu as beaucoup gardé contact avec tes amis de là-bas ?

« Bah, oui, c'est à 15 km, c'est pas loin. Le réseau d'amis, c'est toujours le même, ça ne bouge pas. »

Quentin, 22 ans, famille précaire vivant en logement social

Et tu as beaucoup de copains ? Tu les connais d'où ?

« En France, ici, j'ai beaucoup de copains en fait. Moi je suis un gars, je suis pas si timide que ça. J'aime me rapprocher des gens en fait. J'aime me rapprocher des gens pour expliquer les soucis que j'ai. Ça vient comme ça en fait. »

Alioune, 17 ans, mineur isolé étranger

Ce dernier extrait illustre l'importance que prennent les relations sociales dans des parcours de vie très complexes et douloureux.

Certaines relations familiales et sociales sont impactées par les situations vécues, notamment en lien avec un parcours migratoire ayant éloigné les jeunes ou enfants de leur réseau social et familial dans leur pays d'origine :

Tu as gardé des contacts avec ta famille ou tes amis là-bas [en Afrique] ?

« Oui, avec mes amis beaucoup plus : je les appelle presque tout le temps. »

Et tu penses que tu vas retourner les voir ?

« J'espère oui. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

« Je rêve de partir en vacances avec mes parents dans mon pays car il y a là-bas des cousins, des oncles et tantes que je voudrais revoir. Quand on sera libre (le papa travaille) »

Son père précise que c'est surtout sa grand-mère que Marilena voudrait revoir. [...]

« Depuis que je suis en France, je n'ai pas revu ma famille de Roumanie, mais on a des photos, alors je regarde les photos. »

« Ma grand-mère me manque. Si on avait beaucoup d'argent, on irait la voir. »

Marilena, 9 ans, et ses parents, famille Rom

Les relations sociales sont également largement liées à l'accès à la scolarité. Mano, qui n'est actuellement pas scolarisé, s'en trouve très handicapé dans ses relations sociales et le regrette :

Comme tu ne vas pas à l'école, tu ne vois pas de garçons ou de filles de ton âge ?

« Non, à part Zoran (son frère) ». »

Est-ce que ça te manque ?

« Oui, ça me manque d'avoir des amis de mon âge. »

Le père ajoute à propos de Mano: « Il ne connaît que les gens d'ici au village ». »

Et si tu avais des amis de ton âge, qu'est ce que tu ferais avec eux ?

« On irait ensemble en ville, on irait se promener... »

Son frère, Zoran, ajoute « Il rencontrerait des copains de classe, qui ont le même âge que lui. »

Zoran, 13 ans, et Mano, 15 ans, et leur père, famille Rom

LA SANTE AU CŒUR DU VECU DE LA SITUATION PRECAIRE DE L'ENFANT ET DE LA FAMILLE

A travers les images et les photos, il a été possible d'aborder la question de la santé et du rythme de vie. De façon générale, les enfants apparaissent en bonne santé et avoir un accès aux soins par le biais de *leur* docteur ou de l'association qui les accompagne.

Tu cours vite, tu es en forme toi ?

« Oui. »

Il fait froid en ce moment, tu n'es pas malade ? Tu te couvres bien pour ne pas avoir froid ? Qu'est-ce que tu mets ?

« Je mets mes gants, un chapeau parce qu'il fait froid, un gros pull, plus un petit pull. »

Sourou, 5 ans, famille habitant à l'hôtel

Ta Maman dit que tu as de l'asthme. Qu'est-ce que ça fait quand tu as de l'asthme ?

« Je tousse. Je vomis. Je prends toujours la Ventoline. »

Ça arrive souvent que tu aies des crises ?

« Oui, mais pas tout le temps. »

Et quand tu as des crises, tu vas chez le Docteur ?

« Oui, chez le Docteur Ali. »

Il est gentil, tu aimes bien aller chez le Docteur ?

« Oui. »

Tu connais d'autres docteurs ?

« Oui : Docteure Jeanne, c'est pour mon grand frère. »

La Maman dit que non.

Mendi se reprend : « Ah non, d'accord. » et sa Maman explique qu'il s'agit du pédiatre.

« Et même il y a un hôpital aussi. »

Mendi, 5 ans, famille précaire vivant en logement social

Tu es en bonne santé, tu es en forme ? La santé, ça te fait penser à quoi ?

« Ca me fait penser à moi. Maman me dit souvent que je ne m'occupe pas très bien de moi. Parce qu'en fait, comme je fais du sport, j'aime bien tomber, je sais pas pourquoi. Quand je cours, je tombe. Les gens disent que c'est parce que je ne fais pas mes lacets mais c'est rare de tomber avec ses lacets, c'est vrai. »

Si tu attrapes un rhume ou la grippe, qu'est-ce que tu fais ?

« Je le dis à ma mère et on va chez M. Amich. C'est pas lui mon docteur, mais mon docteur, il habite loin loin loin loin (elle appuie ses mots). Il habite à Château rouge : j'ai la flemme d'aller là-bas !! Je vais à pieds. M. Amich, il habite juste en face de chez moi. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

Le témoignage de Ketu montre lui, que sa santé ne peut qu'être bonne, qu'il n'envisage pas cela autrement parce qu'il n'a jamais eu de problème de santé malgré son parcours de vie difficile, mais peut être aussi parce qu'il n'ose envisager ce type de problèmes.



Qu'est-ce qui te plaît dans le foot ?

« Le foot, si tu joues, ça t'évite beaucoup de choses, comme les maladies, tu vois ? C'est bon pour la santé. »[...]

Et cette photographie là, qu'est-ce que tu en dis ?

« C'est quoi ça ? C'est pas ce que le docteur met dans les oreilles ? Mais je sais pas le nom... »

C'est pas grave ! C'est un stéthoscope.

Tu as déjà vu ça, donc tu es allé chez le docteur...

« Oui, je connais ça depuis que j'étais dans mon pays. »

Là, c'est l'hiver, il fait froid. Si tu es malade, qu'est-ce que tu vas faire ?

« Malade comme quoi ? Un rhume, ce n'est pas une maladie ça ! (Il rit) »

Mais si tu as quelque chose d'un peu plus grave, comme une angine ou une grippe...

« Non, moi je ne tombe pas malade comme ça ! (Il dit cela avec assurance.) Moi j'ai passé 5 ans maintenant sans tomber malade. »

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

Trois familles sont particulièrement touchées par une problématique de santé, conditionnée par la faiblesse des ressources monétaires du ménage :

« Et aussi... Si on avait beaucoup d'argent, ce serait possible de faire soigner Maman, d'aller chez le médecin quand quelqu'un est malade. On mettrait de l'argent de côté pour l'utiliser si quelqu'un est malade, l'argent serait pour se soigner, pour soigner ceux qui en auraient besoin. » Elle répète et parle de sa petite sœur également, qui doit aller chez le médecin « quand elle est malade. » [...]

Marilena, 9 ans, famille Rom

A la maman : qu'est-ce que vous avez comme maladie ?

« J'ai un problème de vue, je ne vois pas de l'œil gauche, j'ai beaucoup de maux de tête et des douleurs au niveau des cervicales depuis la naissance de Zoran. J'ai aussi des tremblements au niveau de la tête. » [...]

« J'aimerais avoir un peu plus d'argent pour pouvoir me soigner et prendre soin de mes enfants. J'ai 6 enfants, j'ai besoin d'avoir la santé pour les faire grandir. »

Mère de Marilena, 9 ans, Zoran, 13 ans, et Mano, 15 ans, et de 3 autres filles, famille Rom

« Déjà, [on est dans ce nouveau logement parce que] c'est un peu d'argent, et puis pour ma mère qui est handicapée. » [...]

« J'ai eu un problème. On va dire ça comme ça. Enfin, j'ai eu une maladie. J'avais une maladie à l'os : ça s'appelle une ostéochondrite, c'est la tête du col du fémur qui se détruit. En gros mon bassin, bah voilà. »

Et maintenant, tu es en bonne santé ?

« Ça va. Bah oui (il sourit). »

Comme un jeune de ton âge, c'est ça ?

« Bah oui. »

Et si tu es malade, tu vas où ?

« Je reste à la maison. Je vais pas chez le médecin quoi. »

Pourquoi ?

« Parce que 22 € la consultation, ça revient cher au bout d'un moment. »

Tu es souvent malade ?

« Assez. » [...]

Et qu'est-ce que tu aimerais qu'il t'arrive, disons dans le mois qui vient ?

« Que ma mère elle se remette de sa maladie. » Tom a les yeux qui brillent lorsqu'il dit ça. Sa maman pleure en silence. Ils s'échangent des sourires. Le père est ému et sourit lui aussi mais, après un long silence, dit « Oui, mais ce n'est qu'un rêve, alors arrêtez de rêver... »

Je m'adresse à la Maman pour lui dire que je comprends bien ce qu'elle me dit. Elle me répond que ça pourrait être mieux mais que ça va. Tom ajoute : « C'est difficile ».

Qu'est-ce qui te fait peur dans ta vie, ou qu'est-ce que tu n'aimes pas ?

« Voir ma mère comme ça. »

Tom, 15 ans, famille précaire vivant en logement social

« Quand je travaille, je gagne 1200 € par mois. Si Mendi ne tombe pas malade, je peux aller jusqu'à 1300 – 1400 €. Mais s'il tombe malade, avec l'hiver ça arrive souvent, il peut faire des crises [d'asthme], je ne vais pas au travail et je gagne moins. Il faut aller à l'hôpital, s'il refait une crise la nuit, il faut retourner. Je préfère ne pas le laisser garder par quelqu'un s'il fait une crise, c'est mon fils. C'est déjà arrivé plusieurs fois que les pompiers viennent le chercher pour une crise d'asthme, ils nous connaissent même aux urgences. »

La Maman explique que Mendi ne quitte pas sa Ventoline et que le médecin de l'école est au courant du problème.

**Mère de Yenka, 8 ans, Jonas, 7 ans et Mendi, 5 ans,
famille précaire vivant en logement social**

Dans ces exemples, les difficultés de santé pèsent sur le budget des familles, que ce soit parce qu'elles induisent des dépenses supplémentaires ou parce qu'elles impliquent un manque-à-gagner. Si les dépenses de soins apparaissent trop importantes par rapport au budget, les familles y renoncent, cela évidemment au détriment de leur santé. La question de l'accès aux soins et de la connaissance des droits de la part des jeunes est également posée par la réflexion de Tom sur le prix de la consultation médicale. Il veut sans doute avant tout mettre en évidence le fait que les dépenses de santé représentent un poids financier important dans sa famille et qu'il essaye, à sa mesure, de ne pas les aggraver. Toutefois, on peut même se poser la question de la connaissance du système de remboursement par la sécurité sociale : le connaît-il, et si non, irait-il plus facilement chez le médecin en le connaissant ?

Enfin, la situation apparaît particulièrement difficile et précaire pour les familles logées en hôtel, en raison de l'exiguïté des locaux, mais aussi de leur insalubrité et de la vétusté des meubles qui impactent la santé des occupants ... :

« Avec la télévision, c'est difficile aussi, parce que quand elle est allumée, les enfants ne peuvent pas dormir trop tôt. Des fois, ils dorment à l'école parce qu'ils sont fatigués. Ils ne dorment pas beaucoup ici. » [...]

Ici, le lit a dû être changé, c'est pour ça que pour l'instant il n'y a pas de lit mais seulement un matelas. On avait tous attrapé des boutons, même les enfants. » Mme TJADO me montre les piqûres qu'elle a sur les bras. « On est allé voir le médecin : il a dit qu'il fallait changer le lit. Depuis, ça va mieux mais on attend un nouveau lit. »

**Mère de Sourou, 5 ans, et de 3 autres garçons,
famille habitant à l'hôtel**

UNE PROJECTION DANS L'AVENIR QUI NE SEMBLE PAS ENTACHEE PAR LEUR SITUATION

Les rêves des enfants enquêtés sont les rêves d'avenir de tous les enfants, qu'ils soient petits (devenir footballeur ou infirmière) ou adolescents (avoir un métier). Les plus jeunes parlent de métiers qui les font rêver, notamment en rapport avec le sport ou avec leurs centres d'intérêt.

Est-ce que tu as un rêve ?

« Un rêve ? Un rêve de catch ? »

Tu voudrais faire du catch ?

« Oui, quand je serai grand. Et comme métier je serai pompier. »

Est-ce que tu sais s'il faut aller à l'école longtemps pour être pompier ?

Sa Maman demande « Il faut aller où ? »

« Euh, au collège... Après je ne sais plus. »

La Maman aide : « Au lycée, et à l'université. »

Qu'est-ce qui te plaît dans « être pompier » ?

« Sauver les gens, s'il y a du feu à la maison ». « Et c'est bon » dit-il pour conclure.

Mendi, 5 ans, famille précaire vivant en logement social

Est-ce que tu as des idées de ce que tu aimerais faire quand tu seras grand ?

« Oui »

Alors, c'est quoi tes idées ?

Il réfléchit un peu et dit « Etre peintre ».

Pour faire quelle peinture ? Sur les murs ? Sur les tableaux ?

« Sur les tableaux. »

Jonas, 7 ans, famille précaire vivant en logement social

Je lui propose alors de me raconter ce qu'il aimerait faire plus tard. Il répond « Footballeur ».

Youssou, 7 ans, famille modeste

Tu sais déjà ce que tu aimerais bien faire ?

« Infirmière ou maîtresse. »

Et si tu veux être infirmière ou maîtresse, qu'est-ce que tu penses que tu dois faire pour y arriver ?

« Je dois d'abord passer mon bac et après, je sais pas, c'est lui (elle montre l'éducateur qui est à côté de nous) qui m'en a parlé : il y a différentes classes de trucs que tu peux faire.

Tu peux faire infirmerie et tout et tout et puis ils t'évaluent pour dire si tu peux devenir infirmière ou pas. Tu fais des stages aussi je pense.

Mais pour pas soigner des gens, pour soigner des animaux, parce que les gens j'aime pas trop. J'aime bien les gens, j'aime pas les animaux mais je préfère les soigner parce que les gens, enfin nous les humains, c'est un peu dégoûtant. »[...]

C'est un beau projet. Et qu'est-ce qu'ils disent de ça tes parents ?

« Ils sont contents. Ils veulent que je continue. Voilà. » [...]

Assamala, 10 ans, famille modeste

Les jeunes, à partir de 15 ans, envisagent les choses de façon plus concrète : ils sont davantage conscients des difficultés qu'ils risquent de rencontrer dans leur projet ou qui les ont déjà obligées à changer de projet. Les changements d'orientation ou l'arrêt d'une formation sont le plus souvent en lien avec des difficultés scolaires.

Tu veux continuer d'aller à l'école pour apprendre à lire et à écrire, et après, tu aimerais bien faire une formation ?

« Oui, oui. Moi, particulièrement, mon niveau ne permet pas de faire ça mais c'est de l'électricité que je voulais faire, de l'électricité auto. »

Tu penses que c'est possible ?

Il soupire : « Ah en France, individuellement c'est possible, je connais mon travail, mais techniquement, ce n'est pas possible. Si c'est sur le papier, ce sera très dur pour moi d'apprendre. »

Ce sont les examens...

« Oui, les examens, ce sera chaud en fait. »

Qu'est-ce que tu aimerais bien pour ton avenir encore ?

« Mon avenir, ici, ce n'est pas l'électricité. J'aimerais faire de la maçonnerie en fait. »

Tu voudrais construire quoi ?

« Des bâtiments. »

Et ça, tu penses que c'est plus possible que de devenir électricien ?

« Ça, je vais tenter ma chance, pour voir. »

Alioune, 17 ans, mineur isolé étranger

Et tu es en quelle classe ?

« Je suis en 3^e Découverte professionnelle. »

Qu'est-ce que tu y apprends ?

« C'est un truc de maçonnerie ça, mais bon, ça ne m'intéresse pas trop. C'est un truc de remontée à niveau en fait. Ça me permet de remonter ma moyenne et après je vais essayer d'aller à Etioilles. »

Qu'est-ce qui t'intéresse à Etioilles ?

« Cuisine, restauration. »

Tom, 15 ans, famille précaire vivant en logement social

Mano, lui, peut-être parce qu'il n'a pas encore été scolarisé en France, garde une conception très positive et très simple de son futur parcours de formation :

Mano, si tu ne vas pas à l'école, est-ce que tu aimerais apprendre un métier ?

Immédiatement : « Oui ».

Lequel ? Tu as une idée ?

Il répond avec un grand sourire : « mécanicien ». « Je voudrais réparer les voitures ».

Est-ce que tu penses que ça peut se réaliser ?

« Oui. »

Et comment tu penses faire pour que ça se réalise ?

« Il faut que je passe le permis de conduire et que j'aille à l'école de mécaniciens. »

Comment penses-tu faire pour avoir le permis ?

« Il faut que j'aille à l'école pour apprendre tout ce qu'il faut savoir pour avoir le permis. »

Mano, 15 ans, famille Rom

Parfois les difficultés rencontrées par les jeunes dans leur projet d'avenir sont financières : ainsi, Quentin a dû renoncer à passer son bac pro en commerce car, faute d'avoir assez d'argent pour passer le permis, il ne pouvait pas se déplacer en voiture comme cela était nécessaire pour son stage.

« J'ai arrêté les cours il y a 2 ans à peu près. Je faisais un bac pro commerce. Concrètement, j'ai arrêté en bac pro parce que je ne voyais pas l'intérêt de continuer plus loin à ce moment là. Et puis pour continuer, il aurait fallu que j'aie le permis et je n'avais pas le permis à cette période là. Donc voilà. » [...]

Pourquoi tu t'es décidé à passer le permis ?

« Parce que sans le permis, tu ne fais rien. Et moi, je voudrais faire commercial ou vendeur immobilier, donc c'est quelque chose que j'ai, enfin que j'aurai, besoin. Et puis même, les transports tout le temps, c'est pas très pratique. »

Et pourquoi maintenant ?

« Parce qu'il y a eu les finances qui ont suivi. Voilà. »

Quentin, 22 ans, famille précaire vivant en logement social

De façon générale, les enfants et les jeunes sont encouragés par leurs parents et leur entourage (éducateurs par exemple) à bien travailler à l'école, à faire des études, etc. Le plus souvent, les enfants avec lesquels nous nous sommes entretenus savent qu'ils iront ensuite au collège et certains parlent aussi du lycée.



Pourquoi est-ce que tu choisis celle-là ?

« Je choisis celle-là parce que quand je la regarde ça fait penser à des études et mes parents ils ont envie, enfin mes parents et moi et toute la famille, ils veulent que je travaille... »

Assamala, 10 ans, famille modeste

La projection dans l'avenir est forte du point de vue des parents qui portent globalement un projet d'intégration fort pour leurs enfants, à l'exception d'une famille, plus fataliste...

« Je voudrais que les enfants aillent jusqu'au bout, qu'ils aillent à l'école, pour avoir un diplôme, une formation. » [...] « J'ai 2 projets : avoir un travail et éduquer mes enfants. »

Mère de Yenka, 8 ans, Jonas, 7 ans et Mendi, 5 ans, famille précaire vivant en logement social

« Je veux surtout que mes enfants aillent à l'école, trouvent un travail et qu'ils aient un avenir devant eux. »

Père de Marilena, 9 ans, Zoran, 13 ans, et Mano, 15ans, et de 3 autres filles, famille Rom

« Je n'espère rien pour eux. C'est eux qui tracent leurs trucs. (...) On ne peut pas avoir des espoirs pour les autres alors que pour soi on a déjà plein d'espoirs qui ne sont pas réalisés. Sinon, on est inconscient et c'est de l'utopie. Espérer pour ses enfants, non. »

Père de Tom, 15 ans, et de Quentin, 22 ans, famille précaire vivant en logement social

Lorsque l'on interroge les enfants et les jeunes sur leurs espoirs, leurs projets d'avenir, le fait « d'avoir un travail » est toujours central dans leur réponse. Même si, comme le dit Quentin : « *Qu'est qu'on a envie ? Et bien, comme tout le monde : maison, enfants, situation, richesse, santé.* ». Les espoirs de fonder une famille, d'avoir une maison sont directement liés pour les jeunes rencontrés avec la nécessité de gagner leur vie. Les situations financièrement difficiles vécues par ces enfants ont un impact direct sur leurs priorités pour l'avenir.

Tu aimerais avoir une grande famille plus tard ? Comment tu aimerais que soit ta vie dans 20 ans ?

« J'aimerais bien avoir un mari, des enfants, enfin pas forcément, mais une famille quoi. Et avoir un bon boulot aussi, parce que pour avoir une famille, il faut avoir un peu d'argent quand même. »

C'est quoi un bon boulot ?

« C'est un boulot où on gagne beaucoup d'argent. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

Donc tu veux avoir un métier, pourquoi c'est important ?

« Bon, pourquoi c'est important d'avoir un métier ? Et bien, on ne peut pas rester comme ça sans rien faire, pour l'avenir, tu vois ? Il faut avoir un métier, après tout est possible pour toi : avoir un foyer... » [...] « Pour moi, ce qui est important dans ma vie, c'est de bien savoir lire et savoir écrire, pour avoir un diplôme. »

Ton diplôme, ça te permet de faire d'autres choses ?

« Si j'ai un diplôme, ça me permet de travailler, ça me permet d'avoir un chez-moi. »

D'acheter ou de louer un endroit...

« Oui. Ça permet aussi d'avoir une famille, tu vois ? De me marier, d'avoir une famille, de s'occuper d'eux. »

Parce que travailler ça permet de gagner de l'argent et de nourrir une famille ?*« Oui voilà. »***Alioune, 17 ans, mineur isolé étranger***« J'ai pas de rêves particuliers moi. J'ai pas de rêves particuliers. A partir du moment où j'aurai mon travail, voilà, après c'est... »***Quentin, 22 ans, famille précaire vivant en logement social**

Plusieurs familles et jeunes interrogés sont dans un parcours ou projet migratoires, récent (mineurs isolés étrangers, famille Rom), ou plus ancien (celui des parents pour les jeunes vivant dans le nord est parisien, depuis plusieurs années pour les familles logées en hôtel). Le rapport à la famille, aux amis et à l'avenir est fortement conditionné par cette donnée, avec toute la particularité qui caractérise chacune de leur situation. La difficulté de la situation – qui est perceptible à travers leur nostalgie, leur envie de revoir les leurs au pays et de retrouver leur pays une fois « libres » (Marinela), ne les empêche pas d'essayer de vivre leur situation en France de la manière la plus positive possible, d'accepter ce temps migratoire consacré à « gagner de l'argent » (pour leurs parents), bénéficier de l'école et se former (pour le MIE, qui acceptent avec bonheur ce qui leur est offert en France). D'une certaine manière, la question de la migration repose la question des ressources (en comparaison avec celles dont on peut disposer au pays) et de la projection dans l'avenir (en souhaitant se construire en France, mais en pensant à son pays).

Comment vois-tu ta vie dans les prochains mois, les prochaines années ?*« Belle ».***Pourquoi ?***« Parce que je suis arrivé jusqu'ici, en France, avec mes parents. »***Et comment vois-tu la suite ?***« On est dans un projet, et j'espère qu'on va réussir à continuer ce projet et à gagner un peu d'argent pour nous construire une maison en Roumanie. » [...]***Mano, 15 ans, famille Rom****Ça a l'air très important pour toi d'apprendre le français, pourquoi ?***« Oui. C'est obligatoire, ici en France, j'aime bien vivre en France : il faut apprendre la langue, sinon je ne peux pas vivre ici. » [...]***Et un moment qui n'était pas bien ?***Il réfléchit un temps et demande « Laissez-moi du temps un peu... »**Un peu après, il demande : « Est-ce que je peux donner un exemple en 2009, ou bien... »***Plutôt quand tu étais en France mais si tu ne trouves pas, s'il n'y a aucun moment qui n'était pas bien, tu peux dire autre chose.***« Bon, le moment qui n'était pas bien pour moi, parce que j'étais en Lybie pour traverser l'eau pour venir en Italie, c'est ça »***C'était difficile ?***« Oui, c'était difficile, parce qu'il faisait encore un peu froid ».***Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger****Tu disais qu'il faut de l'argent pour prendre l'avion : oui tu as raison ça coûte cher. Il en faut beaucoup pour ce voyage ?***« Oui, parce que tout le temps on envoie de l'argent en Afrique, et ce n'est pas très facile de partir là bas en plus. Parce qu'en plus les Africains ils pensent qu'on est riche, alors qu'on n'est pas du tout riche. Dès qu'ils entendent France, ils pensent que c'est riche. Enfin, on a fait un pays qui est riche, mais on est pas tout-à-fait riche. Déjà, 10 € là-bas, ça fait 3 000 Francs CFA, c'est beaucoup quand même. Moi si je pars en Afrique, j'espère que je vais ramener de l'argent, parce que là-bas, ce n'est pas facile d'en trouver. » Le visage d'Assamala s'est assombri en disant cela.***Tu dis « le pays est riche mais nous on n'est pas forcément très riches » : qu'est-ce que ça veut dire pour toi ?***« Ca veut dire qu'on a de l'argent mais pas beaucoup, quoi. »***Qu'est-ce que tu aimerais faire si tu avais beaucoup d'argent ?**

« Bah d'abord, j'enverrais de l'argent en Afrique, j'achèterais une maison pour mes parents et pour ma sœur aussi. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

PEURS

A plusieurs reprises, les enfants et les jeunes ont évoqué des peurs, illustrant par la-même un sentiment d'insécurité. Dans le cas de Marilena, la peur est directement liée au traumatisme de la vie dans un bidonville et à la stigmatisation et la violence qui en ont découlé.

Est-ce que parfois tu as eu peur ?

« Oui, surtout des rats. »

Et quoi d'autre ?

Marilena soupire. « J'avais peur de tout, peur qu'il y ait aussi des serpents et des personnes parce qu'il y avait des Noirs qui jetaient des pierres sur nous. Il y avait aussi le paysage, les collines qui me faisaient peur. Il n'y avait pas de lumière. Il fallait aller chercher de l'eau très loin. Il fallait parfois faire 5 km pour aller chercher de l'eau. J'y allais avec Maman ou Papa. Il y avait des gens, surtout des Noirs, qui étaient menaçants, je crois qu'ils se droguaient. »

« Ici, je suis plus rassurée, les Noirs ne peuvent pas rentrer, il y a un portail qui ferme. » ...]

« J'ai aussi peur des Noirs à l'école. Il y en a qui se sont battus et qui ont saigné. Tous les jours ils se battent. »

Marilena, 9 ans, famille Rom

Assamala exprime elle une crainte dont la source est plus diffuse : certains éléments de son quotidien font peut-être écho à la peur des « bandes de garçons » vues à la télévision, même si elle n'a pas voulu approfondir ce sujet.



Elle reprend la voix plus grave : « Et ça, ça me fait peur ».

Pourquoi tu as choisi celle-là ?

« Parce que quand je vois une bande de garçons, j'ai peur. Je sais pas si vous voyez mais à la télé, il y a une nouvelle émission qui s'appelle Appel d'urgence et il y a beaucoup de garçons qui ont des armes sur eux. Pas en Amérique, en France, ici. Et beaucoup de gens se battent, et moi j'ai peur. En plus, ils ne sont jamais tous seuls quand ils se battent, il y a tout le temps des groupes. »

C'est seulement à la télé où ce sont des choses que tu vois et dont tu as peur dans ta vraie vie ?

« Pour de vrai, j'ai peur des gens avec des armes : parce que si on tue quelqu'un, ça peut traumatiser la personne, enfin, traumatiser les gens qui voient. »

C'est à l'école, ou là où tu habites, que ça te fait peur ?

« Ça me fait peur comme ça, en général. »

Assamala, 10 ans, famille modeste

Les jeunes mineurs isolés étrangers expriment une autre peur, celle de se retrouver un jour sans-papiers et de voir ainsi leur avenir s'assombrir. Ils savent que l'accompagnement dont ils bénéficient est transitoire :

Et quels sont tes projets ? Où est-ce que tu aimerais être dans 1 an ou dans 5 ans ?

« Bon, actuellement j'ai 17 ans. D'ici mes 21 ans, mon éducateur a dit qu'il va me laisser. Je veux quand même, d'ici l'âge de 19 ans, commencer mon travail, avoir mon diplôme. »

Pourquoi c'est important pour toi d'avoir un travail ?

« Oui c'est important. Parce que pour l'instant, l'association(...), c'est eux qui me nourrissent. Mais je connais que d'ici 21 ans, ils vont me laisser. Et quand ils vont me laisser, c'est à moi de me débrouiller. Et je ne peux pas travailler sans les papiers. Et je ne veux pas vivre ici sans papiers. Quand j'aurai mes papiers, je vais travailler ». [...]

Est-ce qu'il y a encore autre chose que tu aimerais dire ? Quelque chose qui est important pour toi ...

« La chose qui est importante pour moi c'est d'avoir mes documents pour vivre en France, faire ma formation, pour avoir mes diplômes et pour travailler. C'est ça. »

Ketu, 17 ans, mineur isolé étranger

Les entretiens menés montrent de quelle manière les enfants – petits ou adolescents – ont conscience de leur situation tout en menant une vie d'enfants faite de préoccupations d'enfants, malgré les vécus passés et les privations actuelles. La situation est particulièrement spécifique pour les mineurs isolés étrangers qui ont un passé lourd, qui ont parfois vécu à la rue à leur arrivée mais sont pleins d'énergie pour démarrer leur vie en France, soutenus par les associations d'accompagnement qui les prennent en charge. La situation est également particulière pour les familles Rom, par rapport à leurs conditions de logement et à leurs conditions d'employabilité sur le territoire. Elle l'est encore pour les familles vivant à l'hôtel, sans réel chez-soi et vivant dans des conditions d'habitat inconfortables. Enfin, au-delà des paroles des enfants sur des thèmes et sur leur vie, le parcours familial et les événements de la vie conditionnent largement le vécu et la vie des familles et de leurs enfants, notamment pour les « travailleurs pauvres » qui peuvent basculer dans la pauvreté en raison de certains événements (problèmes professionnels, maladie de la maman), mais aussi pour les familles monoparentales migrantes sans domicile personnel, qui vivent dans des situations de grande précarité.

En témoignent ces deux récits de vie.



Récit de vie n°1

ACCIDENTS DE LA VIE, PAUVRETE, PERTE DES REPERES : L'ENGRENAGE

Il y a quelques années, les parents de cette famille de deux enfants (Quentin et Tom, qui ont aujourd'hui respectivement 22 et 15 ans) travaillaient. Avec l'activité du père en tant qu'auto-entrepreneur et le travail salarié de la mère, la famille vivait apparemment modestement mais correctement. Elle louait une maison dans une ville moyenne de l'Essonne. Cependant, des dettes de loyers et des dettes professionnelles se sont accumulées et ont mené à une expulsion. En parallèle, la mère a fait un accident cardiovasculaire en 2008 : elle ne peut désormais plus beaucoup parler et une partie de son corps est paralysée. Depuis lors, le père a cessé de travailler pour s'occuper de sa femme. Pendant un an et demi, la famille n'a vécu qu'avec les indemnités journalières de la mère. En 2009, une assistante sociale du Conseil général a réalisé avec la famille les démarches nécessaires car, jusque là, aucun de leurs droits communs n'était ouvert. Durant l'été 2010, la famille a déménagé dans une ville de l'Essonne située à vingt kilomètres de celle où elle habitait auparavant pour accéder à un logement social HLM adapté aux personnes à mobilité réduite.

Les entretiens avec les deux jeunes de la famille montrent que l'accident de leur mère a constitué une rupture très forte dans leur parcours de vie. Cela parce qu'ils souffrent évidemment de voir leur mère dans cette situation, mais également parce que cela a eu des conséquences extrêmement sensibles sur leur vie de jeunes. L'aîné a abandonné son bac pro commerce il y a deux ans car il avait besoin du permis pour réaliser un stage, et qu'il ne pouvait pas passer celui-ci faute de moyens financiers suffisants. Les deux jeunes regrettent d'avoir déménager : l'appartement leur apparaît beaucoup trop petit et, surtout, le déménagement les coupe de leurs amis qui sont restés dans la ville où la famille habitait précédemment. Le cadet explique qu'il « étouffe » dans cet environnement. Le père qualifie également leur logement de « cage à poules ». On comprend aussi lors de l'entretien que les frères se battent régulièrement. Pourtant, les jeunes se résignent partiellement à vivre là car l'appartement est adapté pour permettre à leur mère de s'y déplacer en fauteuil roulant. On sent une forte affection des garçons pour leurs parents, et en particulier pour leur mère. Au cours de l'entretien, ils échangent de nombreux sourires, des rires, mais ils pleurent également ensemble lorsqu'ils abordent des sujets sensibles : maladie, pauvreté, projets d'avenir....

Alors que les jeunes l'abordent de façon plus détournée, la question de la privation est abordée frontalement par le père : « *Nous, on vit régulièrement avec entre 700 et 1000 € par mois, à quatre. En retirant le loyer de 300 €, plus les crédits qu'on a à droite à gauche. Voilà, et bien vous avez compris que c'est pas la fête. Mais bon, on n'a pas le choix.* » Les jeunes expliquent que s'acheter des habits, sortir avec des amis, partir en vacances ou encore aller chez le médecin sont des choses qu'ils ne font pas ou peu pour des raisons financières. Cependant, l'aîné des garçons travaille de temps à autre en intérim, ce qui lui permet de nourrir davantage de projets : il passe actuellement le code de la route et a envisagé l'idée de partir au Maroc en vacances avec des amis.



Récit de vie n°2

IMMIGRATION, MONOPARENTALITE ET PAUVRETE

La maman est arrivée en France pour fuir la guerre civile lorsqu'elle était enceinte de Yenka, son fils qui a actuellement 8 ans, avec le père de celui-ci. Jonas et Mendi, qui ont actuellement 7 et 5 ans, sont nés alors que la famille vivait à l'hôtel entre 2002 et 2006, changeant régulièrement d'hôtel. La famille a ensuite loué un logement de 34 m², humide et onéreux dans le parc privé. Les parents se sont séparés durant cette période et depuis l'été 2010, la mère et ses trois garçons ont déménagé dans un appartement HLM neuf.

La situation financière de la famille est fluctuante. Elle a été compliquée par des problèmes de papiers rendant le versement du RMI, puis du RSA, impossible, mais la famille a pu bénéficier de l'API. La maman a travaillé en intérim sur certaines périodes. Elle a suivi un stage de remise à niveau pendant 8 mois et a commencé une formation de CAP petite enfance. Cependant, elle a été contrainte d'arrêter cette formation au bout d'un mois, faute de modes de garde et de transports adaptés : « *C'était dans une zone industrielle très éloignée, il n'y avait pas beaucoup de bus. J'ai fait des stages mais ça m'handicape toujours au niveau des horaires.* »

La maman est très attentive à l'éducation de ses fils : elle a réussi, malgré les multiples déménagements, à éviter des changements d'école trop fréquents. Yenka, son fils aîné, n'a par exemple changé que deux fois d'école. Tous les matins et tous les soirs, elle accompagne le plus jeune à l'école proche de l'appartement et les deux plus grands dans une école située à l'autre bout de la ville. Ils prennent donc le bus ensemble, matin et soir. La maman porte une grande attention à la scolarité de ses enfants : elle rencontre régulièrement les instituteurs, encourage ses fils à bien travailler, etc. Dans la mesure du possible, elle cherche également à proposer des activités à ses fils : centre de loisirs, football, judo, accompagnement des sorties scolaires, sorties en famille à Paris, vacances dans la famille... Les entretiens avec les enfants montrent que ceux-ci ne se sentent pas fortement touchés par la pauvreté : ils ont des préoccupations d'enfants de leur âge, des jeux et activités « classiques » (jouer dehors au ballon, jouer à l'ordinateur, regarder la télévision) et reçoivent des cadeaux à Noël même si certaines choses restent des « extras » comme les sorties au Mc Do ou l'inscription au club de foot qui n'a été possible que pour l'un des garçons.

Le souci de s'occuper au mieux de ses enfants, sans réelle solution de garde, a des impacts sur les revenus de la famille. Le plus jeune fils, Mendi, est sujet à de violentes crises d'asthmes, et cela a un impact en matière de revenus : « *Quand je travaille, je gagne 1200 € par mois. Si Mendi ne tombe pas malade, je peux aller jusqu'à 1300 – 1400€. Mais s'il tombe malade, avec l'hiver ça arrive souvent, il peut faire des crises [d'asthme], je ne vais pas au travail et je gagne moins.* » Elle l'est sur la possibilité même de trouver un emploi : « *S'il y avait quelqu'un pour s'occuper des enfants, je pourrai accepter le travail [qu'on m'a proposé qui commence à] 7h. Mais ils sont 3 : une nourrice, c'est cher.* ». Au moment de l'entretien, cela faisait 7 mois que la maman n'avait plus travaillé, ce qu'elle regrettait profondément : « *Quand je travaille, je ne dois pas aller voir l'assistante sociale, je suis tranquille. Je paye le loyer, je paye mes factures.* »

CONCLUSION GENERALE

DES ENFANTS « COMME LES AUTRES » ?

A l'issue des entretiens menés auprès de cette quinzaine d'enfants d'horizons très différents, le sentiment qui a prévalu est double. Un sentiment global d'une belle énergie enfantine et juvénile ressort des entretiens, associé à l'impression forte chez les enfants d'être avant tout « comme tout le monde ». Cependant, des moments de gravité et le sentiment de sujets difficiles à aborder nuancent fortement cette impression d'ensemble.

En effet, le constat global est que ces enfants sont et vivent comme les autres enfants, avec leurs préoccupations d'enfants et une réelle joie de vivre. Parfois même, les enfants ont été étonnés que ces questions leurs soient posées à eux, et y ont assez souvent répondu avec un ton d'évidence : « comme tout le monde », notamment lorsqu'il s'agissait de questions sur leur vie quotidienne. Ce sentiment d'un univers enfantin relativement préservé, explicite chez les plus jeunes, s'exprime de manière différente chez les plus grands, davantage conscients. On ressent davantage chez eux une volonté de mettre de côté, de voiler « les choses qui ne vont pas », pour se préserver. Cette « neutralisation » de la difficulté par les enfants et les jeunes interroge les professionnels dans leur perception de la manière dont les enfants conçoivent et vivent leur situation. Ces situations et ces vécus sont évidemment très variables selon les enfants et leur histoire.

La manière dont les entretiens se sont déroulés témoigne du dynamisme de ces enfants et de ces jeunes : ils ont parlé de leur vie, de leurs activités, de leur famille avec naturel et énergie dans la plupart des entretiens. Ils se sont souvent montrés souriants, drôles, voire espiègles, et toujours attachants.

Cependant, ces entretiens ont été ponctués de moments graves ou de silences autour de sujets difficiles à évoquer, comme les manques ou les périodes difficiles traversées dans leur vie. Ces silences relèvent sans doute à la fois de la difficulté à exprimer des choses douloureuses, mais aussi de la gêne à verbaliser cela, en particulier lorsque les parents sont présents. Les privations n'apparaissent que si l'on insiste, que l'on s'y attarde, et les enfants et les jeunes deviennent alors sombres. Cela est d'autant plus vrai pour les jeunes adolescents, davantage conscients de la difficulté. Malgré cela, tous gardent l'espoir d'une vie « belle ».

Les enfants en situation de précarité qui ont fait l'objet de cette enquête connaissent aussi bien des conditions de vie spécifiques, qui ont un impact sur leur vie scolaire, sociale et familiale, sans que cela les empêche d'avoir l'impression de vivre « comme les autres ».

FAIRE DE LA PRECARITE JUVENILE UN OBJET DE CONNAISSANCE ET DE POLITIQUES PUBLIQUES

L'étude permet de témoigner du vécu des enfants vivant dans des situations représentatives des problématiques familiales et juvéniles franciliennes. Les situations observées dans l'étude touchent ainsi des problématiques très spécifiques, illustratives des enjeux que connaît l'Ile-de-France en matière de pauvreté juvénile : précarité des familles endettées et de travailleurs pauvres, précarité des familles monoparentales, problématique des familles logées en hôtels meublés, cas des Mineurs isolés étrangers (MIE), situation des familles Roms... D'autres situations existent, non traitées dans cette étude : la grande pauvreté des familles SDF, la précarité des jeunes en difficulté d'insertion, vivant notamment dans les ZUS, la précarité des familles en milieu rural...

Par ailleurs, le format de l'étude ne permettait pas de recueillir le point de vue des travailleurs sociaux et des professionnels et bénévoles associatifs qui accompagnent ces enfants et ces jeunes et ont une connaissance extrêmement fine de leurs situations et de leurs vécus au quotidien.

Globalement, cette étude – basée sur un petit nombre d'entretiens - ouvre un champ de questionnements et de perspectives sur la connaissance de ces publics et sur les modalités de traitement de leurs situations.

Améliorer la connaissance de la pauvreté juvénile :

Il apparaît évident, à la lecture des différents travaux et au vu de la spécificité de la question de la pauvreté juvénile, qu'il faut aujourd'hui mettre l'accent sur la connaissance et l'observation de ces situations, dans un contexte où la précarité juvénile demeure une question peu connue et analysée.

La présente étude pourrait utilement être complétée d'un double point de vue :

- Une étude par entretiens auprès des publics non touchés par l'étude et présents en Ile-de-France : les enfants sans domicile fixe, les jeunes en errance, les jeunes précaires vivant en milieu rural sont des publics peu connus et peu étudiés. Cette connaissance exige la mise en place d'études et l'usage de méthodologies spécifiques, notamment pour donner à voir la réalité des situations de grande pauvreté d'un point de vue quantitatif et qualitatif. Ces études exigent ainsi des moyens conséquents pour pouvoir toucher les publics non pris en charge, et pour pouvoir traiter la question de la persistance de la pauvreté.
- Le recueil des points de vue des travailleurs sociaux et associatifs tant sur les situations vécues que sur les politiques mises en place pour traiter ces situations, et l'analyse du regard et de l'écoute de ces professionnels sur les situations des enfants et des familles.

Ces études permettraient de mettre au jour des éléments de connaissance sur les enfants en situation de précarité en Ile-de-France et sur les manières dont ces situations sont traitées. Plus globalement, chacune des situations mériterait de faire l'objet d'un travail spécifique de connaissance en lien avec les enquêtes et productions du milieu associatif : les parcours des MIE, la situation des jeunes Roms, les jeunes vivant dans des familles de travailleurs pauvres, la problématique des familles vivant en hôtels ou en foyers...

Enfin, la connaissance de la pauvreté juvénile exige une mise en cohérence des différentes productions sur la pauvreté juvénile et des diverses approches sur l'enfant et le jeune (Observatoire national de la pauvreté et l'exclusion sociale, Observatoire de l'enfance en danger, Observatoire régional de Santé d'Ile-de-France, Observatoire de la violence scolaire, observatoire du SAMU social, réseaux européens...). La MIPES a un rôle à jouer dans cette production de connaissances – qu'elle initie à travers l'étude interrégionale sur la pauvreté juvénile - et dans cette mise en cohérence. Cela semble d'autant plus pertinent au moment où la Région Ile-de-France souhaite mettre en place un « bouclier social », à travers sa contribution aux politiques sociales du logement, mais également à travers son budget Santé et action sociale.

Améliorer la prise en charge des publics juvéniles précaires :

En elles-mêmes, toutes les situations évoquées sont et doivent faire l'objet d'engagements forts de la part de l'Etat et des collectivités territoriales tant du point de vue du logement (au cœur des enjeux de précarité), de l'accès à la santé, que du point de vue des conditions de scolarisation et de socialisation... Il est difficile de tirer des généralités d'une enquête portant sur une quinzaine d'entretiens, mais un certain nombre de problématiques prioritaires semblent pouvoir être énoncées :

- La question de la scolarisation : pour toutes ces familles aux profils particuliers, l'inscription à l'école n'est pas toujours possible ou leurs conditions de scolarisation sont complexes. Or, pour ces enfants, l'école constitue un lieu de sociabilité et de reconnaissance essentiel ;
- La problématique de la santé : l'accès à la santé est difficile pour les familles précaires en raison du coût, de la complexité administrative du système de protection sociale, d'un manque de connaissance des droits. Les liens réciproques entre précarité et santé montrent que ce champ d'intervention doit être particulièrement investi par les politiques publiques.
- la question de l'accès et de l'effectivité des droits (éducation, santé, logement) et la prévention des ruptures de droits demeurent une question centrale.

Au-delà de ces champs prioritaires, ce sont les modes d'intervention qui doivent faire l'objet d'une réflexion. Les récits évoqués montrent que l'engagement associatif dans le champ de l'exclusion sociale est essentiel, et doit continuer à être fortement soutenu.

Surtout, sur un territoire comme celui de l'Ile-de-France, il s'agit prioritairement de travailler sur l'articulation des modes d'intervention, et ce à plusieurs niveaux :

- Sur le terrain, entre les associations et les institutions, il s'agit de travailler sur les manières dont elles travaillent ensemble, conjuguent leurs regards et leurs modes d'action ;
- Au niveau des politiques publiques, il s'agit de renforcer la coordination régionale afin de prendre en compte de manière plus efficace les questions de pauvreté familiale et juvénile qui se posent sur ce territoire, en lien avec l'intervention associative. On observe qu'actuellement l'Etat et les collectivités territoriales gèrent l'urgence des situations d'exclusion sociale, avec l'aide du milieu associatif, sans qu'une politique commune à l'échelle régionale ne soit affirmée.

La pauvreté familiale et juvénile dans le contexte métropolitain francilien : un objet politique

Plus globalement, la question de la pauvreté juvénile, à travers ses multiples facettes, montre qu'il est impératif de connaître et d'organiser les modalités d'intervention pour traiter les enjeux proprement métropolitains que connaît le territoire régional. La métropole francilienne, inscrite dans la compétitivité mondiale, est aussi une métropole de l'exclusion. La question sociale régionale, peu évoquée dans les débats du Grand Paris, exige ainsi aujourd'hui d'être prise en compte dans ses spécificités, parce que les situations de pauvreté y sont nombreuses et diverses, et parce qu'elles concernent massivement les familles et leurs enfants.

Faire de la pauvreté juvénile un objet politique et un objet de politique publique, ce serait aussi, pour aller plus loin, prendre conscience, analyser - à travers une étude par exemple - et se saisir de la question des impacts sociaux de la métropolisation, permettant de connaître les enjeux d'interaction entre les politiques d'aménagement d'un côté et les politiques de réduction des inégalités et de la pauvreté de l'autre. On sait que les phénomènes de ségrégation sont plus intenses dans les espaces métropolisés, il s'agirait donc de saisir quelles sont les spécificités de la question sociale en Ile-de-France, fortement marquée par les mobilités et les écarts de situations, afin de construire une politique sociale d'échelle métropolitaine qui prenne en considération les formes de précarité familiale et juvénile qui caractérisent ce territoire métropolitain. Du point de vue de l'observation, la question de la territorialisation des indicateurs sociaux et de la prise en compte des mobilités dans les travaux d'observation reste posée.

Enfin, un récent avis du Conseil économique et social européen sur le thème « Pauvreté et bien-être chez les enfants » (février 2011) a fait part du risque de la pauvreté - imbriquant dénuement matériel, question du logement et question de l'accès aux services élémentaires (santé, éducation...) - qui touche aujourd'hui 20 millions d'enfants dans l'Union européenne et de « l'inaction face à la pauvreté juvénile ». Il rappelle que la stratégie Europe 2020 fait de la réduction de la pauvreté, en particulier celle des enfants, un des cinq objectifs à poursuivre, et recommande un engagement de l'UE pour traiter la question de la pauvreté et du bien-être de l'enfant.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES ET DOCUMENTAIRES

- Atelier parisien d'urbanisme (APUR), « La pauvreté à Paris », *Note de 4 pages*, n°11, janvier 2004.
- Béhar (Daniel), « Le projet du Grand Paris peut-il ignorer la question sociale ? », *Esprit*, n° 360 - p.158 à p.162
- Cahiers du DROS, « Pauvreté : Les enfants sont aussi concernés », n°8, juin 2010.
- Comité économique et social européen, Avis sur le thème « Pauvreté et bien-être chez les enfants » (avis exploratoire),(2011/C 44/06), *Journal officiel de l'Union européenne*, 11 février 2011.
- Commission Familles, vulnérabilité, pauvreté, menée par Martin Hirsch, *Rapport*, avril 2005.
- Conseil de l'emploi, des revenus et de la cohésion sociale (CERC), *Les enfants pauvres en France*, dossier n°4, La documentation Française, 2004.
- Conseil de l'emploi, des revenus et de la cohésion sociale (CERC), *Estimer la pauvreté des enfants*, dossier n°2, juin 2005.
- Conseil Européen et Terre d'asile, « Mineurs isolés étrangers : vers quelle protection européenne? », colloque, Strasbourg, 20 Octobre 2010.
- Damon (Julien), « Les travailleurs pauvres en France. De la pauvreté active à la solidarité active ? », *Futuribles*, n° 333, 2007, pp. 5-17.
- Damon (Julien), « Mal logement, bidonvilles et habitat indigne en France », *Recherches et prévisions*, no76, 2004, pp. 116-119.
- Damon (Julien), *La question SDF*, PUF, 2002.
- Défenseur des enfants, *Précarité et protection des droits de l'enfant. Etat des lieux et recommandations*, Rapport thématique 2010.
- Dell (Fabien), Legendre (Nadine), *Les enfants pauvres : une autre image de la pauvreté ?*, Rapport INSEE, octobre 2003.
- Dell (Fabien), Legendre (Nadine), Ponthieux (Sophie), « La pauvreté chez les enfants », *INSEE Première*, n° 896, avril 2003.
- Dorival (Camille), Maurin (Louis) - Observatoire des inégalités, « Un million d'enfants pauvres en France », *Alternatives économiques*, n°218, octobre 2003.
- DREES, « Niveau de vie et pauvreté des enfants en Europe », *Etudes et Résultats*, n° 201, novembre 2002.
- Fondation Abbé Pierre, *L'état du mal-logement en France*, rapports annuels.
- Fondation Roi Baudouin/UNICEF Belgique, *La participation des enfants et des jeunes en situation de pauvreté. Leçons tirées des pratiques*, septembre 2010.
- Fors Recherche sociale, *Les hôtels meublés : une offre en voie de disparition*, étude pour la Fondation Abbé Pierre, novembre 2003.
- Guilluy (Christophe) et Noyé (Christophe), *Atlas des nouvelles fractures sociales en France. Les classes moyennes oubliées et précarisées*, Autrement, 2006.
- Guyavarch (Emmanuelle), Le Méner (Erwan), « A Paris de plus en plus de familles sans domicile », in *Les nouveaux visages du sans-abrisme : les enfants, les familles et les jeunes*, Le magazine de la Feantsa, Automne 2010. Pp. 19-21.
- Guyavarch (Emmanuelle), Le Méner (Erwan), « Connaissances sur les personnes en famille sans logement personnel », Observatoire du Samu social de Paris, document de travail, mars 2010.
- Hirsch (Martin), avec Villeneuve (Sylvaine), *La pauvreté en héritage : Deux millions d'enfants pauvres en France*, R. Laffont, 2006.

Informations sociales, « Enfants pauvres, pauvres enfants », n°79, 1999.

Informations sociales, « L'enfant au cœur des politiques sociales ? », n°160, avril 2010.

Legros (Michel) - École nationale de la santé publique, *Lutte contre la pauvreté des enfants et promotion de l'inclusion sociale des enfants. Une étude sur les politiques nationales*, rapport pour la Commission européenne, DG emploi, affaires sociales et égalité des chances (Peer Review and Assessment in Social Inclusion), mai 2007.

Legros (Olivier), « Les pouvoirs publics et les grands "bidonvilles roms" au nord de Paris (Aubervilliers, Saint-Denis, Saint-Ouen). Réflexions sur la dimension spatiale des politiques de régulation de la grande précarité en milieu urbain », *EspacesTemps.net*, Textuel, 27.09.2010

Médecins du monde, *Rapport de l'Observatoire de l'accès aux soins de la mission France*, octobre 2010.

Ministère de l'Emploi et de la Solidarité, « Le point sur les jeunes en situation de grande précarité ».

Ministère des solidarités et de la cohésion sociale, *Suivi de l'objectif de baisse d'un tiers de la pauvreté en cinq ans*, Rapport au Parlement, décembre 2010.

MIPES, « Les travailleurs pauvres », *Etudes et recherches*, MIPES, juin 2004.

MIPES, ONPES, « Droit et Pauvreté. Contributions issues du séminaire ONPES et DREES-MiRe », Coordonné par Patrick DU CHEYRON et Didier GÉLOT, 2007.

Morel (Stéphanie), « Pauvreté(s) », in Alcaud (David) et Bouvet (Laurent) dir., *Dictionnaire de sciences politiques*, Sirey, édition n°2 - pp.317-321.

Observatoire du Samu social de Paris, *Etude sur le nombre et les caractéristiques des mineurs isolés étrangers à la rue à Paris pris en charge par les structures du dispositif expérimental*, juin 2007.

Observatoire national de la Pauvreté et de l'Exclusion sociale, *Rapport 2009-2010*.

Pauvreté et loisirs éducatifs des enfants et des jeunes : un défi pour les territoires, « Grandir ! » ; Les Francas - 07-09/2010.

Saint-Julien (Thérèse), Le Goix (Renaud), *La métropole parisienne. Centralités, inégalités, proximités*, Belin, 2007.

Secours catholique, *Familles, enfance et pauvretés*, rapport statistique 2007.

Unicef/Centre de recherche Innocenti, « La pauvreté des enfants dans les pays riches », *Bilan Innocenti*, n°6, 2005.

Mission d'Information sur la Pauvreté et l'Exclusion Sociale en Ile-de-France



115 rue du Bac - 75007 PARIS
Tél. : 01 53 85 66 96 – Fax : 01 53 85 74 09
mail : mipes@iledefrance.fr - www.mipes.org

Approche conduite en Rhône-Alpes

mrⁱe
Mission Régionale
d'Information sur l'Exclusion Rhône-Alpes

Vivre la pauvreté :
Qu'en disent les enfants ?

"Avant tout des enfants"



Sommaire

INTRODUCTION	60
METHODOLOGIE ET DEROULEMENT DE L'ÉTUDE	61
Quels enfants ont été rencontrés ?	61
Comment l'accès aux enfants a-t-il été possible ?.....	62
Comment les enfants ont-ils été interrogés ?	62
ENSEIGNEMENTS DE L'ÉTUDE	63
Une situation de pauvreté pas forcément ressentie	63
Des contraintes et des privations	63
Des envies aux rêves	66
Métiers : du rêve à la réalité	67
Des liens familiaux forts et importants aux yeux des enfants	68
Le cadre de vie : un espace réduit, mais des repères stables et rassurants	69
L'école et les relations sociales : un bilan mitigé	70
Des enfants qui s'amuse, comme tous les enfants	71
Des vacances : la nécessité de changer le quotidien	72
Un moral et un rapport à la santé plutôt bons	73
EN CONCLUSION	74
1. Des enfants avant tout	74
2. Mais des fragilités	75
3. Aider les enfants à construire leur avenir	75
ANNEXES	76
Annexe 1 – Guide d'entretien Etude « Enfance et Précarité »	76
Annexe 2 – Entretiens menés dans le cadre de l'étude	78
Annexe 3 – Liste des partenaires sollicités pour cette étude	79

INTRODUCTION

En partenariat avec deux observatoires implantés en région Provence-Alpes-Côte-D'azur et Ile de France¹⁷, la Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion (MRIE) participe à la réalisation d'une étude inter régionale sur la thématique des enfants pauvres. Cette étude a pour objectif de rendre compte de l'ampleur des situations de pauvreté infantile et tenter de mettre à jour des propositions d'actions. Elle comporte une approche « quantitative » via l'exploitation de données Caf concernant les enfants pauvres¹⁸, et une approche dite « qualitative » réalisée à partir d'entretiens avec des enfants en situation de pauvreté.

Les résultats présentés ci-dessous rendent compte des entretiens avec les enfants. Dans cette approche, il s'agit de s'interroger sur les difficultés, besoins et attentes des enfants, et non des parents, à travers l'étude de leur parcours. En d'autres termes, il s'agit de rendre compte de l'expérience vécue et du point de vue des enfants pauvres d'une manière transversale (relations familiales, logement, santé, éducation et scolarisation etc.). Comment les enfants vivent-ils le contexte de pauvreté financière dans lequel ils sont ? Quelles sont les conséquences dites et non dites de cette pauvreté sur leur vécu ? Comment se passe leur scolarité et leurs relations sociales et familiales ? Comment se projettent-ils dans l'avenir ? De quoi ont-ils besoin ? C'est à partir de la parole et du témoignage des enfants vivant des situations de pauvreté que nous tenterons de répondre à ces questions.

METHODOLOGIE ET DEROULEMENT DE L'ETUDE

QUELS ENFANTS ONT ETE RENCONTRES ?

AGES DES ENFANTS INTERROGES

	Nombre	Part
Moins de 10 ans	3	9%
10-12 ans	17	49%
13-16 ans	15	43%
Total	35	100%

Les enfants interrogés vivent dans des familles considérées comme « pauvres » financièrement au sens de l'Insee ou de la Cnaf¹⁹ qu'ils s'agissent d'enfants bénéficiaires de prestations Caf ou non. Le niveau de revenus des familles a été apprécié par les partenaires qui nous ont mis en lien avec les enfants. Les enfants interrogés étaient volontaires pour participer et leur anonymat a été respecté. Les prénoms utilisés ont été changés (en respectant leurs origines).

En Rhône-Alpes, nous avons fait le choix de privilégier les entretiens avec les enfants de plus de 10 ans (cf. annexe 2). En tout, 35 enfants ont été interrogés. Sur ces 35 enfants, on compte 16 garçons pour 19 filles et près de la moitié d'enfants âgés de 10, 11 ou 12 ans. Il s'agit majoritairement d'enfants vivant en milieu urbain (agglomération stéphanoise et lyonnaise). On peut différencier trois grands profils d'enfants interrogés : les enfants bénéficiant d'une certaine stabilité résidentielle et d'une plutôt bonne intégration sociale (25 enfants), ceux hébergés dans un foyer (6 enfants) et ceux issus de familles de gens du voyage (4 enfants).

Les entretiens ont eu lieu entre janvier et mai 2011 sur trois départements différents : Rhône, Isère et Loire.

¹⁷ Le Dispositif Régional d'Observation Sociale (DROS) en PACA et la Mission d'Information sur la Pauvreté et l'Exclusion Sociale (MIPES) en Ile-de-France.

¹⁸ Pour les résultats Rhône-Alpes cf. Lettre de la MRIE n°31. Pour les résultats inter régionaux cf. « Vivre la pauvreté quand on est un enfant. Photographie de la pauvreté infantile en régions Ile-de-France, Provence-Alpes-Côte d'Azur et Rhône-Alpes », novembre 2011.

¹⁹ Dont les revenus sont inférieurs au seuil de pauvreté c'est-à-dire environ 1700€ pour une famille monoparentale avec 2 jeunes enfants ou un couple avec 1 jeune enfant.

COMMENT L'ACCES AUX ENFANTS A-T-IL ETE POSSIBLE ?

Afin de pouvoir mettre en place les entretiens, différentes institutions et associations ont été sollicitées. Le choix a été fait de se limiter à trois départements de la région. Suite à leurs réponses positives, les services départementaux et les associations locales ont été associés à cette étude et ont contribué à la mise en place des entretiens (cf. annexe 3). Finalement, 22 entretiens ont été rendus possibles par la collaboration avec deux centres sociaux rhodaniens, 6 via le foyer d'hébergement ARALIS installé en périphérie lyonnaise, 5 via des associations locales et 2 via des contacts avec les Départements de la Loire et de l'Isère.

A noter aussi que des échanges informels ont eu lieu avec quelques professionnels²⁰ ou parents, et qu'un collectif de mères a été interrogé en Isère. Cet entretien collectif a donné un aperçu du point de vue des parents (cf. encadré p. 63). Par ailleurs, quelques entretiens exploratoires ont été conduits, auprès d'enfants en situation de grande pauvreté dans un bidonville (cf. encadré p.68).

L'accès aux enfants n'a pas été des plus simples : difficultés à identifier les partenaires clés ou partenaires saturés par « *manque de temps* ». Mais surtout l'objet d'étude a nécessité d'interroger directement des enfants sur leur vie, ce qui est apparu contrariant et a suscité des formes de résistance. Un certain tabou entoure la notion de pauvreté et d'autant plus quand ce terme est associé à l'enfance. Cette gêne a été exprimée par certains parents qui n'ont pas souhaité que nous rencontrions leurs enfants, et ce en nous expliquant que leurs enfants ne rentrent pas dans le cadre de l'étude car ils ont « *tout ce dont ils ont besoin* ». Mais cela a davantage été exprimé par certains professionnels qui ne souhaitent pas confronter les enfants à cette réalité, d'une part, ou ne souhaitent pas faire, au sein de leur structure, une sélection des enfants en fonction du critère de pauvreté, d'autre part. Par ailleurs, nous avons rencontré quelques problèmes de contre temps : des enfants qui ne fréquentent plus la structure au moment de l'enquête, un rendez-vous oublié par le parent et des partenaires trop tardivement d'accord pour participer à l'étude.

COMMENT LES ENFANTS ONT-ILS ETE INTERROGES ?

Les enfants ont été interrogés par des entretiens semi directifs en face à face²¹. Un guide d'entretien (cf. annexe 1) a servi de trame dans les échanges, mais les enquêteurs ont surtout veillé à établir un climat de confiance avec l'enfant en privilégiant les sujets choisis par ce dernier. Ainsi, rares sont les entretiens où toutes les questions ont été posées. Les entretiens ont duré au maximum 1h30 et en moyenne 15 à 20 minutes.

Les entretiens se sont déroulés sur le lieu de vie de l'enfant ou au centre social dans un bureau à part. Dans tous les cas, la présence des parents n'était pas souhaitée. Cependant, trois fois, il est arrivé que l'un des parents soit présent au cours de l'entretien (ou se trouve à proximité de l'échange). Dans aucune de ces situations, cela n'a posé problème, le parent s'est mis en retrait et a apporté quelques précisions lorsque cela était nécessaire.

²⁰ Un responsable de centre social, un animateur en foyer d'hébergement d'urgence et une psychologue.

²¹ Une autorisation a été signée par l'un ou l'autre des parents.

ENSEIGNEMENTS DE L'ÉTUDE

UNE SITUATION DE PAUVRETE PAS FORCEMENT RESSENTIE

Il ressort de l'enquête que les enfants, en raison de leur jeune âge, n'ont pas forcément conscience d'être dans une situation de pauvreté, ou du moins ne l'expriment pas comme tel. En outre, le milieu social « invisibilise » la pauvreté. Les enfants vivent entourés de personnes qui partagent les mêmes conditions. Ce qui leur donne à penser que leur situation est « comme celle des autres ». De plus, leurs parents jouent un rôle protecteur. Les mères interrogées dans le cadre d'un groupe de parole en Isère expliquent qu'elles font en sorte que les enfants ne ressentent pas les soucis qu'elles vivent au quotidien : « *on se cache de nos enfants parce qu'après les enfants souffrent pour nous* ». Et pourtant, elles se font toujours du souci pour eux : « *on a toujours le souci de nos enfants et ce, même quand ils ne vivent plus à la maison* ». De même, au sujet de ses deux filles, le papa d'Océane explique : « *tous les mois, je leur donne des sous (...) le plus important c'est qu'elles aient ce qu'il faut* ». Ainsi, les parents gardent pour eux les difficultés. Ils font en sorte de répondre aux besoins et aux envies de leurs enfants. Ce faisant, les enfants pauvres se perçoivent comme des « enfants comme les autres ». Ils ont une vie affective positive ainsi que des repères sociaux et spatiaux structurants.

Si le point de vue des enfants a toute son importance, on ne peut toutefois pas toujours s'arrêter à celui-ci. En effet, il convient de croiser le point de vue des enfants, ce qu'ils disent de leur expérience et les conditions objectives de leur situation. Ainsi Océane est âgée de 12 ans. Elle vit dans un T3 avec sa mère, sa sœur et sa grand-mère. Elle partage sa chambre avec sa sœur qui est autiste. La mère partage l'autre chambre avec la grand-mère qui est malade. Pour Océane, la situation n'est pas problématique. Elle dit même : « *comme ça, c'est bien, je peux m'occuper de ma sœur et je peux profiter de ma grand-mère. Je sais qu'elle est malade et qu'elle peut mourir* ». Mais quel est le poids de cette situation pour l'enfant ?

DES CONTRAINTES ET DES PRIVATIONS

Pour un certain nombre d'enfants, une prise de conscience de la situation familiale semble émerger en grandissant. Les enfants notent alors des contraintes et des privations de divers ordres. Elles peuvent concerner tout d'abord le logement. Beaucoup d'enfants partagent leur chambre avec un frère ou une sœur. Cela ne semble pas poser de problème à certains. C'est le cas de Lisa, 10 ans, qui dort dans la même chambre que sa grand-mère mais précise qu'elle dort avec elle : « *parce que j'ai peur mais j'ai toujours ma chambre et je fais mes devoirs dans ma chambre* ». D'autres enfants vivent mal la cohabitation. Yanis, 14 ans, aimerait : « *avoir une chambre seul parce que la chambre est trop petite à trois, on n'a pas d'espace, on est tout serré. Une chambre c'est pas que pour dormir, c'est aussi pour se détendre* ». D'autres contraintes peuvent être vécues par les enfants. Alexine, 12 ans, habite dans un appartement, elle regrette qu'il n'y ait pas de jeux dans son quartier et poursuit : « *quand tu as une maison, par exemple, dehors tu peux mettre une piscine, des jeux* ». Kevin, 15 ans, habite dans une maison avec ses deux frères et sa petite sœur. Il explique : « *elle est bien mais faut trop de fioul dedans. La maison est très très froide, la journée, ça va mais l'hiver... A des moments, on aurait envie de bouger tellement il fait froid. Elle est pas isolée du tout* ». Puis, à la fin de l'entretien, il revient sur ce problème de chauffage et poursuit ses explications : « *après on aura plus de fioul. Il faut qu'on en remette tout le temps. Ça coûte des grosses sommes d'argent* ».

Autre exemple plus marquant, plusieurs enfants interrogés vivent dans une même structure d'hébergement. Ils disent l'apprécier. Ils y ont des amis et globalement la cohabitation avec les autres résidents se passe bien. Le problème réside plutôt dans l'agencement des lieux. Cela fait plus de trois ans que Nour, 12 ans, vit avec sa famille dans la structure. Elle partage une « *petite chambre* » avec ses parents. Ses frères sont dans une autre chambre de même taille. Pour aller de l'une à l'autre, il faut emprunter le couloir collectif de la structure. En somme, la famille vit dans un espace restreint. En outre, elle n'a pas vraiment d'espace à elle. Sur le ton de l'humour, Nour prétend : « *on a l'impression qu'on est des fourmis, parce que c'est serré* ». Sans hésitation, elle ajoute qu'ici « *je ne suis pas chez moi* ». Les enfants ont des capacités d'adaptation importantes. On imagine cependant, dans ces conditions, combien il est difficile pour eux de grandir comme les autres. Comment faire sans un espace à soi ? Le partage de l'intimité est-il toujours supportable ? Enfin, quelles répercussions les conditions précaires d'habitat ont-elles sur l'éducation et la scolarité de l'enfant ?

Comme mentionné précédemment, les enfants rencontrés disent avoir ce dont ils ont besoin et ne manquer de rien. S'ils en avaient les moyens, leur consommation serait toutefois plus importante. A l'image d'autres enfants, ils souhaiteraient acquérir l'un ou l'autre de ces biens : un nouveau parfum, une console de jeux vidéo, un vêtement de marque, un téléphone portable etc. Pour autant, on peut formuler l'hypothèse que, plus que d'autres enfants, ils ont conscience du coût excessif de certains biens pour leurs parents. Ils ont conscience de la valeur de l'argent. Khaled, 10 ans, aimerait avoir certains jeux mais « *ça coûte cher des fois* » et il précise : « *la play 3, elle coûte 395€* ». De même, Amin, 15 ans, aurait envie d'un scooter « *mais ça coûte cher, et surtout ma mère veut pas parce qu'elle dit que déjà je suis toujours dehors mais en plus avec un scooter je serais jamais là. Et puis je crois qu'elle a peur aussi* ». Réalistes, souvent, les enfants renoncent. Ainsi, Anna, 12 ans, rêve d'un sac à la mode mais, d'après elle, « *c'est trop cher. Pour ce prix là, il ne faut pas que cela soit que pour moi. Ça doit servir à tout le monde* ». Ou alors ils se montrent patients, à l'image de Nabil, 10 ans, qui en dépit de son jeune âge se projette déjà dans son prochain établissement scolaire. Il explique : « *dans le collège où je vais aller, si tu ne mets pas de la marque, ils te parlent pas (...) ma mère va me donner 20€ par mois pour économiser et après je pourrai me les acheter !* ». De même, Emma, 11 ans, aimerait avoir un livre d'origami, elle n'en a encore jamais eu, mais elle attendra le déménagement de sa famille avant de le demander à ses parents. Conscients des difficultés financières des parents, les enfants se sentent reconnaissants. Ils espèrent un jour leur rendre la pareille comme Khalil, 13 ans, qui a la ferme intention « *un jour d'emmener ma mère à la Mecque pour la remercier de tout !* ».

On peut aussi se demander : quel regard les autres enfants portent sur ces manques ? Comment les enfants pauvres vivent-ils les inégalités de richesses familiales ?

**« UNE PAROLE DES PARENTS SUR CE QU'ILS VIVENT POUR LEURS ENFANTS »
EXTRAITS DES ECHANGES REALISES AVEC UN COLLECTIF DE MERES**

Cet encadré fait écho aux échanges réalisés avec le collectif « Les Mains Tendues » interrogé à Pont-Evêque. Ce collectif, animé par le centre social, propose à des adultes (souvent des femmes) issus d'un quartier populaire de se réunir chaque jeudi après midi pour partager un moment de convivialité. C'est dans le cadre d'une rencontre hebdomadaire que la MRIE a interrogé le regard de ces adultes et parents sur la pauvreté financière vécue par leurs enfants.

Les participantes ont tout d'abord rappelé qu'être pauvre financièrement ne signifie que l'on est pauvre culturellement et familialement. Elles ont ajouté : « *les enfants sont riches de plein de choses* ». La richesse des enfants « *c'est ce qu'ils deviennent en grandissant !* ». Voir qu'ils sont respectueux, qu'ils ont trouvé un métier, « *qu'ils sont casés* », qu'ils sont mariés, « *qu'ils ont leur vie !* », fait la fierté des mamans. Elles ont aussi rappelé l'importance de la famille (cf. p.66). Les échanges se sont ensuite orientés autour de deux grandes difficultés.

Les difficultés financières vécues du côté des parents

De leurs côtés, les mères rencontrées ont débattu sur la question de la « *dureté* » de la vie : « *la vie était-elle plus dure avant ou est-elle plus dure maintenant ?* » Les participantes n'étaient pas toutes d'accord sur ce sujet. Certaines ont affirmé que la vie était plus dure « *avant* » (10 ou 20 ans en arrière) parce qu'il n'y avait pas beaucoup d'aides. D'autres ont expliqué que : « *de nos jours, le coût de la vie ayant fortement augmenté les courses sont plus chères. Et avec la crise les choses ne s'améliorent pas* ». En revanche, elles étaient toutes d'accord sur l'idée qu'en France les aides (financières et associatives) sont importantes. Toutefois, les difficultés financières les impactent au quotidien. Vis-à-vis des enfants, certaines participantes ont expliqué qu'elles font en sorte que leurs enfants ne ressentent pas les soucis qu'elles vivent au quotidien (cf. p.61). D'une façon générale, les mères expriment : « *on a toujours le souci de nos enfants [...] même quand ils ne vivent plus à la maison* ».

Une difficulté majeure du côté des parents : l'autorité

Les participantes ont fortement insisté sur les difficultés qu'elles rencontrent avec l'autorité : « *le plus difficile dans l'éducation des enfants c'est l'autorité. Avant les enfants ne s'autorisaient pas certains écarts à l'autorité. Et ce, même lorsqu'un adulte de l'entourage de l'enfant faisait preuve d'autorité. Aujourd'hui hormis les parents ou les grands frères et sœurs, aucune personne n'a de légitimité à exercer son autorité. Les enfants sont surprotégés [...]. Les enfants savent se servir de ces possibilités* ». Elles poursuivent alors leur débat sur les « *tentations* » actuellement mises à disposition des enfants : « *de plus, les enfants veillent de plus en plus tard le soir ils ont facilement accès à la télévision et à internet. Cela ne facilite pas leur éducation. Il est nécessaire de poser un cadre, des horaires et des règles* ».

Les participantes regrettent les systèmes d'entraide, de solidarité et de partage entre parents : « *il y a quelques années en arrière, il y avait plus de solidarité entre les adultes. A l'époque, les enfants étaient sous la responsabilité de tous, les femmes se retrouvaient dans les espaces collectifs dehors et elles gardaient les enfants collectivement. Aujourd'hui, c'est chacun pour soi. [...] Les gens ne s'intéressent plus à leur voisinage. On a pourtant intérêt à se rencontrer* ».

Elles terminent leur explication sur le constat d'une éducation plus difficile aujourd'hui : « *le constat est fait que l'éducation des enfants aujourd'hui est complètement différente de celle d'avant. Il a été dit que de nos jours les enfants sont de moins en moins respectueux envers les adultes : les grands sont plus respectueux que les petits. A cela, plusieurs explications ont été associées : une éducation plus compliquée. Mais l'école aurait également un impact sur ce changement. Enfin et surtout « ça vient des parents », aujourd'hui nous faisons face à une éducation plus libérale, plus permissive* ».



DES ENVIES AUX REVES

Au-delà des envies, qu'en est-il des rêves des enfants ? La plupart des enfants ont des rêves ambitieux, voire très ambitieux. Ce qui ressort avant tout, c'est le souhait de partir de là où ils habitent et bien souvent aller vivre aux Etats-Unis. Pourquoi les Etats-Unis ? Parce que c'est « *le pays des rêves* » mais aussi parce que « *j'aime bien l'anglais, les gratte-ciel* », « *j'aime les grands immeubles et les voitures de luxe, une BMW* » et encore « *parce que la culture Hip Hop est sortie de là-bas. Je préfère le style de musique américain. Leurs techniques sont plus avancées qu'en France* ». Ici, on perçoit l'impact de la télévision sur la socialisation des enfants. D'autres pays sont cités par les enfants comme pays où ils rêveraient de vivre : il s'agit souvent du pays d'origine des parents, principalement parce que la famille y vit. Le deuxième rêve de Slim, 14 ans, c'est de vivre en Tunisie, « *parce que je suis Tunisien* ». Les enfants expriment aussi des rêves de voyages et citent des lieux dans lesquels ils ne sont jamais allés comme : « *Londres* », « *l'Espagne* » ou « *les Bahamas* ».

Beaucoup d'enfants rêvent d'avoir de l'argent, beaucoup d'argent, de devenir célèbres et vivre dans des conditions de vie luxueuses. A la question « *est-ce que tu as des rêves ?* », Thomas, 11 ans, a répondu « *oui, d'être millionnaire* ». De même, Anna, 12 ans, rêve de « *devenir une star, chanter, et avoir une villa avec piscine à Paris* ». Quant à Nour, 12 ans, elle rêve d'« *être riche, être une star ou être mariée avec une star* ». Certains enfants passionnés par un sport, rêvent d'en vivre plus tard et de devenir, par exemple, « *footballeur !* ». Dans le même esprit, le rêve d'Amin, 15 ans, c'est un « *projet de danse. Ca serait faire un film sur la danse, un court-métrage et ensuite un film qui se vendra. J'espère* ». Pour autant, est ce que ces rêves sont différents des autres enfants ?

Certains enfants sont bien moins ambitieux. C'est le cas de Nabil, 10 ans. Il rêve d'« *être riche, que ma famille soit en bonne santé, que je sois habillé en marque, que j'aie le permis à 18 ans de la première fois* ». Il précise qu'être riche c'est « *avoir de l'argent, acheter une maison et une voiture* ». Ahlem, 14 ans, rêverait d'être une styliste riche et connue mais elle explique qu'être riche ça veut dire : « *on peut s'acheter ce qu'on veut et on n'a pas de problème mais faut quand même économiser parce que le lendemain on peut ne plus être riche* ».

Encore plus réalistes, quelques enfants rêvent d'une vie « normale » : se marier, avoir des enfants, une maison et une voiture, comme Mégane, 11 ans, qui précise : « *moi je veux voyager et aussi me marier et avoir des enfants* ». Quand on la questionne sur ses rêves, Lisa, 10 ans, explique : « *je me vois à Lyon. Je voudrais faire des voyages, me marier et avoir des enfants. Mon premier voyage ça sera en Italie, Venise et après Rome* ». Cinq enfants précisent qu'ils se voient à Lyon, par choix ou manque de choix, comme Mansour, 13 ans, qui dit ne pas avoir de rêve : « *je n'en ai pas, je me vois à Lyon* ». Plus tard, Faustine, 14 ans, se voit dans une maison à Lyon ou à Villeurbanne, « *ou peut être en Italie, si j'ai un bon métier* ».

Certains enfants, souvent les plus âgés, n'expriment aucun rêve ou alors celui d'aider leurs parents et de gagner en autonomie. Le premier « rêve » formulé par Arsèn, 15 ans, est « *aider mes parents* ». Quant à Dylan, 16 ans, il aide déjà son père à la ferraille. Il nous livre : « *le matin, je me lève, je vais au boulot. J'aide mon père. J'aime pas laisser mon père comme ça* ». Son seul rêve serait d'avoir le permis, mais pour cela, il a besoin d'une aide financière.

METIERS : DU REVE A LA REALITE

Il est intéressant de s'arrêter un peu sur les métiers envisagés par les enfants. Trois enfants n'ont pas été interrogés sur ce point, sinon rares sont les enfants qui n'ont pas su répondre à la question.

QU'EST CE QUE TU VOUDRAIS FAIRE COMME METIER PLUS TARD ?

Réponse de ceux à qui la question a été posée

Age	Métier
4	Maitresse
6	Militaire
10	Ingénieur de voiture
10	Policier
10,5	Sauver des animaux
11	Manucure et coiffure
11	Ne sait pas encore
11	Ne sait pas encore
11,5	Vente ou danseuse
11,5	Policier
12	S'occuper des chiens
12	Médecin
12	Break dance
12	Psychologue
12	Travailler à la crèche
12	Footballeur
12	Docteur pour les yeux
12	Institutrice
13	Vétérinaire, styliste ou coiffeuse
13	Cuisinier et danseur pro
13	Pompier
13	Anthropologue / danseuse
14	Styliste
14	Coiffure ou mannequinat
14	Plombier
14	Electricien ou cuisinier
15	CAP couvreur / ferrailleur
15	Garagiste
15	Pompier
15	Commerce international
16	Directeur de banque
16,5	Ferrailleur

Bien entendu, une grande variété de métiers ont été évoqués (cf. tableau ci-contre). Trois grands types de métiers se distinguent. Tout d'abord, il y a les métiers qui protègent ou permettent de sauver des vies humaines ou animales : policier, médecin, puéricultrice, vétérinaire, militaire ou pompier. Les enfants commentent : « ça me plaît de sauver des gens », « j'aime guérir les gens ». Ensuite, il y a les métiers plus pratiques comme cuisinier, plombier, électricien, ferrailleur ou garagiste qui séduisent d'autres enfants : « j'aime tout ce qui est réparation », « parce que les voitures me plaisent ». Et enfin, il y a les métiers plus « tendance » : footballeur, danseur, coiffeur, styliste ou mannequin.

Lorsque l'on s'intéresse de plus près à l'évolution des métiers évoqués selon l'âge des enfants, on se rend compte de la prise de conscience de ces derniers. Les métiers les moins valorisés socialement se retrouvent presque tous chez les grands adolescents. En grandissant, ils prennent conscience des exigences nécessaires pour parvenir à exercer tel ou tel métier. Certains enfants font alors le lien entre le métier souhaité et les études nécessaires pour y parvenir. Le rêve d'Emma, 11 ans, « c'est de devenir maitresse mais c'est plus dur parce qu'il y a des années d'études », alors elle préfère devenir coiffeuse. Khalil, 13 ans, voudrait être danseur professionnel mais il a peur de ne pas y arriver, alors il se voit aussi devenir cuisinier : « je peux pas tout miser sur la danse ». Enfin, Johanne, 13 ans, voulait devenir anthropologue mais à la suite d'un stage de 4^{ème} effectué à l'université, elle a compris que l'anthropologie amenait vers peu de débouchés. Maintenant elle veut : « un métier fixe ». Exception à la règle et malgré des difficultés scolaires, Olivier, 16 ans, se voit travailler dans une banque plus tard « et pourquoi pas devenir directeur de banque ».

A l'inverse, le plus grand des enfants rencontrés aide déjà son père à la ferraille, il ajoute : « j'ai pas le choix ». De même, Kevin, 15 ans, voudrait faire un CAP « comme ça en un an je pourrais vite travailler ». Pour ces deux jeunes garçons, on ressent un besoin d'autonomie fort conjugué à une mauvaise expérience de l'école. Ces enfants ne trouvent pas d'intérêt à faire des études. Ils souhaitent travailler le plus vite possible, avec les limites que cela pourra avoir à long terme sur leur vie professionnelle.

Le rapport à l'emploi des enfants interroge sur la transmission intergénérationnelle de la pauvreté. Comment l'exemple des parents influe-t-il sur les aspirations des enfants ? Comment permettre aux enfants de penser leur vie professionnelle en fonction de leurs aspirations ? Comment les accompagner au mieux dans la réalisation de leurs rêves ?

DES LIENS FAMILIAUX FORTS ET IMPORTANTS AUX YEUX DES ENFANTS

Il est souvent question de la famille dans les entretiens avec les enfants et pas seulement des parents et frères et sœurs. La famille élargie est très souvent évoquée : oncles, tantes, cousins, cousines ou encore grands-parents. Pour les enfants qui vivent dans un logement stable, les relations familiales sont installées dans le quotidien. Le dimanche, Malek, 12 ans, reste avec sa famille, « *soit on reste à la maison, soit je vais chez mon cousin* ». Khaled, 10 ans, est très fier de nous préciser « *on joue avec mon père à la Playstation* ». Ceux qui ont de la famille éloignée à l'étranger vont souvent la voir pendant les grandes vacances. A l'inverse, la vie est difficile pour ceux qui ne peuvent pas vivre en famille. C'est le cas de Nour, 12 ans, hébergée dans un foyer depuis plusieurs années. Elle ne se sent pas chez elle, « *parce que y a pas toute la famille* ». Quant à Kenza, 15 ans, elle aimerait : « *voir ma grand-mère au Sénégal, je l'ai pas vu depuis 2008 ou 2009, je sais plus* ». On note aussi qu'environ un tiers des enfants interrogés ont des parents séparés, avec les difficultés que cela peut engendrer dans l'organisation du quotidien.

La tendresse et l'amour que portent les enfants aux membres de leur famille est parfois très explicite. La grand-mère de Malek, 12 ans, habite près de chez lui. Il la voit souvent, « *je parle avec elle et j'aime bien la voir* ». Sa grand-mère est importante pour lui ; ce qu'il aime chez sa grand-mère : « *tout* ». Cette affection peut aussi se traduire par de la fierté pour leurs parents comme l'exprime Khalil, 13 ans, au sujet de sa mère : « *des fois je préfère la regarder cuisiner plutôt que de jouer* ». Enfin, on ressent une forte solidarité dans la plupart des familles : aide aux devoirs mais aussi soutien moral etc. Quand il le faut, Alexine, 12 ans, défend sa petite sœur. Quant à Dylan, 16 ans, il habite dans un appartement depuis peu mais il semble préférer la vie en caravane. Pourtant, il dit trouver l'appartement « *bien* » pour sa famille : « *là je remonte le moral à ma mère* », « *je préfère ici pour mes petits frères* ».

Des contre-exemples ont toutefois été rencontrés. C'est le cas de deux frères et une petite sœur qui habitent dans la Loire. Au cours de l'entretien, les parents ont été très peu évoqués sinon pour expliquer que la maman passait beaucoup de temps sur l'ordinateur, et que le papa n'amenait pas son fils au foot parce qu'il avait trop de travail.

De leur côté, les mères rencontrées en Isère (cf. encadré p.63) ont insisté sur l'importance des moments qu'elles passent avec leurs enfants ou des enfants qui leurs sont chers et ce, même s'ils sont grands et « *ont une situation* » : « *j'aime inviter mes enfants chez moi* ». Dans certains cas, cela relève d'une tradition familiale, ces moments sont réguliers : « *le samedi ou le dimanche, ils sont toujours à la maison* ». Dans tous les cas, ce sont des moments privilégiés mais, « *quand ils partent on se sent seuls* ». Elles évoquent également une entraide chez les enfants, notamment de la part des plus grands qui s'occupent des plus petits. La richesse des enfants « *c'est ce qu'ils deviennent en grandissant !* ». Voire qu'ils sont respectueux, qu'ils ont trouvé un métier, « *qu'ils sont casés* », qu'ils sont mariés, « *qu'ils ont leur vie !* », fait la fierté des mamans.

LE CADRE DE VIE : UN ESPACE REDUIT, MAIS DES REPERES STABLES ET RASSURANTS

Qu'ils habitent en ville ou dans une petite commune, les enfants ont exprimé leur attachement à leur lieu de vie. Ils évoquent souvent leur « *quartier* » ou « *ville* » et repères associés. Hamza, 12 ans, habite dans le quartier de la Ferrandière depuis qu'il est petit, il précise « *en face du stade, dans un appart'* ». Toute l'enfance d'Océane, 12 ans, s'est déroulée à Saint-Marcellin, lieu où elle a tous ses repères. Océane s'y sent bien. En dehors du quartier / de la commune et, pour certains, du pays d'origine des parents, peu de lieux sont évoqués sinon le lieu rêvé, l'eldorado, souvent les Etats-Unis. Hamza explique que quand il sera grand, il voudrait vivre à Los Angeles : « *ça fait rêver, c'est les séries à la télé* ».

Si les enfants sont nombreux à avoir déménagé depuis leur naissance, il s'agit très souvent de déménagements de proximité. Le parcours résidentiel est beaucoup plus chaotique et mal vécu par les enfants du foyer d'hébergement. Gabriel, 6 ans, vit depuis un an au foyer. Avant, il vivait dans une maison mais il explique « *elle n'a plus voulu ma mère* ». En dehors de ces situations, sur les 21 enfants interrogés, 8 n'ont jamais déménagé, 11 ont déménagé à moins de 10 km de là où ils habitaient avant et seulement 2 ont connu un déménagement conséquent (région parisienne et famille de voyageurs). Même si le nouveau lieu de vie n'est pas loin du précédent, pour les enfants, cela change beaucoup de choses et il faut reconstruire tous ses repères. Lisa, 10 ans, vit dans le quartier de la Ferrandière à Lyon. Avant elle habitait dans le quartier de Perrache. Elle expose : « *ici, je ne connais pas trop* ». Plus tard, elle se voit vivre à Lyon. Autre exemple qui illustre l'appréhension des enfants par rapport aux distances géographiques : Donia, 11 ans, habite à Bron, une commune limitrophe de Lyon. Quand elle est née, elle vivait à Villeurbanne mais ses parents ont vite déménagé à Bron, elle explique alors « *mon frère et ma sœur, ils étaient nés là-bas, à Lyon et à la Caluire* ».

Il y a aussi la peur de quitter le lieu de vie « *cocon* », et la peur du regard que les autres portent sur leur « *quartier* » en particulier quand ce dernier est connoté négativement. Olivier, 16 ans, a passé toute son enfance à la Ricamarie (banlieue stéphanoise populaire). Il s'y sent bien, il a tous ses repères et ne ressent pas du tout le besoin de changer de ville. Après avoir fait toute sa scolarité à la Ricamarie, il est au lycée au Chambon-Feugerolles, celui correspondant à son secteur. Il fait une demi-heure de route en bus le matin pour s'y rendre, de même le soir pour rentrer chez lui. Olivier constate une grande différence entre son ancien collège et le lycée. Au collège, ils étaient « *17 par classes, et c'était très bruyant* » alors que dans ce lycée ils sont « *32 ou 33 par classes mais c'est beaucoup plus calme et plus rangé, plus strict* ». Avant, le rythme de travail n'était pas le même, notamment « *les profs étaient beaucoup absents et n'étaient pas remplacés. En allemand, l'année passée, je n'ai eu que 24 heures de cours !* ». Ainsi, dans ce lycée, où règnent une plus grande mixité et plus de sérieux, il a l'impression de porter « *l'étiquette de La Ricamarie* ». Il travaille beaucoup pour rattraper ce retard. Mais ces années de collège à La Ricamarie le suivent, même les professeurs de son lycée font le rapprochement. Notamment, sa mère nous raconte : « *un jour, il parlait d'un professeur qu'il avait eu au collège avec un de ses profs du lycée et celui-ci lui a répondu que de toute façon ce prof là sur-note !* ».

Pour les 4 enfants gens du voyage rencontrés, le constat est différent. Ces derniers, bien que sédentarisés depuis quelques années, ont des repères géographiques beaucoup plus vastes. De plus, ils aspirent à voyager. Dylan, 16 ans, affirme « *je veux retourner en caravane, voir ma famille, partir avec mes cousins* ». Kevin, 15 ans, explique qu'il préfère les caravanes aux maisons : « *dans une caravane on peut bouger, dans une maison pas trop* ». Sa sœur de 4 ans confirme qu'elle « *adore les caravanes... en plus c'est bien les caravanes parce qu'on peut aller à la mer* ».

REGARD SUR LES ENFANTS EN SITUATION DE GRANDE PAUVRETE DANS UN BIDONVILLE

Avant de démarrer l'enquête qualitative, quelques observations et entretiens²² ont été réalisés, de manière exploratoire, auprès d'enfants en situation de grande pauvreté. Grâce à la collaboration d'une association d'insertion par le logement (l'ALPIL²³), nous avons pu nous rendre dans un bidonville installé sur un terrain vague, jouxtant une ligne de chemin de fer. Plus précisément, le bidonville est situé dans le centre de Lyon, non loin d'un quartier d'affaires et de la gare de la Part-Dieu. Au total, soixante dix personnes y vivent dont une quinzaine d'enfants. L'eau ayant été coupée, ils n'y ont plus accès. Par ailleurs, ils n'ont pas de sanitaires. Leur habitat se résume à des cabanes construites avec soin à partir de palettes de bois et autres matériaux de récupération. A ceci s'ajoute un système de chauffage rudimentaire à l'origine de risques d'incendie. Récemment quatre cabanes ont brûlé et une petite fille de moins de deux ans a été blessée à la tête. On comprend qu'ici c'est bien de survie dont il est question. Cela concerne aussi l'alimentation, l'hygiène, la lutte contre certaines maladies comme l'hépatite ou la tuberculose, favorisées par des conditions sanitaires dégradées.

Les personnes hébergées en bidonville vivent des expulsions à répétition. Ce qui a des conséquences sur la scolarisation des enfants. Au cours d'une même année, certains ont changé plusieurs fois d'école. Dans le pire des cas, il arrive qu'un enfant n'ait jamais été scolarisé. Dans de telles conditions, quelle intégration possible pour celui-ci ?

D'un autre côté on observe que l'enfant peut jouer un rôle central dans sa famille, de part sa meilleure pratique de la langue française. Il sert d'interprète avec les associations et de médiateur avec le voisinage ou les institutions. Si ce rôle est important, il n'en demeure pas moins problématique. Les enfants sont responsabilisés de manière précoce et les parents voient leur rôle bouleversé. Autre facteur de responsabilisation précoce, les enfants ont intégré la peur d'être arrêté ou expulsé par les forces de l'ordre. Ils savent qu'ils doivent dissimuler au mieux leurs conditions en prêtant attention à leurs manières de s'habiller et de se comporter en public. Au regard de tous ces éléments, il n'est pas étonnant que ces enfants aient le sentiment de ne pas être comme les autres, *a contrario* de certains enfants en situation de pauvreté enquêtés par ailleurs. Quels impacts leurs conditions de vie dégradées auront-elles sur leur devenir ?

L'ÉCOLE ET LES RELATIONS SOCIALES : UN BILAN MITIGÉ

Bien que nous n'ayons pas nécessairement orienté le dialogue autour de la scolarité, l'école a été souvent évoquée dans les échanges avec les enfants. A la question : « *comment ça se passe à l'école ?* », les réponses ont été assez partagées. Sur 22 enfants qui se sont exprimés sur cette question, 9 affirment que cela se passe « *bien* », que « *ça va* » ou que cela se passe « *très bien* ». La matière préférée la plus souvent citée est les mathématiques et celle qui semble la moins aimée est le français.

A l'inverse, 12 enfants évoquent une scolarité difficile et un enfant n'est plus scolarisé. Quand on compare les âges avec les classes fréquentées, on en déduit qu'au moins dix enfants ont redoublé durant leur scolarité. Tous les enfants vivant en foyer d'hébergement ont fait part de difficultés importantes à l'école, sans pour autant s'étendre sur le sujet. Certains éléments permettent de comprendre les difficultés des enfants : 6 ont changé d'école récemment, 2 ont connu d'importants changements d'enseignants et un garçon relate des conditions de travail difficiles (classes surchargées, rythme soutenu). Deux enfants suivent un cursus en SEGPA. C'est le cas d'Amin, 15 ans, qui a redoublé une fois et explique : « *j'ai des bonnes notes maintenant que je suis en SEGPA* ». A noter aussi que deux enfants ont manifesté un net rejet de l'école. C'est le cas de Dylan, 16 ans, qui n'est plus scolarisé : « *j'ai quitté l'école, ça fait longtemps, ça me plaisait pas* ». Kevin, 15 ans, est plus catégorique : « *je sais que j'aime pas l'école, je déteste c'est un truc que j'ai horreur* ».

La scolarité des enfants ne s'appréhende pas uniquement par les résultats scolaires. Les relations sociales jouent un rôle très important dans la scolarité. Qu'en est-il des relations sociales des enfants ? A l'école comme en dehors, les enfants parlent des copains et copines. Emma, 11 ans, explique : « *j'ai des copines sympas, entre copines on se défend* ». Cela n'est toutefois pas vrai pour tous les enfants

²² Ils ont eu lieu en 2010. Depuis le bidonville a été fermé.

²³ Action Lyonnaise pour l'Insertion par le Logement

interrogés. Les enfants en situation très précaire sont un peu plus réservés sur le sujet. Les relations sociales évoquées par les enfants vivant dans un foyer d'hébergement d'urgence se restreignent à la famille ou aux enfants de la collectivité. De même, quand on lui demande s'il a des copains, Kevin, 15 ans fait comprendre que non. Ce dernier passe une grande part de ses temps libres à surfer sur internet. De même, Khaled, 10 ans rencontre des difficultés à l'école. Il précise : « *j'aime un peu (l'école). Aujourd'hui quelqu'un voulait me frapper. Il m'a frappé* ».

Enfin, quelques enfants relatent des relations sociales perturbées par un déménagement, un changement d'école ou de milieu. C'est le cas d'Olivier, 16 ans. Lorsqu'il est arrivé au lycée, la rentrée a été un peu difficile, tous ses amis étaient partis dans d'autres lycées alors qu'Olivier avait choisi celui qu'on lui proposait. Mais actuellement tout se passe très bien il s'est fait de nouveaux amis, avec qui il reste souvent le mercredi après-midi pour travailler leurs cours.

DES ENFANTS QUI S'AMUSENT, COMME TOUS LES ENFANTS

Quand on interroge les enfants sur ce qu'ils font de leur temps libre (en dehors des vacances), les réponses données par ces derniers sont assez diverses. La première réponse qui vient à la bouche de certains est « *je fais rien* ». Et pourtant, quand on creuse un peu, on se rend compte que ce n'est pas forcément notre lecture. Les enfants se retrouvent beaucoup entre amis mais aussi entre frères, sœurs et cousins pour jouer ensemble. Les enfants qui évoquent des activités solitaires et/ou passives (ordinateur, télé) sont rares. Globalement, les enfants véhiculent une bonne image de leur vie à travers la description de leur temps libre.

Les activités proposées par l'école et surtout les centres sociaux sont évoquées par beaucoup d'enfants. Faustine, 14 ans, explique qu'en dehors de l'école elle ne fait rien : « *Je dors, je mange et je viens au centre* ». Le centre social fait partie du quotidien de nombreux enfants, c'est un lieu repère, un lieu de jeu où les enfants se plaisent à retrouver leurs amis. Ainsi, Amin, 15 ans, précise « *au centre, c'est comme la famille* ». Au-delà des activités qu'il propose, le centre social a un rôle éducatif pour ces jeunes et permet à certains de concrétiser leurs rêves. Khalil, 13 ans, raconte qu'il a un projet de vacances avec le centre : « *il y a un groupe de 7 personnes et aussi un groupe de filles. On fait des actions bénévolement ou pas : buvettes, vide-grenier et ça permet de financer nos propres vacances* ».

En plus des animations du centre social (ou en lien avec), les enfants passent beaucoup de temps aux activités sportives : basket, hip hop, boxe, break dance mais surtout football. Certains sont inscrits à des cours voire des clubs, d'autres aimeraient s'y inscrire mais ne le peuvent pas comme Donia, 11 ans, qui voudrait faire de la natation mais « *il y a personne qui peut m'accompagner* ». En dehors des activités sportives encadrées, les enfants sont nombreux à jouer au foot avec les voisins, cousins et amis. Les deux frères et la fillette interrogés dans la Loire jouent au foot même en hiver, dans le froid : « *moi je suis dans les cages dans la neige. Après, on joue et on dit qu'on est en Russie* ».

De façon un peu moins régulière, les enfants évoquent des sorties dans les lieux publics (notamment des parcs) qu'ils partagent parfois avec leurs parents et semblent particulièrement apprécier. Le mercredi, Donia explique : « *on part au fort de Bron, on s'amuse. J'y vais presque tous les mercredis, samedis et dimanches. On prend les rollers et on fait des jeux. Avec les rollers, on monte et après on descend* ». Elle aime faire du roller, « *oui, même ma sœur, mon frère c'est avec le vélo* ». Donia ne sait pas encore si elle va y retourner le week-end prochain mais l'espère fortement. D'autres enfants évoquent le Parc de la Tête d'Or à Lyon ou d'autres parcs publics mais aussi le centre commercial de La Part Dieu ou le centre ville de Saint-Etienne. En milieu moins urbain, des enfants nous ont parlé d'une ferme, de jeux dans un champ de maïs et de baignades dans un lac. Une seule fillette a évoqué une participation religieuse, il s'agit d'Alexine, 12 ans, qui passe ses samedis après-midi à la mosquée. Elle aime bien y aller, elle y voit du monde et ne s'ennuie pas.

Quelques activités culturelles sont citées par un ou deux enfants : atelier création, cinéma, théâtre ou encore chorale. Une poignée d'enfants mentionnent des activités d'intérieur comme les jeux de société, les jeux vidéo ou le dessin. Enfin, un adolescent explique que pendant ses temps libres, il

travaille avec son père. Un autre nous confie que, dans la limite du possible, il est « *militant* » et participe à des manifestations avec sa mère, et à certains mouvements lycéens quand il le peut. Il a été délégué de classe au collège et soutient ses pairs lorsqu'il constate des injustices.

DES VACANCES : LA NECESSITE DE CHANGER LE QUOTIDIEN

Le sujet des vacances a occupé une place importante dans les échanges avec les enfants. Pour la plupart d'entre eux, être en vacances, c'est déjà tout simplement ne pas aller à l'école. Mégane et Margaux, sœurs jumelles de 11 ans, expliquent que le mot vacances signifie « *repos, pas d'école, s'amuser, pas de devoirs et pas de maîtresse* ». Yanis, 14 ans, poursuit : « *pas d'école, détente, grasse matinée, sortir avec les copains, aller au centre* ». Quant à Lisa, 10 ans, elle semble déçue de ne pas voir les copains et copines pendant les vacances, elle définit les vacances par : « *repos, pas d'école, pas de copines, à part au centre et pas de devoirs* ».

Les activités proposées par les centres sociaux ou centres aérés occupent une place centrale dans les échanges sur les vacances. Ce qui peut s'expliquer par le fait que de nombreux enfants ont été interrogés en centre social. Toutefois, d'autres enfants que ceux interrogés en centre social mentionnent ces structures. Très souvent, les activités proposées restent proches du lieu de vie habituel mais les enfants les interprètent tout de même comme des « sorties ». Diona, 11 ans, raconte ses dernières vacances : « *je suis sortie. Je suis partie au centre, je suis sortie avec ma copine* ». Malek, 12 ans, précise : « *je suis parti dans un centre. A Percotte, juste à côté. On est partis, on a fait une sortie luge. Et après, on est parti dans un cinéma et après on a fait des activités* ». Il arrive aussi que le centre permette aux enfants de voyager, quitter le quartier. C'est ce qui est arrivée à Louise, 12 ans, passionnée par le break dance, et qui participe aux cours de théâtre. Cet été, elle va partir avec le centre social au festival d'Avignon : « *c'est un mini camp où on va faire des spectacles* ». D'autres enfants évoquent des vacances en colonie mais rares sont ceux qui partent en famille. L'été dernier, Sofia, 12 ans est partie en colonie de vacances et sur la côte avec ses parents. Pour les prochaines vacances, elle va aller au centre et peut être qu'elle partira en week-end avec ses parents. Mais, ce témoignage est une exception.

En dehors des activités organisées par les centres sociaux, les enfants évoquent à nouveau la fréquentation de parcs ou lieux publics, en famille ou avec des amis. Khaled, 10 ans, aime aller au parc de la Tête d'Or, pour faire du vélo et voir les animaux : « *j'ai envie d'aller au parc de la Tête d'Or. J'y vais des fois, quand il fait très beau* ». D'autres enfants passent une partie de leurs vacances chez la famille : le père, l'oncle, la tante, le cousin, la cousine, à « *Voiron* », à « *Valence* » en « *Allemagne* », en « *Espagne* »... Pendant les vacances, Ambre, 11 ans, reste à Saint-Chamond, sauf lorsqu'elle va voir son père. Un autre enfant explique que normalement pendant les vacances, il va en Tunisie parce qu'il a de la famille là-bas « *mais pas cette année parce qu'on n'a pas d'argent* » et pourtant, il ajoute : « *j'espère qu'on va y aller parce qu'en août, y'a pas de centre* ».

Il y a aussi ceux qui ne font « *rien* », ceux qui ne s'étendent pas sur le sujet. Les enfants interrogés dans une structure d'hébergement d'urgence n'ont jamais évoqué le sujet des vacances. Leila, 13 ans, explique qu'en dehors de l'école, elle ne fait « *rien* ». Les difficultés du quotidien sont-elles trop dures à vivre ? Beaucoup d'enfants ont conscience qu'ils n'ont pas les mêmes vacances que les autres. Mégane et Margaux, 11 ans, expliquent : « *on est toujours ici, on n'a jamais voyagé* ». Pour Alhem, 14 ans, le mot vacances signifie « *pas cours et normalement on part en voyage* ». Cependant, pour la plupart, il n'est pas question de partir et de voyager. Quant à Olivier, 16 ans, cela fait désormais quatre ans qu'il n'est pas parti en vacances. Chaque été, il observe le même phénomène : « *tout le monde part en vacances et ici il n'y a plus personne. C'est un peu lourd. J'aimerais bien faire comme tout le monde. Pourquoi moi je dois rester là ?* ».

Enfin, il y a quelques belles expériences qu'on ne peut pas oublier tellement elles marquent les enfants. Deux frères et une sœur ont été interrogés ensemble. Lorsque le sujet des dernières vacances a été abordé, les enfants ont manifesté leur joie de se remémorer ces belles journées qui pourtant, ne dataient pas des dernières vacances mais de 10 mois en arrière. Ces derniers ont passé une semaine de vacances en camping à Saint-Tropez. Les baignades et visites ont été décrites avec

beaucoup de soin et de précisions « *en fait de midi à 7 heures, on s'est amusés à sauter dans le grand lac. On s'amusait comme ça à sauter...* ». Il s'agit d'expériences très attendues et désirées. Les voyages scolaires sont aussi parfois une chance de s'évader. Océane est âgée de 12 ans. Elle vit à Saint-Marcellin dans une petite commune de l'Isère. Elle aimerait sortir de celle-ci plus souvent. Une visite récente de Lyon est restée gravée dans sa mémoire comme un événement alors que, pour d'autres, cela serait ordinaire. Elle espère bientôt partir en Ecosse à l'occasion d'un voyage scolaire. Cependant, elle n'est pas certaine d'y parvenir pour des raisons financières. Une partie de la somme a été avancée, l'autre fait défaut. Aussi le parent a décidé de demander une aide auprès d'un travailleur social. Plus important aux yeux de l'enfant, sa grand-mère vit dans le nord de la France. Elle est malade et âgée. Elle souhaiterait aller la voir mais cela n'est pas possible. Le voyage a un coût conséquent. Il y a les billets de train à payer ainsi que l'hôtel car la grand-mère n'a pas son propre logement.

UN MORAL ET UN RAPPORT A LA SANTE PLUTOT BONS

Sur le plan de la santé, les enfants rencontrés laissent entendre une bonne forme physique et mentale, à une ou deux exceptions près sur lesquelles nous n'en avons pas su davantage. Les échanges attestent d'un bon moral des enfants interrogés. D'un point de vue somatique, très peu de difficultés ont été énoncées et la fréquente pratique de sport semble le confirmer. A noter toutefois que tous les enfants n'ont pas été interrogés sur leur santé.

Lorsqu'on les interroge sur ce qu'ils pensent des médecins, la grande majorité ne se prononce pas : « *ça va* ». On retrouve toutefois la crainte des piqûres pour ceux qui sont passés par là. Deux garçons laissent entendre des réticences à consulter un médecin. Il s'agit de Thomas, 11 ans, qui explique « *j'aime pas attendre dans la salle d'attente, ça me donne mal à la tête* », et Khalil, 13 ans, parce qu'« *il y a des gens pires que moi qui peuvent pas aller au médecin alors que moi j'ai un petit truc j'y vais que pour l'asthme* ».

Quant à l'alimentation, les enfants expliquent très souvent que c'est leur maman qui prépare les repas, parfois certains aident. Deux enfants participent activement et fréquemment à la préparation des repas dont une parce qu'elle n'a pas le choix. En semaine, beaucoup mangent à la maison, d'autres à la cantine. Les enfants ont cité des plats préférés divers et variés, fréquemment à base de féculents ou plutôt sucrés : « *les pâtes* », « *la semoule* », « *hamburger, frites et salades* », « *les lasagnes* », « *les crêpes au chocolat* », « *les fraises* », « *le gâteau à la banane* »... mais surtout pas « *les choux de Bruxelles* » et certains légumes mal-aimés des enfants comme l'explique Emma, 11 ans, « *j'aime pas les épinards, ni le pot au feu, ni les endives, seulement en salade* ». Cela ne semble pas bien différent des plats généralement préférés par les enfants. A noter toutefois que les plats typiques des familles d'origine étrangères ont aussi été largement évoqués parmi les plats préférés : « *le couscous* », « *un plat d'origine réunionnaise, du riz brouillé et des saucisses* », « *un plat arabe, c'est de la sauce avec des boules* », « *un pain chauffé avec une sauce délicieuse, à la graisse de mouton je crois* », « *un plat marocain, la gallotte avec une sauce et des lentilles* »...

EN CONCLUSION

Cette étude ne rend pas compte de l'ensemble des situations de pauvreté infantile. Mais à travers l'analyse d'une trentaine d'entretiens, elle permet de cerner les principales problématiques et les principaux enjeux que soulève la pauvreté chez les enfants. Les échanges avec les enfants vivant des situations de pauvreté s'avèrent riches d'enseignements qu'il serait regrettable de ne pas valoriser dans le cadre de la mise en place de réflexions et d'actions.

Il convient tout d'abord de revenir sur le questionnement initial de cette étude : qu'est ce qu'être « un enfant pauvre » ? Si pour un observateur cette catégorie va de soi, il s'avère que les enfants en situation de pauvreté ne se perçoivent pas nécessairement comme cela. Ils sont avant tout des enfants. Par ailleurs, comme des mères interrogées nous le rappelaient, « *lorsqu'on est pauvre financièrement, cela ne veut pas dire que l'on est pauvre culturellement, familialement (...)* L'enfant peut avoir plein d'autres richesses ! Il n'y a pas que l'argent, il y a l'amour, la parole... ». En outre, le terme « *enfants pauvres est trop dur, il faudrait, peut être, trouver une autre expression* ». Les mères ont alors ajouté : « *les enfants sont riches de plein de choses !* ». Ces témoignages rendent compte de la réflexivité des parents. Ces derniers peuvent aider à mieux comprendre ce que vivent les enfants. Pourquoi ne pas les associer aux professionnels pour envisager ensemble des pistes d'actions permettant d'améliorer la situation des enfants ?

Les difficultés à obtenir des entretiens avec des enfants doivent aussi être rappelées. Plus que les parents, ce sont les professionnels qui se sont largement opposés à la concrétisation des interviews. En tant qu'observateurs, nous avons aussi éprouvé une certaine gêne à l'idée de questionner des enfants en situation de pauvreté. De même nous avons parfois pris trop de précautions pour présenter l'étude et pour échanger avec les enfants. Comment comprendre ces résistances ? On peut tout d'abord les entendre comme une volonté de protéger les enfants en situation de pauvreté. On peut aussi entendre une représentation négative de ces enfants : sauront-ils répondre aux questions ? Les entretiens vont-ils les fragiliser davantage ? Et pourtant, au cours des entretiens nous avons observé que les enfants n'éprouvaient pas de difficultés à s'exprimer sur leur vécu, à s'opposer à certaines questions voire même à orienter la conversation sur des sujets importants à leurs yeux. Dans les échanges, il semble que les enfants aient apprécié de parler d'eux. Concernant l'enfant avec lequel il nous a mis en lien, un professionnel nous a d'ailleurs confié que celui-ci avait été flatté d'être interviewé.

1. DES ENFANTS AVANT TOUT...

Il ressort des entretiens que les enfants en situation de pauvreté sont des enfants avant tout. Quand on questionne leurs besoins, ils disent n'avoir besoin de rien. Ils mettent spontanément en avant leur famille. Très souvent, les enfants évoquent de forts liens familiaux avec les parents, frères et sœurs mais aussi plus largement avec les oncles, tantes, cousins et cousines. Les familles paraissent unies et solidaires. Certains enfants vont jusqu'à adopter un comportement protecteur vis-à-vis de leurs proches. Alors qu'ils traversent l'adolescence, ils n'affichent pas d'opposition vis-à-vis de leurs parents. Ceux qui parlent de leurs parents se montrent plutôt élogieux à leur égard, quand bien même ils ont conscience des injustices sociales subies par leur famille. Les témoignages du collectif de mères et de plusieurs enfants laissent entendre une fierté réciproque entre parents et enfants. Certains vont jusqu'à souhaiter un avenir meilleur pour leurs parents.

Autres éléments qui rendent compte que ce sont des enfants avant tout : le jeu et l'amusement. Les enfants ont longuement évoqué leurs temps libres. Ils ont parlé avec le sourire de ces temps très souvent partagés avec d'autres, à l'extérieur : au centre social, dans le terrain de jeu du quartier, au parc... Ce qui vaut pour les enfants ayant un chez soi, vaut aussi pour des enfants vivant en hébergement. Ces derniers ont largement rendu compte de leur complicité et du plaisir qu'ils éprouvent à jouer ensemble. Cette illustration témoigne des capacités fortes des enfants à s'adapter aux difficultés rencontrées par leur famille.

Ces capacités se révèlent notamment quand les conditions de logement sont problématiques mais que les enfants ne s'en plaignent pas, ou quand les ressources financières de la famille sont réduites et que les enfants renoncent à l'acquisition de certains biens. Les plus grands ont conscience des difficultés des parents, ils adoptent des comportements adultes par rapport aux privations et contraintes.

2. ... MAIS DES FRAGILITES

Si les enfants interrogés sont, avant tout, des enfants, ils se heurtent toutefois à des difficultés que ne rencontrent pas les autres enfants. Tout d'abord, l'étude révèle que les enfants prennent conscience de leur situation familiale défavorable en grandissant. Qu'en disent-ils ? Si les enfants n'ont jamais exprimé de sentiment de honte, on perçoit les conséquences de la situation de leur famille sur leurs conditions de vie et leur bien être. Ces enfants vivent des situations de fragilité qu'il est important de ne pas oublier. A noter qu'il est fort probable que les enfants n'aient pas rendu compte de toutes leurs difficultés, soit parce qu'ils n'en ont pas conscience, soit par pudeur.

On peut citer tout d'abord les difficultés relatives à l'habitat. Les conditions de logement sont centrales. Sans logement, le développement de l'enfant est mis à mal. Pour les enfants interrogés en centre d'hébergement : quelle intimité quand on ne se sent pas « chez soi » ? Comment vivre en famille dans deux petites pièces séparées par des espaces collectifs ? Comment poursuivre une scolarité ? Comment se projeter dans l'avenir ? Pour les autres enfants interrogés, si les conditions de logements paraissent moins problématiques, certains rappellent l'importance d'avoir une chambre à soi. En plus des conditions de logement, les entretiens pointent l'importance de la stabilité des repères spatiaux environnant le logement. La notion de quartier apparaît très souvent dans les échanges et fait référence au monde qu'ils habitent. Presque toutes les familles qui ont déménagé se sont installées à seulement quelques kilomètres du domicile. Et pourtant, cela s'avère déstabilisant pour l'enfant qui peine à construire de nouveaux repères. En effet, ces enfants ont évolué dans un univers souvent très restreint, et ne sont donc pas habitués au changement de cadre. D'où l'importance de prévenir les changements qui impactent l'enfant que ce soit vis-à-vis du logement mais aussi vis-à-vis de l'école.

C'est surtout au sujet des vacances que les enfants se sentent différents des autres. En témoigne la définition qu'ils nous en donnent. Pour eux, les vacances c'est avant tout ne pas aller à l'école. Les vacances en famille sont très exceptionnellement évoquées. Pour remplacer les départs en famille, des sorties et courts séjours sont proposés par les centres sociaux ou l'école. Ces expériences sont présentées comme des opportunités fortement appréciées des enfants et mériteraient d'être développées. Qu'en serait-il pour ces enfants si ces occasions de départs en vacances n'existaient pas ? A défaut, les vacances sont trop souvent réduites à des activités réalisées sur le quartier ou dans le village. Cependant les expériences de vacances relatées et réussies confirment que, loin d'être secondaires, elles permettent de sortir de chez soi, de construire de nouveaux repères, de se retrouver en famille ou entre amis. Elles permettent de revenir au quotidien avec un regard neuf, et occupent une place essentielle dans le développement et le bien être de l'enfant.

3. AIDER LES ENFANTS A CONSTRUIRE LEUR AVENIR

L'école n'a pas été un sujet central dans les échanges avec les enfants alors qu'elle est déterminante pour leur avenir. Un sentiment de mal être à l'école a été évoqué par bon nombre d'enfants. Des difficultés sont apparues comme le redoublement et, dans quelques cas isolés, le rejet de l'école ainsi que la déscolarisation. Comment lutter contre ces processus ? Comment redonner le goût d'aller à l'école et d'apprendre aux enfants ? L'enjeu est de taille car la réussite scolaire est fondamentale pour l'avenir des enfants. Elle l'est encore plus pour les enfants vivant en bidonville évoqués dans cet article (cf. encadré p. 68), pour qui l'école est un espace privilégié d'intégration. Pour tous, elle constitue une possibilité de sortir de la pauvreté et un levier contre la « reproduction sociale ».

Dans les entretiens, les enfants ont évoqué des métiers moins valorisés socialement en grandissant. Le plus âgé des enfants interrogés travaille déjà comme ferrailleur, il nous a confié : « *j'ai pas le choix* ». Comment élargir les perspectives des enfants et leur permettre de réaliser leur ambition ? Les enjeux d'orientation et d'accompagnement des enfants et des jeunes vivant en situation de pauvreté sont primordiaux et ne peuvent se résumer à attendre d'eux qu'ils expriment des projets, si la société elle-même en est dépourvue pour son enfance et sa jeunesse. Comment faire en sorte que les enfants que nous avons rencontrés ne deviennent pas des adultes qui à leur tour élèveront leurs enfants dans la pauvreté ? C'est un véritable avenir que nous leur devons collectivement.

ANNEXE 1**GUIDE D'ENTRETIEN
ÉTUDE « ENFANCE ET PRECARITE »**

Il s'agit d'un entretien libre et ouvert avec l'enfant. Toutes les questions ne seront pas posées à l'exception de celles en gras ; les autres seront utilisées en fonction de l'entretien.

Présentation de soi

« Je suis ... et je travaille dans une association qui s'appelle la Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion ».

L'enfant se présente**Explications rapides de l'étude**

« M ... m'a parlé de toi parce qu'il pense que tu peux m'apprendre beaucoup de choses sur la façon dont on vit à ... »

S'il demande à quoi ça sert : « On réalise une étude sur la vie des enfants issus de familles aux revenus modestes (ou dont les parents touchent des aides de la Caf) ».

« Est-ce que tu as compris ? Est-ce que tu veux que je te réexplique quelque chose ? »

Rajouter : « Tu n'es pas obligé de répondre à mes questions ».

Contenu de l'entretien→ **Logement : est-ce que tu peux me parler de là où tu vis ?**

- Tu habites où ? (*lieu et type d'habitation*)
- Avec qui tu vis ?
- Décris-moi ta maison ?
- Est-ce que tu partages ta chambre avec quelqu'un ?
- Est-ce que tu te sens bien chez toi (chambre / quartier / maison / village / ville / foyer) ?

→ **Parcours résidentiel : est-ce que tu as déjà déménagé ? Est-ce que ça t'est arrivé souvent ? Avant, tu habitais où ?**

- Est-ce que tu peux me parler de là où tu habitais avant ?
- Pourquoi ta famille est partie ?
- Est-ce que tu préférerais là où tu vivais avant ?
- Est-ce que tu penses que tu vas rester/ quitter ta maison / ville / ... ?

*Objectif : sentir la stabilité du logement de l'enfant et le vécu de l'enfant vis-à-vis de son parcours
Essayer de retracer le parcours de l'enfant depuis la naissance ou au moins depuis qu'il s'en souvient.*

→ **Relations familiales : avec qui tu t'entends bien dans ta famille ? Est-ce que tu te sens en confiance dans ta famille ?**

- Qui fait partie de ta famille ? Vous êtes nombreux dans ta famille ?
- Sur qui tu peux compter dans ta famille ?
- A qui tu te confies ?
- Avec qui tu joues ?

Objectif : voir si l'enfant se sent en sécurité dans son environnement familial.

→ **Santé : est-ce que tu te sens en bonne santé ?**

- Est-ce que tu es souvent malade ? Quand tu es malade qu'est ce que tu fais ?
- Quand est-ce la dernière fois que tu es allé voir le docteur ? Pourquoi ? Est-ce que tu as peur d'aller chez le docteur ? Pourquoi ?
- (Quand est-ce la dernière fois que tu es allé voir le dentiste ?)
- Où est-ce que tu manges ? Avec qui ? Qui achète ? Qui prépare ? Est-ce que tu aides à la préparation du repas ?
- Est-ce que tu manges à la cantine ? Est-ce que tu aimes bien ? Qu'est ce que tu aimes bien manger ?
- Est-ce que tu fais du sport ? Quel(s) sport(s) ? Où ? Avec qui ? (*expliquer que le sport ça peut être pleins de choses : du foot, de la marche ...*)

Objectif : voir si l'enfant a des problèmes récurrents de santé (qui pèsent sur son quotidien), s'il se sent bien (dans son corps et dans sa tête) et voir s'il a accès aux soins.

→ **Ressources monétaires / matérielles (vêtements, jeux, musique, livre ...), consommation, accès aux loisirs et vacances : est-ce que tu as ce dont tu as besoin ?**

- Quelle est ton activité préférée ?
- Que fais-tu les week-ends ?
- Qu'est-ce que tu as fait pendant les grandes vacances ?
- Qu'est-ce que tu voudrais faire pour les prochaines vacances ?
- Qu'est-ce que tu as comme activité en dehors de l'école ? Qu'est-ce que tu aimerais faire d'autres ?

Objectif : voir si l'enfant vit des frustrations liés aux revenus des parents. Comment l'enfant (notamment le grand adolescent) comprend les difficultés financières de sa famille et les vit (responsabilisation ou au contraire déni) ?

→ **Ecole – relations sociales : comment ça se passe à l'école ? Est-ce que tu aimes y aller ?**

- Ça fait combien de temps que tu es dans cette école ? Où est-ce que tu étais avant ?
- Est-ce que quelqu'un t'aide à faire tes devoirs ou est-ce que tu y arrives tout seul ? Où est-ce que tu fais tes devoirs ?
- Est-ce que tu t'entends bien avec les autres enfants de l'école ?
- Est-ce que tu les vois en dehors de l'école ?
- Qu'est ce que tu voudrais faire comme métier plus tard (*petits - grands*) ? Qu'est ce que tu veux faire comme formation (*grands*) ? As-tu d'autres projets ?

Objectif : voir si l'enfant se sent intégré dans l'école. Savoir si sa scolarité se passe bien ou pas. Voir comment il se projette dans l'avenir.

MRIE, novembre 2010

ANNEXE 2

ENTRETIENS MENES DANS LE CADRE DE L'ETUDE

INTERMEDIAIRE	LIEU DE VIE	AGE	GARÇON / FILLE	PRENOM	REMARQUE
Centre social lyonnais du quartier de la Ferrandière	Appartement dans un quartier de Lyon	14	Garçon	Slim	
		12	Fille	Anna	
		12	Fille	Sofia	
		13	Fille	Johanne	Sœur de Louise et tante d'Emma
		10	Garçon	Nabil	
		11	Fille	Emma	Nièce de Louise et Johanne
		15	Fille	Kenza	
		10,5	Fille	Lisa	
		14	Garçon	Yanis	
		11,5	Fille	Margaux	Sœurs jumelles
		11,5	Fille	Mégane	
		13	Garçon	Mansour	
		12	Garçon	Hamza	
		13	Garçon	Khalil	
		14	Fille	Ahlem	
15	Garçon	Amin			
12	Fille	Louise	Sœur de Johanne et tante d'Emma		
14	Fille	Faustine			
Structure d'hébergement d'urgence - ARALIS	Foyer dans une commune éloignée du centre ville lyonnais	15	Garçon	Arsèn	
		6	Garçon	Diran	
		6	Garçon	Gabriel	
		13	Fille	Salima	
		12	Fille	Nour	
13	Fille	Leila			
Département de la Loire	Appartement dans un quartier de la banlieue stéphanoise	16	Garçon	Olivier	
Association ligérienne PACT Loire	Appartement à Saint-Chamond - Loire (commune de 35 000 habitants)	11	Fille	Ambre	
Association ligérienne AGASEF	Maison à Rive de Gier - Loire (commune de 15 000 habitants)	4	Fille	Jade	Fratie d'une famille gens du voyage
		11	Garçon	Thomas	
		15	Garçon	Kevin	
Département de l'Isère	Appartement à Saint Marcellin dans l'Isère (commune de 8000 habitants)	12	Fille	Océane	
Association iséroise d'accompagnement des gens du voyage - APMV	Appartement à Roybon (commune de 1300 habitants)	16,5	Garçon	Dylan	Issu d'une famille gens du voyage
Centre social de la banlieue lyonnaise	Appartement à Bron (banlieue lyonnaise)	11	Fille	Donia	
		12	Garçon	Malek	
		12	Fille	Alexine	
		10	Garçon	Khaled	
Groupe de paroles "les mains tendues" - centre social Pont Evêque	Quartier HLM de Pont Evêque dans l'Isère (commune de 5000 habitants)	Une dizaine de mères			

Les prénoms ont été changés, en respectant leurs origines.

ANNEXE 3**LISTE DES PARTENAIRES SOLLICITES POUR CETTE ETUDE**

Accueil de jour la Clef à Saint-Clair de la Tour
AGASEF Loire
APMV Isère
Apprentis d'Auteuil – Grenoble
ARALIS – Lyon
CAL PACT de Saint-Etienne
Centre social de Pont-Evêque – Isère
Centre social et familial de la Ferrandière – Lyon
Centre social Gérard Philippe – Lyon
Centre social Teisseire Malherbe – Grenoble
Collège les Bruneaux à Firminy – Loire
Département de l'Isère
Département de la Loire
Département du Rhône
Direction prévention santé enfance - Ville de Lyon
IME de Fourvière de l'association ALGED – Lyon
IME Edouard Seguin – Lyon
IMP Les liserons – Saint-Laurent d'Agnay
Ligue des Droits de l'Homme – Annemasse
Médecins du Monde – Lyon
Réseau Education Sans Frontière – Lyon

Merci à tous pour votre implication

Rédaction :

Flora PERRIER et David GRAND, chargés de mission de la MRIE

Avec l'appui de :

Michèle DESCAMPS et Mireille FLAGEUL, administratrices de la MRIE

Amélie HUET et Marine MORIN, stagiaires à la MRIE

Mission Régionale d'Information sur l'Exclusion en Rhône-Alpes

14 rue Passet – 69007 LYON
Tél. : 04 37 65 01 93 – Fax : 04 37 65 01 94
mail : mrie@mrie.org - www.mrie.org

*Le Dros, la Mipes et la Mrie tiennent à remercier
tous les enfants qui ont accepté de se confier.*



Novembre 2011